











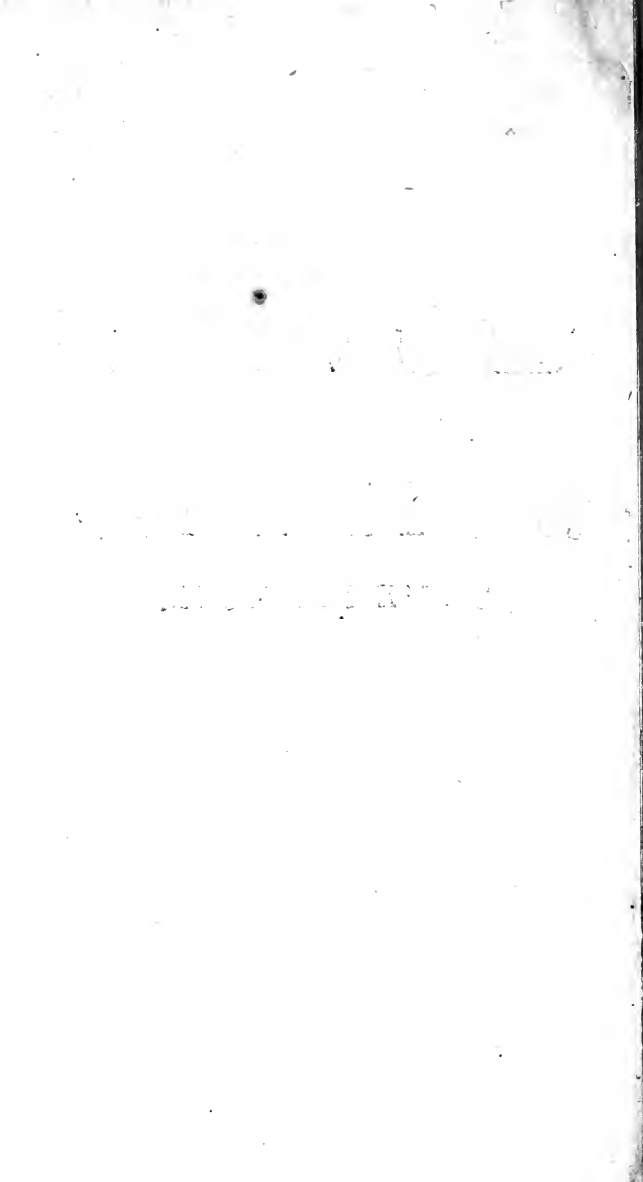
Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa

ŒUVRES

DE MONSIEUR

BOINDIN.

TOME PREMIER.



# ŒUVRES

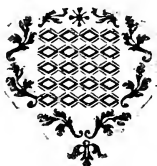
DE MONSIEUR

# BOINDIN,

*De l'Académie des Inscriptions &  
Belles Lettres.*

TOME PREMIER.

*Contenant ses pièces de Théâtre, & ses  
conjectures sur le mérite d'Homere.*



A PARIS;

Chez PRAULT, fils, Quai de Conti, vis-à-vis la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

---

M. DCC. LIII.

*Avec Approbation & Privilège du Roi*

UNIVERSITA  
BIBLIOTHE

trav en

CSP

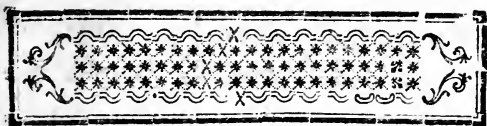
PQ

1957

.B538

1753

v. 1



# AVERTISSEMENT

## DE L'ÉDITEUR.



N donnant au Public les *Œuvres mêlées de M. Boindin*, qui me les a remis dans cette intention, quelque tems avant sa mort; je ne me répandrai point en Elo- ges sur ces mêmes *Œuvres*, je me contenterai de rendre un compte exact de ce qu'elles renferment.

A la tête du premier volume est un *Mémoire sur la vie & les Ou-*  
*Tome I.* a

## ij AVERTISSEMENT.

*vrages de M. Boindin*, composé & écrit de sa main, que je n'ai fait que copier, en y ajoutant la date de son décès. Suivent quatre *Comédies*, dont les trois premières ont été représentées sur le Théâtre François, & imprimées quelque tems après leur représentation; à l'égard de la quatrième intitulée *le Petit Maître de Robe*, elle n'a paru ni au Théâtre ni à l'Impression; l'Auteur n'y avoit pas mis la dernière main, le sujet de cette Pièce est simple & peut-être un peu-trop, mais elle est dialoguée dans le goût du vray Comique, vif & naturel. Ce premier Volume est terminé par un petit manuscrit qui contient des *Conjectures sur*



*AVERTISSEMENT* iij  
*le mérite d'Homère.* On reconnoit  
dans cet ouvrage le penchant de  
l'Auteur pour les modernes , ce-  
pendant avec beaucoup de mé-  
nagement pour les Anciens.

Le second Volume ouvre  
par différentes Dissertations sur  
la Langue Françoisé , qui n'ont  
point vû le jour de l'Impression :  
ces dissertations ont été extrême-  
ment approuvées des personnes  
qui connoissent les finesses de  
notre Langue , & à qui l'Auteur  
en avoit fait la lecture, elles sont  
au nombre de huit , dont voici  
les titres.

*Remarques sur les sons de la  
Langue.*

*Observations sur quelques voyel-  
les & quelques consonnes échappées*

iv *AVERTISSEMENT*

à Monsieur l'Abbé de Dangeau.

*Réflexions sur l'usage prosodique des Accens.*

*Préservatif contre la Grammaire du P. Buffier.*

*Remarques sur le Livre intitulé, Réflexions Philosophiques sur l'Origine des Langues & la signification des mots.*

*Observations sur la nouvelle Grammaire de M. l'Abbé G\*\*\* (Girard.)*

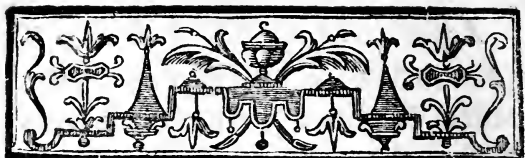
*Remarques sur la traduction de l'Appendix du P. Jouvenci, par M. du Marsais.*

*Réflexions Critiques sur les Regles de la Versification.*

M. Boindin a crû devoir joindre à ses ouvrages de Grammaire, ses Discours Académi-

**AVERTISSEMENT.** v  
ques , mais tels qu'il les a composés & lûs à l'Académie des Belles Lettres & Inscriptions dont il étoit Membre. Ces discours sont inferés dans les Mémoires de cette Academie, mais avec quelque différence dans le texte & dans les citations.





# MEMOIRE

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES

DE M. BOINDIN,

*Donné par lui-même.*



NICOLAS Boindin , Procureur du Roi au Bureau des Finances , fils aîné de Nicolas Boindin , à qui il succéda dans cette Charge , naquit à Paris le 29 Mai 1676. avec tous les signes d'une mort prochaine. Aussi les Médecins avoient - ils jugé d'avance qu'il ne vivroit pas , & peu s'en fallut que la prédiction ne s'accomplît ; car à peine fut-il né , qu'il fut mis en-

tre leurs mains, & pour ainsi dire, voué aux remèdes. Cependant malgré le pronostic & les remèdes dont on l'accabla, la nature prit heureusement le dessus. Ce ne fut pas à la vérité sans faire de grands efforts, & le jeune élève en demeura tellement affoibli, que tous les exercices du corps lui furent interdits pendant son enfance : mais il s'en dédommagea du côté de l'esprit, car faute de pouvoir sauter & courir comme les autres enfans, pour se dissiper, il s'amusa à penser & à réfléchir, & commença ainsi à devenir Philosophie avant l'âge de raison.

Curieux d'apprendre les raisons de tout ce qu'il voyoit, & peu satisfait de la plupart de celles qu'on lui donnoit, il commença dès-lors à se défier des lumières & de la bonne foi des hommes, & cette défiance ne fit qu'augmenter dans la suite, lorsqu'on voulut lui apprendre à connoître ses lettres; la contradiction qu'il trouvoit entre la manière dont on les prononce séparé-

ment, & la prononciation qui résulte de leur assemblage dans les mots qui en sont composés, lui paroissoit la chose du monde la plus absurde, & le révoltoit à tout moment contre son Maître.

Il étoit aisé de juger qu'avec de telles dispositions les études de Collège ne seroient pas de son goût. Aussi n'y donna-t-il que la moitié du tems qu'on a coutume d'y employer; encore ne s'occupait-il pendant tout ce tems-là, qu'à lire & étudier les Auteurs Dramatiques, & surtout les Comiques, comme Plaute, Térence, Aristophane, par préférence aux Tragiques, tels qu'Eschyle, Sophocle, Euripide; car pour Cicéron, Virgile, Homère, & les autres grands modèles de l'Antiquité, il n'en fut que faiblement touché, & leur préféroit sans façon, Lucien, Tacite, Horace, & les autres Anciens qui pensent à la moderne.

Parvenu enfin en Philosophie, on

crut qu'il s'y trouveroit dans son élément ; mais étant malheureusement tombé sous un Professeur entêté des principes de l'Ecole , il fut si indigné de n'y trouver que des mots & des termes barbares , au lieu de choses & des idées claires , auxquelles il s'attendoit , qu'il le quitta brusquement , pour faire avec la même rapidité son cours de Droit , qui n'étoit guères de son goût , mais qui lui étoit nécessaire pour être en état de remplir un jour la Charge de son pere.

Cependant avant de se déterminer sur le choix d'un état , il voulut essayer du métier des armes , & fit une campagne ( en 1696 ). dans les Mousquetaires ; mais la fatigue du cheval , jointe à la foiblesse du tempérament , ne lui permit qu'à peine de l'achever ; & elle ne fut pas plutôt finie , qu'il quitta le Service , pour venir goûter l'ombre & le repos du Cabinet.

Là , rendu à lui-même , & maître

de se choisir des occupations selon son goût , il se partagea entre les Belles Lettres & la Philosophie ; & après s'être nourri de ce que nous avons de meilleur en l'un & l'autre genre , & s'être bien rempli de la lecture de Descartes , Bayle & Fontenelle , dont il fit toujours ses délices ; il osa paroître ( en 1698. ) dans la fameuse assemblée qui se tenoit alors chez la veuve Laurent.

C'étoit en ce tems là , le rendez-vous de tous les jeunes gens qui avoient du talent pour la Poësie , l'Eloquence , les Sciences exactes , ou les Arts ; en un mot, la pépinière de toutes les Académies ; & M. Boindin n'y fut pas long-tems sans donner des marques de la justesse de son discernement, en distinguant entre tous ceux qui y brilloient, deux esprits différens, tous deux excellens dans leur genre , quoique d'un goût , & d'un caractère fort opposés.



L'un d'eux , gracieux , doux , enjoué , & n'ayant d'autre défaut que d'être quelquefois un peu trop fin & trop délicat , étoit le célèbre M. de la Motte , dont le talent pour la Poësie Lyrique , venoit de se déclarer par son Ballet de l'*Europe Galante*. L'autre , sérieux , austère , & même un peu dur ; mais d'une netteté , d'une force , & d'une étendue admirable , étoit le fameux M. Saurin , si connu depuis par sa dispute avec M. Rôle , & plus encore par son procès contre Rousseau.

Comme l'un avoit tout ce qui pouvoit servir à orner l'imagination , & l'autre tout ce qui peut contribuer à former le jugement ; M. Boindin se proposa de tirer un double avantage de leur commerce : mais un plus grand rapport d'âge , joint à un égal penchant pour le Théâtre , le lia plus étroitement avec M. de la Motte ; & le premier fruit de leur liaison , fut une petite Comédie qu'ils firent ensemble , ( en 1701. ) intitulée : *Les trois Gascons*.

La question qui s'éleva entre leurs amis , sur le plus ou le moins de part que l'un ou l'autre y pouvoit avoir , les engagea d'en faire chacun une séparément , dont le succès fut fort différent. Celle de M. de la Motte, quoique beaucoup plus délicate , & infiniment mieux écrite , ne réussit que médiocrement , parce que le sujet en étoit triste & lugubre. C'étoit *la Matrone d'Ephese*. (en 1702.) Celle de M. Boindin au contraire , quoique beaucoup plus foible , & infiniment moins délicate , eut un plein succès ; parce que le sujet en étoit plus riant , & l'intrigue plus piquante. C'étoit *le Bal d'Auteuil*. Cependant cette pièce eut le malheur de déplaire à la Cour , par l'endroit même qui l'avoit fait réussir à Paris , & fut défendue à cause d'une scène de deux jeunes filles travesties en hommes , qui trompées toutes deux par leur déguisement , & se croyant mutuellement d'un sexe différent , se faisoient des avances réciproques &

des agaceries , qui , quoiqu'innocentes dans le fond , parurent suspectes , ou du moins équivoques , à une grande Princesse ( *a* ) , qui avoit le goût très-fin , mais qui n'entendoit point raillerie sur l'article.

Après s'être ainsi essayés séparément dans ces deux pièces , nos jeunes Auteurs se réunirent pour en achever une quatrième , que M. Boindin avoit déjà lûe aux Comédiens ; mais qui reçut encore de nouvelles graces , en passant par les mains de M. de la Motte ( *b* ).

Ces quatre pièces , quoiqu'imprimées d'abord séparément , & avec les premières lettres du nom de leurs Auteurs , ayant paru depuis dans un même recueil , sous le titre de *Théâtre de M. B.* M. Boindin se fit un devoir d'avertir le Public ( *c* ) , que c'étoit

( *a* ) Feue Madame , mere du Régent.

( *b* ) Le Port de Mer , en 1703.

( *c* ) Dans les Lettres sur les Spectacles.

non-seulement sans son aveu , mais encore à son insçu , que la chose s'étoit faite , & comme la discrétion qu'eut depuis M. de la Motte , malgré la division qui survint entr'eux , de n'insérer dans ses ouvrages de Théâtre , que la seule pièce de ce recueil à laquelle M. Boindin n'avoit point de part (*la Matrone d'Ephese*) , pouvoit faire croire que les trois autres appartenoient en propre à M. Boindin ; M. Boindin eut encore le soin de déclarer dans les mêmes *Lettres sur les Spectacles* , que de ces trois pièces , il n'y en avoit qu'une (le Bal d'Auteuil) qui fût entièrement de lui , que les deux autres étoient de lui & de M. de la Motte en commun , & que bien loin de vouloir s'attribuer la part que M. de la Motte y pouvoit avoir , il seroit ravi au contraire que la part qu'il y avoit lui-même , pût être attribuée à M. de la Motte.

Ces Ouvrages au reste ayant fait connoître les talens de M. Boindin , il eut l'honneur en 1706. d'être reçu

à l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres , & peu de tems après , d'être nommé par M. le Chancelier ( Pontchartrain ) pour faire les fonctions de Censeur Royal. Il songea aussitôt à remplir le devoir de ces deux places ; mais ce fut toujours en suivant son goût , c'est-à-dire , en s'occupant des matières du Théâtre.

La première Dissertation qu'il lût à l'Académie ( en 1707 ). fut un *Discours Préliminaire*, où après avoir parlé de la passion que les Anciens avoient pour ce genre de spectacle , & de la magnificence où ils en avoient porté les représentations , il remonta à l'origine du Théâtre , en suivit les progrès chez les Grecs & les Romains , & rendit compte de tous les changemens qu'ils éprouvèrent , jusqu'à ce qu'on en eût bâti de stables & de permanens.

Il parla ensuite ( en 1708 ). dans une *seconde Dissertation*, qu'il lût dans une assemblée publique , de la forme &

de la construction des Théâtres , dans leur état de perfection , & rendit compte non-seulement de la situation , des proportions , & de l'usage de toutes leurs parties , mais encore du jeu & du mouvement de leurs décorations & de leurs machines ; & pour en rendre la démonstration plus sensible , il accompagna sa Dissertation d'un modèle en relief , qui faisoit toucher les choses au doigt & à l'œil , & qui eut l'honneur d'être envoyé à la Cour , pour satisfaire la curiosité de *M. le Duc de Bourgogne* , & d'en revenir avec une Lettre du Ministre , remplie de marques d'estime & pour l'Ouvrage & pour l'Auteur.

Ayant ensuite ( en 1709 ). entrepris d'expliquer quelques difficultés où l'on pouvoit tomber sur les différens noms des Romains , par rapport aux différentes désignations qu'ils avoient coutume d'ajouter , pour une plus parfaite détermination de leur branche , & de leur personne , il en prit occasion  
sion

sion de parler des *Tribus Romaines*, & d'en donner une histoire complete, dans trois Dissertations, (en 1710). où il examina, suivant l'ordre de leur établissement, leur situation, leur étendue, leur forme politique, & leurs différens usages, sous les Rois, sous les Consuls, & sous les Empereurs.

Après cette histoire des *Tribus*, M. Boindin donna une Dissertation sur les habits de Théâtre des Anciens, (en 1711). & sur les différens masques de leurs Acteurs; & il se dispoisoit à en donner la suite, lorsqu'un accident domestique l'obligea d'interrompre ses fonctions Académiques, pour prendre soin des affaires de sa famille, & se faire recevoir dans la Charge de son pere.

Ne pouvant plus alors être assidu aux assemblées comme auparavant, il ne voulut point garder une place dont il ne pouvoit plus remplir les devoirs, & demanda lui-même la Vétérance (en 1712). Mais il ne cessa

point pour cela d'aimer les Lettres ; & de leur donner tout le tems dont les affaires publiques lui permettoient de disposer. Il étoit même toujours prêt d'écouter les jeunes Auteurs qui venoient le consulter ; & non content de leur donner de bons avis , il leur aidait souvent à mettre leur Ouvrage en état. D'ailleurs ils étoient sûrs du secret , & qui plus est , dispensés de la reconnoissance , liberté dont ils ne manquoient pas de profiter.

Au reste , s'il se montroit un peu difficile sur les Ouvrages des autres , il l'étoit encore plus sur les siens ; & il en avoit composé un grand nombre sur des matières du ressort de l'Académie Françoise , qu'il se contentoit de montrer à quelques amis , & qu'il ne voulut point faire imprimer , de peur de paroître reprocher à cette illustre Compagnie, de négliger des choses , dont elle devoit faire son principal objet.

Tels sont des *Mémoires sur les sons*



de la langue ; sur quelques voyelles & quelques consonnes échappées à M. l'Abbé Dangeau ; sur la nature des grandes & des petites voyelles , & sur la conversion qui s'en fait dans les vraies distongues ; sur une propriété particulière de nos vraies distongues , par rapport à cette conversion respective des grandes & des petites voyelles ; sur les différens degrés de longueur & de brièveté , d'élévation & d'abaissement des grandes & des petites voyelles ; & sur les moyens de remédier à tous les inconvéniens de l'ancienne orthographe , & d'en conserver en même tems tous les avantages. Telles sont encore des *Réflexions critiques sur les règles de la versification , & sur le plaisir qui en peut résulter ; des remarques sur les fautes d'usage , de quantité , & de prononciation de la Grammaire du Pere Buffier* , sans parler d'un grand nombre de Lettres sur différens sujets.

La netteté , l'ordre & la précision qui régneront dans tout ce qu'écrivoit

M. Boindin , font des preuves de ce qu'il auroit pû faire , s'il se fût livré fans partage à son talent , & auroient même fuffi pour le faire parvenir à tous les honneurs Littéraires , s'il eût voulu pour cela se donner un peu de mouvement ; mais une humeur extrêmement particulière , joint à un grand défintéreflement , ne lui permettoit pas de faire les moindres démarches pour fa fortune & son avancement ; & son goût pour l'indépendance alloit fi loin , qu'il l'empêchoit de chercher à se faire des Protecteurs , ou à ménager ceux que son mérite lui avoient faits.

Cependant malgré son indifférence & son peu d'ambition , il ne laiffa pas d'avoir des amis puiffans , qui se chargèrent d'avoir des vûes pour lui. M. d'Ombreval , son cousin , pour le faire connoître de M. le Duc , ne craignit point de l'affocier à une partie de fes fonctions , & le fit commettre par Arrêt du Conseil , pour travailler conjoin-

tement avec lui dans différentes affaires. D'un autre côté, M. le Comte de Morville dont il avoit l'honneur d'être allié, avoit entrepris de le faire entrer à l'Académie Françoise, malgré tous les obstacles qu'y faisoit naître M. de la Motte, avec qui il avoit été autrefois si étroitement lié, mais qui étoit devenu son ennemi mortel depuis l'affaire de Rousseau; & il y a bien de l'apparence que M. de Morville y auroit réussi, si M. le Duc étoit resté plus long-tems en place; mais le changement qui arriva dans le Ministère, la disgrâce de M. de Morville & de M. d'Ombreval, qui en fut une suite, & la mort de l'un & de l'autre de ces Protecteurs, qui arriva peu de tems après, renversèrent tous les projets qu'ils avoient formés pour M. Boindin, & le laissèrent plus exposé que jamais au ressentiment de M. de la Motte, qu'il ne s'étoit cependant tiré, que pour avoir paru douter que Rousseau fût le véritable Auteur des

couplets qui lui étoient attribués ; doute bien pardonnable à un homme accusé lui-même d'y avoir eu part , & qui avoit un grand intérêt de faire voir qu'il n'en étoit pas complice.

Quoi qu'il en soit , comme M. de Fontenelle , malgré son attachement pour M. de la Motte , s'étoit joint à M. de Morville en faveur de M. Boindin , & avoit même déclaré publiquement à son concurrent , en le recevant à l'Académie Française , que ce n'étoit point librement qu'il lui avoit donné sa voix , & qu'il y avoit lieu de croire , que le premier usage qu'il feroit lui-même de la sienne , seroit en faveur du rival sur qui il l'avoit emporté ; M. Boindin se sentit aussi honoré de cette espèce de désignation , que de la place même qu'elle sembloit lui promettre.

L'enfance de M. Boindin fut infirme & languissante , mais sa santé se rétablit un peu dans l'adolescence , & se fortifia toujours de plus en plus

dans la suite ; il ne lui resta de ses premières infirmités , qu'une migraine habituelle dont il étoit régulièrement tourmenté toutes les semaines ; mais qui se dissipa insensiblement , à mesure qu'il avança en âge , & dont il fut entièrement quitte à cinquante ans.

Il jouit toujours depuis d'une assez bonne santé , & comme il n'avoit point pris d'engagement , il auroit pû dans une fortune assez bornée , passer tranquillement le reste de ses jours , sans les traverses domestiques qu'il eut à essuyer.

Incommodé sur la fin de ses jours d'une fistule, pour laquelle il souffrit en vain l'opération, & qui devint enfin incurable. M. Boindin mourut le Mardi 30 Novembre 1751. & fut enterré le lendemain à S. Nicolas des Champs sa Paroisse.

*Tout ce qu'on vient de lire , est de M. Boindin lui-même. On ne s'est donné la liberté ni de changer un seul mot , ni d'ajouter autre chose que la date de sa mort , qu'il avoit laissée en blanc.*

**LES**

L E S

TROIS GASCONS,

*C O M E D I E,*

EN PROSE ET EN UN ACTE ;  
suivie d'un Divertissement. Repré-  
sentée pour la première fois , le  
Samedi 4 Juin 1701.

*Tome I.*

A

---

## P E R S O N N A G E S.

M. ORONTE , pere de Lucile.

LUCILE , amante d'Erafte.

ERASTE , amant de Lucile.

MARTON , fuiivante de Lucile.

M. DE SPADAGNAC , Gascon.

JULIE , amante de M. de Spadagnac.

FRONTIN , Valet de M. de Spadagnac.

LA ROZE , Valet de M. Oronte.

TROUPE de Bafquès & de Gasconnes.

*La Scene eft à Paris chez M. Oronte.*





L E S

TROIS GASCONS,  
C O M E D I E.

---

SCENE PREMIERE.

MARTON, FRONTIN.

MARTON.



U E me dis-tu-là , Frontin ? quoi  
ton maître est en chemin ? & l'on  
n'a pû le retenir à Bordeaux ?

FRONTIN.

Au moins , Marton , ce n'est pas ma  
faute : tu sçais que j'avois écrit à Julie ,

A ij

4 LES TROIS GASCONS,  
de ne le point laisser partir , & qu'il ne ve-  
noit ici qu'en fraude de leurs engagements ;  
mais il lui est échappé malgré toutes nos  
mesures.

MARTON.

Voilà donc Lucile enlevée à notre barbe.

FRONTIN.

Que veux tu ? j'en suis fâché pour elle , &  
pour Julie ; mais en tout cas , si mon maî-  
tre épouse Lucile , il faudra bien m'en  
consoler avec toi : aussi bien ai-je déjà fait ,  
par son ordre , tous les apprêts de sa nôce ,  
& par-dessus le marché ceux de la nôtre.

MARTON.

Tu comptes donc bien sur moi , Frontin ?

FRONTIN.

Oh , je te l'avoue ; j'ai bû de l'eau de la  
Garonne : je suis fait à l'espérance.

MARTON.

Boi de l'eau de la Seine ; tu es trop  
vif.

FRONTIN.

Oh , tu ne sçaurois t'en dédire : je t'ai vue , tu m'as plû , je te l'ai dit. Je te plais sans doute : tu ne m'a pas dit le contraire : voilà des raisons de reste pour t'épouser. En doutes encore ? veux-tu des arrhes ?

MARTON,

Tout beau , M. Frontin ! si Monsieur de Spadagnac épouse Lucile , il n'y a point de Marton pour vous.

FRONTIN.

Mais , Madame Marton , mon maître ne vous doit point de gages : vous ne songez pas que son mariage me pouvoit payer des miens : & s'ils manquent , je vous avertis que je ne suis pas un trop bon parti. Je n'ai encore reçu que des coups depuis que je le fers.

MARTON.

Né t'embarrasse point de tes gages : je t'en répons : je les vaux bien.

A iij

## 6 LES TROIS GASCONS;

F R O N T I N.

D'accord ; mais , Madame Marton , que deviendra le petit divertissement que nous avons préparé pour Monsieur de Spadagnac ?

M A R T O N.

Ce qu'il pourra : ne t'en mets point en peine.

F R O N T I N.

A la bonne heure ; mais , Madame Marton...

M A R T O N.

Ho ! plus de mais , Monsieur Frontin ! Il faut rompre ce mariage , vous dis-je ; & travailler ensemble à celui d'Erasme : Marton est à ce prix.

F R O N T I N.

Hé bien , travaillons ; je ne demande pas mieux. Mais le voici tout à propos.

## SCENE II.

ERASTE , MARTON , FRONTIN.

ERASTE.

**H**E' bien , ma chere Marton , que puis-je espérer ?

MARTON.

Rien , Monsieur ; tout est perdu.

ERASTE.

Comment ?

MARTON.

Monsieur de Spadagnac arrive incessamment.

ERASTE.

Quoi ! ce Gascon qu'on destinoit à Lucile ?

MARTON.

Oui , lui-même : il vient l'épouser.

ERASTE.

Et tu ne sçais aucun moyen de parer ce coup ?

A iiij

## 8 LES TROIS GASCONS

MARTON.

Moi ? non.

ERASTE.

Il faut donc que je me coupe la gorge avec lui.

MARTON.

Si nous pouvions cependant faire en forte....

ERASTE.

Ah, ma chere Marton, tu me rends la vie!

MARTON.

Non, je n'imagine rien encore...

ERASTE.

Tu me replonges dans le désespoir!

MARTON.

Attendez... ne m'avez-vous pas dit que Lucile vous avoit permis de tout entreprendre pour l'obtenir?

ERASTE.

Il est vrai.

MARTON.

Que vous l'aviez même fait demander à son pere, par Monsieur votre oncle?

# COMEDIE.

9

ERASTE.

J'en conviens.

MARTON.

Et que son pere , content de vos biens  
& de votre famille , n'avoit trouvé d'autre  
obstacle à votre bonheur , que la parole qu'il  
avoit donnée à Monsieur de Spadagnac ?

ERASTE.

Hé bien ?

MARTON.

Hé bien ! le bon homme ne vous connoît  
point : il n'a jamais vû votre Rival : il faut  
vous présenter ici pour lui.

ERASTE.

Mais encore , sur quelle apparence veux-  
tu que je passe à ses yeux pour Monsieur  
de Spadagnac ?

MARTON.

Ne vous mettez point en peine ; nous  
avons des ressources. Voilà son Valet que  
j'ai mis dans vos intérêts ; & qui vous pré-  
sentera pour lui , à Monsieur Oronte : c'est  
moi qui vous en réponds.

10 LES TROIS GASCONS :

ERASTE à *Frontin*.

Quoi ! tu voudrois bien ...

FRONTIN.

Moi ? je ne dis pas cela : Comment ! puis-je en conscience ...

MARTON à *Frontin*.

Je te le conseille vraiment , de me mettre en compromis avec ta conscience !

FRONTIN.

Quoi ! je trahirois mon Maître de gaieté de cœur ? Je n'en ferai rien.

MARTON à *Frontin*.

Comment ! que dis-tu-là ?

FRONTIN *s'éloignant de Marton*.

Laisse-moi : ne viens point me corrompre :

ERASTE.

Ah , Monsieur Frontin ! laissez-vous attendre : il n'y a rien que vous ne deviez espérer de ma reconnoissance , si ...

FRONTIN *le quittant brusquement* ,  
Adieu.

ERASTE.

Quoi ! me quitter ainsi ...



MARTON à Frontin , en l'arrêtant.

Où vas tu ?

FRONTIN à Erasle.

Bon , bon ! ne vois-je pas où tout cela nous mène ? Vous feriez homme à m'offrir votre bourse ; je suis fragile , je me connois : j'aime mieux ne point m'exposer.

ERASTE en lui donnant sa bourse.

Ah Frontin ! elle est à toi , & tu peux compter que c'est la moindre partie de ta récompense.

FRONTIN.

Ne le disois-je pas ? Cette maudite bourse me fournit déjà des raisons ...

MARTON.

Comment ! que dis-tu ?

FRONTIN.

Que cette bourse me fait souvenir de certains engagements de mon maître , avec une fille de Bordeaux , dont je me crois obligé de prendre les intérêts.

ERASTE.

Eh ! pourquoi donc hésiter ...

FRONTIN.

Comme vous m'avez ouvert l'esprit ! Je crois à présent pour la fûreté de mon maître, & pour la mienne, pouvoir tout entreprendre, pour rompre le mariage que vous craignez ; car c'est une fille dangereuse que celle dont je vous parle, & qui pourroit bien nous jouer quelque mauvais tour.

ERASTE.

Nous jouer quelque mauvais tour !

FRONTIN.

Oui, vraiment ; c'est une héroïne, une Amazone : moitié femme, moitié petit Maître ; qui fait le coup de pistolet, & vous fangle un coup d'épée, comme elle boiroit un verre de vin.

ERASTE.

Comment diable !

FRONTIN.

Au reste, généreuse, magnifique ; qui n'a rien à elle, dès qu'elle aime une fois ; mais aussi furieuse à proportion, dès qu'on l'abandonne ; qui vous poignarderoit son amant, sa rivale, & elle-même, dans un besoin ;

filie à poursuivre un infidèle au bout du monde , & à se faire aimer de peur par un perfide un peu poltron !

ERASTE.

Et sçait-elle les desseins de ton Maître ?

FRONTIN.

Oui , vraiment : je n'ai pu me dispenser de lui en donner avis ; car j'avois l'honneur de la servir , avant que d'être à lui. C'étoit plus de soufflets , plus de coups de pied au cul ! Ho , je ne doute point qu'elle ne nous vienne faire ici quelque coup de sa tête.

ERASTE.

Et quelle espèce d'homme est - ce que ton Maître ?

FRONTIN.

Oh ; pour lui , c'est un esprit bizarre ; qui n'aime que les choses extraordinaires : un homme revenu des plaisirs & des passions communes ; qui s'est usé le goût de bonne heure , & qui ne donneroit pas cela d'une femme toute unie.

MARTON.

Lucile n'est donc pas son fait. Mais ne

14 LES TROIS GASCONS ;  
nous amusons pas davantage : allez repasser  
votre rôle ; il n'y a point de temps à perdre.

FRONTIN.

Il est vrai ; mais si mon Maître arrivoit ;  
aurois-je le front de le renier en face ? Cela  
est un peu violent , Marton !

ERASTE.

Point de scrupules , Frontin. Il ne tient  
qu'à toi d'être à moi , dès ce moment : je  
suis ton Maître , si tu le veux , & tu ne dé-  
pends plus de mon rival.

FRONTIN.

J'accepte volontiers la condition. Mais  
encore , Monsieur mon Maître , faudroit-il  
quelque chose qui pût vous faire passer avec  
quelque vrai-semblance pour Monsieur de  
Spadagnac.

ERASTE.

Que cela ne t'embarrasse point. Tu sçais  
qu'on lui envoya le portrait de Lucile. J'en  
fis tirer une copie dans le temps ; & j'en  
ai même fait imiter jusqu'à la boîte : il n'en  
faut pas davantage , avec les manières &  
l'accent du pays.

FRONTIN.

C'est votre affaire. Pour le déguisement ; c'est la mienne. Je lui ai fait faire ici des habits que j'ai fait voir à Monsieur Oronte. Cela n'aidera pas mal à le tromper ; & vous voilà plus d'à moitié son gendre. C'est à Lucile à faire le reste !

ERASTE *en l'embrassant.*

Ah ! mon cher Frontin ! comment pourrai-je reconnoître ...

FRONTIN *se retirant d'entre ses bras.*

Tout beau , Monsieur ! vous m'étouffez de joie. Que je te le rende , Marton.

MARTON.

Point de bagatelles ! j'entends du bruit ; ce pourroit être Monsieur Oronte.

FRONTIN.

Il seroit dangereux qu'il nous vît. Retirons-nous ?



S C E N E   I I I.

Mr ORONTE, LUCILE, MARTON.

Mr O R O N T E.

**N**ON, vous dis-je, c'est une affaire arrêtée, & à laquelle il faut que vous vous disposiez.

L U C I L E.

Quoi, vous croyez, mon pere, que je puisse oublier Erasme, pour votre Monsieur de Spadagnac?

Mr O R O N T E.

Cui, vraiment. Ne vous l'ai-je pas ordonné ainsi? Il seroit beau que vous fussiez rebelle aux ordres d'un pere!

L U C I L E.

Mais, mon pere, tient-il à moi de régler comme il vous plaît, les mouvemens de mon cœur?

Mr O R O N T E.

C'est bien à votre cœur à avoir des mouvemens.

mens. Je ne vois rien de plus impertinent que la jeunesse, qui ne sçait ce qu'il lui faut, & qui se mêle de vouloir.

LUCILE.

Ah ! si j'ose former quelques desirs, ce n'est point pour aller contre vos volontés ; & je vous les expose comme à un pere tendre, qui ne voudroit pas me marier pour mon malheur.

M. ORONTE.

Attendez : on vous mariera pour votre plaisir. Le mariage est une affaire de toute la vie ; il y faut consulter l'honneur & l'intérêt. Monsieur de Spadagnac se pique d'être d'une des meilleures maisons de Gascogne ; mon frere souhaite qu'il soit son neveu ; & la succession de mon frere est considérable. Ces raisons sont sans réplique.

LUCILE.

Elles doivent être bien foibles, mon pere ; contre le désespoir où vous me voyez. De grace, laissez-vous attendrir. Je vous conjure à genoux de ne me point réduire aux dernières extrémités.

Tome I.

B

## 18 LES TROIS GASCONS;

Mr O R O N T E.

Mais , mais , voyez un peu la petite opiniâtre ! Marton , que dis-tu d'une pareille défobéissance ?

L U C I L E.

Ah , mon pere , si je m'en rapporte à elle ; si elle me condamne , je me rends.

Mr O R O N T E.

Elle a trop de raison pour ne le pas faire.

L U C I L E.

Oui , mon pere , elle a toute la raison possible ; & je consens qu'elle décide entre vous & moi. Parle , ma chere Marton , parle , je t'en conjure. Est-il juste que je me sacrifie ...

M A R T O N.

Oui , il est juste que Monsieur soit le maître ; & c'est à vous de trouver votre amant dans l'époux qu'il vous destine.

L U C I L E.

O Ciel ! Marton me trahit !

M A R T O N.

Marton ne vous trahit point : elle vous sert ; & je sçais mieux que vous même , ce qu'il vous faut.



LUCILE.

Ah , mon pere , n'écoutez point ces discours ; & laissez-vous toucher par mes larmes.

MARTON à *Mr Oronte*.

Tenez bon , Monsieur : point de foiblesse :

LUCILE.

Ne me condamnez point à un engagement si funeste ; & laissez-moi plutôt demeurer fille toute ma vie.

MARTON.

Hé , mort de ma vie ! est-ce que cela se peut ?

LUCILE.

Pourriez-vous m'envier la douceur de passer mes jours auprès de vous ? Songez que vous n'avez qu'une fille.

MARTON.

Hé , que diantre ! avez-vous plus d'un pere ? Mais courage , Monsieur ; vous mollissez , je pense ?

Mr ORONTE.

Je ne mollis point , Marton ; & je n'ai jamais été si ferme dans mes résolutions.

LUCILE à *Marton*.

Ah , cruelle ! c'est de toi que j'attendois du

B ij

20 LES TROIS GASCONS,  
secours , & c'est toi qui me désespere !

MARTON.

Vous me faites pitié , je l'avoue ; mais  
l'avenir me rassure : & quand vous connoîtrez  
celui que nous voulons vous donner . . . .

LUCILE.

Ah , je n'ai que faire de le connoître. J'é-  
tais sûre de le détester toute ma vie. Mais  
mon pere , voyez Erasme : ses biens & sa fa-  
mille vous convenoient : sa présence vous  
détermineroit peut-être.

MARTON.

La présence de Monsieur de Spadagnac  
vous déterminera , vous.

LUCILE.

Ah ! ce nom seul est un coup de poignard  
pour moi.

MARTON.

Hé bien ! nous le nommerons Erasme , s'il  
ne tient qu'à cela.

LUCILE.

Tu redoubles encore mon aversion pour  
un rival.

MARTON.

Tant mieux , mort de ma vie , tant mieux.

Mr ORONTE.

Comment donc , tant mieux ?

MARTON.

Oui , Monsieur : la voilà dans les plus heureuses dispositions du monde pour être mariée.

Mr ORONTE.

Mais , mais tu n'y penses pas.

MARTON.

Si fait , vraiment , j'y penſe ; & c'est l'horreur qu'elle paroît avoir pour ce que vous lui proposez , qui me fait juger du plaisir qu'elle en aura.

Mr ORONTE.

Mais encore une fois , je crois que tu perds l'esprit.

MARTON.

Ho ! ne vous y trompez pas. En fait de sentimens , & de sentimens du mariage surtout ; j'en juge toujours contre l'apparence : c'est le plus sûr. Mais on entre : c'est le Valet de Monsieur de Spadagnac.

S C E N E I V.

Mr ORONTE, LUCILE, MARTON,  
FRONTIN.

FRONTIN.

**B**onnes nouvelles , Monsieur , bonnes nouvelles ! J'ai trouvé mon Maître , en vous quittant : je vous l'annonce ; il vient sur mes pas.

Mr ORONTE.

J'en suis ravi , Frontin ; & nous allons le recevoir avec joie.

LUCILE.

Non , je ne puis attendre sa présence.. ?

Mr ORONTE.

Demeurez , s'il vous plaît , Lucile.

FRONTIN.

Elle tremble pour son cœur. Oh cadédis ! elle a raison : il ne tiendra pas long-temps devant mon Maître.

Mr ORONTE.

Ne perdons point de temps, Frontin : va chercher le Notaire ; & fais venir nos Musiciens.

LUCILE.

Quoi, mon pere, vous auriez la dureté..?

Mr ORONTE.

Voyez, voyez avant que de vous plaindre : peut-être que Monsieur de Spadagnac..., Mais le voici, je pense.

---

## SCENE V.

Mr ORONTE, LUCILE, ERASTE,  
MARTON.

ERASTE *avec les habits de M. de Spadagnac, & parlant Gascon.*

AH ! Monsieur Oronte ! vous voyez un homme qui seroit venu du bout du monde, pour être votre gendre. Qué jé vous embrasse en cette qualité..

24 LES TROIS GASCONS;

Mr O R O N T E.

Ah ! de tout mon cœur...

E R A S T E.

Encore cette fois , pour Monsieur votre frere ...

Mr O R O N T E.

J'ai reçu de ses nouvelles : il me mande votre arrivée. Ma fille , quelle contenance est-ce-là ? Saluez Monsieur de Spadagnac.

E R A S T E.

Mon accent lui fait peur peut-être ; mais patience , nous le perdrons bientôt en sa faveur.

L U C I L E.

Ah Ciel ! que vois-je ?

E R A S T E.

Jé vous étonne , n'est cé pas ? jé m'en doute bien. On né vous a pas prévenue. L'a-justement , la personne , tout vous surprend. Là , là , rémettez-vous.

M A R T O N.

On feroit surprise à moins , Monsieur ;  
mais

mais je répondrois bien que le plaisir passe encore la surprise.

E. R A S T E.

Cette fille a dé l'esprit. Elle est à vous : jé la veux payer dé sa galanterie. Tiens , mon enfant , choisis , prends cé diamant , ou qué jé t'embrasse.

M A R T O N *prenant le diamant.*

Je sçai trop mon devoir , Monsieur , pour ne m'en pas tenir à la moindre de vos offres. Hé bien , Mademoiselle , augurois-je mal de cette entrevue ?

M. O R O N T E.

Qu'en dis-tu , Lucile ?

L U C I L E.

Je vous avoüerai , mon pere , que je ne m'attendois à rien moins qu'à ce que je vois.

M. O R O N T E.

N'est-ce pas ?

L U C I L E.

Je m'étois fait , par une prévention dont je n'étois pas la maîtresse , une idée affreu-

## 26 LES TROIS GASCONS,

se de l'époux que vous me destiniez , & je craignois de détourner les yeux sur Monsieur , de peur d'y trouver de quoi irriter mon aversion ; mais toute cette horreur s'est bien dissipée à sa vue , & vous me voyez confuse d'avoir été si long-temps rebelle à vos volontés.

M. O R O N T E.

Ah , voilà les sentimens que je demandois de toi !

E R A S T E.

Point de déguisement , Mademoiselle ! Il a fallu donner quelque chose au pays : mon accent , mes manières lui appartiennent. Connoissez cé qui est à moi , mes sentimens : jé né veux point vous devoir à l'autorité d'un pere. Si vous m'aimez , à la bonne hure , unissons-nous , vivons heureux : si vous en aimez un autre , jé vous cede , & jé murs.

L U C I L E.

Je ne vous déguiserai point , Monsieur ; que j'ai déjà senti une passion violente pour



un certain Erasfe , dont le respect & la tendresse m'avoient charmé.

M. O R O N T E *bas à Lucile.*

Ne parle point de cela , ma fille...

L U C I L E.

Non , mon pere , Monsieur ne prétend pas que je lui déguise rien ; & je suis sûre que ma franchise lui fera plaisir.

E R A S T E.

Ouï , ouï , comptez qué jé prends bien la chose.

L U C I L E.

J'aimois Erasfe : nous nous étions promis un attachement inviolable ; & il avoit tout lieu de croire que rien ne pourroit jamais l'effacer de mon cœur.

E R A S T E.

Vous mé charmez , Dieu mé damne ! Il mé semble être cet Erasfe !

L U C I L E.

Mais tout ce que j'ai jamais senti pour lui ; je le sens en ce moment pour vous ; & je ne m'aperçois pas même en cela que je change.

C ij

28 LES TROIS GASCONS;

Je vous aime, comme si j'étois dans l'habitude de vous aimer; & je jurerois n'avoir jamais aimé que vous.

ERASTE.

Oh, vous n'y perdez rien, jé vous jure; & jé défierois cet Eraste même dé vous aimer plus que jé lé fais.

Mr ORONTE.

Ils m'attendrissent, Marton.

ERASTE.

Au reste, Monsieur Oronte, jé vous demande Lucile tout dé nouveau; point d'égarde, en me l'accordant. Comptez que jé n'ai jamais vû Monsieur votre frere, qué jé né suis point dé la famille des Spadagnacs. Détachez-moi dé tout: isolez-moi. Mé voulez-vous pour gendre?

Mr ORONTE.

Ah, Monsieur, je n'envifage que votre personne, & vous me faites trop d'honneur....

ERASTE.

Bien donc! un Notaire, & nous ferons tous contents.

## SCENE VI.

Mr ORONTE , LUCILE , ERASTE ,  
MARTON , LA ROZE.

LA ROZE.

**M**onsieur de Spadagnac , Monsieur.  
Mr ORONTE.

Comment ! Monsieur de Spadagnac ! hé  
le voilà.

LA ROZE.

N'importe , Monsieur , c'est encore lui.

MARTON *à la Roze.*

Va , va , dis lui qu'il se trompe.

LA ROZE.

Vous lui direz vous-même , Madame  
Marton.

MARTON *à Mr Oronte.*

Vous verrez que c'est quelque flaireur de  
dot , qui voudroit vous escamoter celle de  
Lucile.

Mr ORONTE.

Il y a bien de l'apparence , Marton.

C iiij

30 LES TROIS GASCONS ;

MARTON. *bas à Eraste.*

Au moins, Monsieur, ne vous déconcertez point : soutenez la gageure.

---

S C E N E V I I.

Mr ORONTE, LUCILE, MARTON,  
ERASTE, Mr DE SPADAGNAC.

Mr DE SPADAGNAC *en bottes.*

**V**ous êtes Monsieur Oronte ? serviteur,  
& le cur me dit que c'est-là Lucile :  
son valet. Allons, beau-pere, point de rétar-  
dement : il faut que jé l'épouse en bottes.

Mr ORONTE.

Il est inutile...

Mr DE SPADAGNAC.

Comment inutile ! non dé par tous les  
diables, les amours Gascons sont pressés :  
Concluons.

Mr ORONTE.

Il est inutile, vous dis-je, de continuer ce  
personnage. Vous venez un peu trop tard  
pour nous surprendre.

Mr DE SPADAGNAC.

Qu'est-ce à dire ?

MARTON.

Que vous êtes un fourbe , un fripon dont on sçait des nouvelles , & pour qui il ne fait pas bon ici.

Mr DE SPADAGNAC.

Comment donc ? fourbe , fripon ! Beau-pere , où sont vos fenêtres ?

ERASTE.

Crains qu'on ne te l'apprenne , l'ami : tu pourrais bien ne pas sortir par ailleurs.

Mr DE SPADAGNAC.

Ah , je reconnois le stile. Hé donc , mon pays , apprends moi qui tu peux être ?

ERASTE.

Jé suis l'amant de Lucile , j'en fais aimé , jé l'épouse. Voilà mon nom , ma noblesse , & ma fortune.

Mr DE SPADAGNAC.

Ah , j'entends : beau pere , vous couriez deux gendres à la fois.

Mr ORONTE.

Je n'y comprends rien , Marton.

C iiij

MARTON à *Mr de Spadagnac*.

Eh , ne devinez-vous pas , Monsieur l'imposteur , que c'est là Monsieur de Spadagnac , à qui vous prétendiez escamoter Lucile ?

Mr DE SPADAGNAC.

Vous riez.

MARTON.

Je ne ris point.

Mr DE SPADAGNAC.

Lui , Spadagnac ?

MARTON.

Oùï , luy-même.

Mr DE SPADAGNAC à *Erasle*.

Eh , qui diable , mon ami , t'a fourré dans notre famille ?

ERASTE.

Jé né mé compromets plus : Monsieur mé connoît ; & jé puis m'épargner la peine dé té confondre.

Mr ORONTE.

Ma foi , Messieurs , cette aventure me confond moi-même ; car enfin l'un de vous deux est un fripon , & l'autre doit être mon

gendre : vous trouverez bon , s'il vous plaît ,  
que j'approfondisse les choses.

ERASTE *tirant un portrait de sa poche.*

Soit , Monsieur Oronte ; & puisqu'il vous  
faut des preuves : connoissez-vous cé por-  
trait ?

Mr ORONTE.

C'est celui que j'envoyai à Monsieur de  
Spadagnac.

Mr DE SPADAGNAC *en tirant un autre.*

Eh donc ! cette peinture ! qué fera-t-elle ?

Mr ORONTE *les regardant tous deux.*

C'est la même chose ; la boîte & le por-  
trait , tout est semblable ; je ne sçais que  
croire...

Mr DE SPADAGNAC.

Vous en croirez du moins lé raport dé  
Frontin ? Holà quelqu'un : qu'on mé lé  
cherche.

Mr ORONTE.

Comment ! Frontin seroit-il aussi votre  
valet ?

Mr DE SPADAGNAC.

Non , c'est moi qui ferai lé valet dé Fron-

34 LES TROIS GASCONS,

tin. Hé morbleu , n'est-cé pas par mon ordre qu'il est auprès dé vous ?

Mr O R O N T E.

Je m'y perds , Marton.

E R A S T E à *Mr Spadagnac*.

C'en est trop : sortons. C'est à nous dé montrer qui nous sommes.

Mr D E S P A D A G N A C.

Ouï fors , dé par tous les diable , fors : c'est cé qué jé demande.

E R A S T E en *sortant*.

C'est assez.

Mr D E S P A D A G N A C à *Mr Oronte*.

Il fait bien d'échaper. Est-il possible, beau-pere , qué vous ayez été un moment la dupe dé cet impostur ?

E R A S T E *revenant sur ses pas*.

Quoi , lâche ! tu né mé fuis pas ?

Mr D E S P A D A G N A C.

Té voilà encore , je pense : oh parbleu ! tu fortiras mort ou vif.

Mr O R O N T E.

Point de désordre chez moi , Messieurs de



Spadagnac : vous me devez au moins ce respect, sous le nom que vous prenez tous deux.

Mr DE SPADAGNAC.

Non, dé par tous les diables ! J'é viens exprès de Bordeaux : on m'a donné des paroles : il faut qué j'épouse.

ERASTE.

Mon nom m'est moins cher que cé que j'aime. Sois Spadagnac, si tu veux : mais sois sûr qu'on né peut obtenir Lucile , qu'après ma mort.

---

## SCENE VIII.

Mr ORONTE, LUCILE, MARTON,  
ERASTE, Mr DE SPADAGNAC,  
FRONTIN.

Mr O R O N T E.

A H ! voici Frontin , tout à propos.

F R O N T I N.

Ouï , Monsieur , je viens de chez le Notaire . . . mais que vois-je ? mon maître !

36 LES TROIS GASCONS;

Mr DE SPADAGNAC.

Ah parbleu , Monsieur Oronte ! vous allez avoir des preuves ; j'en répons sur ses oreilles.

MARTON *bas à Frontin.*

Ne nous trahis point , Frontin : il y va de moi.

Mr DE SPADAGNAC *le tirant à lui.*

Venez ça , Monsieur le coquin , venez ça :

FRONTIN.

Hé bien , Messieurs ! de quoi s'agit-il ?

Mr ORONTE.

De m'apprendre sur l'heure qui des deux est ton maître.

Mr DE SPADAGNAC.

Ouï , parlé , pendart. Ne mé servois-tu pas à Bordeaux ? & n'est-cé pas par mon ordre , qué tu es ici ?

FRONTIN.

Il est vrai , mais . . .

Mr DE SPADAGNAC *le menaçant :*  
Heim !

FRONTIN.

Je vous dis , Monsieur , que j'en conviens ;

ERASTE à Frontin.

Comment , coquin ! tu n'es donc pas à moi ?

FRONTIN *se sauvant vers Eraste.*

Si fait , vraiment : cela n'empêche pas ; & c'est à vous de me défendre.

Mr DE SPADAGNAC *le retirant à lui.*

Avoué , traître , avoué ? né té dois-je pas encore tous tes gages ?

FRONTIN.

D'accord , Monsieur ; point de violence , je suis prêt à les recevoir.

ERASTE à Frontin.

Et moi , maraut , né t'ai-jé pas payé les tiens d'avance ?

FRONTIN.

Il est vrai : me voulez-vous encore avancer quelque chose ?

Mr DE SPADAGNAC *tirant l'épée sur lui.*

Oh , réponds autrement , traître ! ou jé té mutile . . .

ERASTE *ayant aussi la sienne  
à la main.*

Ouï , décide maraut ; décide ; ou jé terends nul.

FRONTIN *se jettant à genoux entre  
eux deux , & tournant la tête alternati-  
vement vers l'un , & vers l'autre.*

Hé , de grace , Messieurs ! je vous dis les choses comme elles sont : vous m'avez envoyé ici ; je suis à vous : je vous attendois : je vous ai annoncé : j'ai fait préparer des habits pour votre mariage ; & je viens de chez le Notaire pour vous. Il me semble qu'il n'y a rien de plus positif ;

Mr ORONTE.

Oh, je n'y puis plus tenir ! Frontin , tu es un extravagant , ou un fripon , ou le diable s'en mêle !

FRONTIN *en se relevant.*

Que voulez-vous , Monsieur ? le moyen de parler raison devant des épées nues.

MARTON *à Frontin.*

C'est donc ainsi , scélérat , que tu fais ton devoir ! Tu n'oses t'expliquer ouvertement

pour ton maître. Va , ne me regarde plus , je ne veux point d'un traître.

Mr DE SPADAGNAC *tirant  
encore l'épée.*

Morbleu , c'est trop hésiter : il faut que j'efface ce maraut du nombre des vivants...

FRONTIN *se sauvant derrière Erasfe,*  
Miséricorde !

Mr DE SPADAGNAC.

Tu m'échapes , pendart ; mais je t'apprendrai ton devoir !

FRONTIN.

Morbleu ! je ne vous dois rien ; c'est vous qui me devez.

Mr DE SPADAGNAC *courant à lui.*  
Quoi , je souffrirai que mon valet...

FRONTIN *tenant Erasfe par la basque.*  
Votre valet , vous-même : je ne reconnois point d'autre maître que Monsieur , puisqu'il faut le dire ; & je n'ai jamais rien reçu de vous.

Mr DE SPADAGNAC.

Va , va , tu recevras. Je t'en réponds. . mais ; Monsieur Oronte , c'est à vous que je mé

40 LES TROIS GASCONS ;

prends dé tout cé qui m'arrive ici : & jé m'en vais vous chercher des gens qui vous apprendront qui jé suis.

ERASTE *feignant de le suivre.*

A la bonne heure.

Mr DE SPADAGNAC.

Quoi, tu mé fuis encore ! Oh parbleu, choisis : cede-moi la place , ou démure ici.

ERASTE.

Vous voyez bien, Monsieur Oronte, qu'il s'é bat en retraite.

Mr ORONTE.

Ouï, ouï, je vois bien que c'est un fripon ; & je ne doute plus que vous ne foyez mon gendre.



SCENE IX.

## S C E N E I X.

Mr ORONTE , LUCILE , ERASTE ;  
MARTON , FRONTIN , LA ROZE.

LA ROZE.

**E**Ncore un Monsieur de Spadagnac, Monsieur.

Mr ORONTE *lui donnant un soufflet.*  
Encore le diable , qui t'emporte !

LA ROZE.

Dame , Monsieur, est-ce ma faute , s'il s'appelle comme ça ?

Mr ORONTE.

Dis-lui qu'il en a menti , butor ; & ne le laisse point entrer .



## S C E N E X.

Mr ORONTE , LUCILE , ERASTE ,  
MARTON , FRONTIN , JULIE  
*en habit d'homme , se donnant pour Mr de  
Spadagnac.*

LA ROZE à Julie.

**N** On , non , vous n'entrerez point , Mon-  
sieur de Spadagnac : mon maître m'en-  
voie... vous dire que ce n'est point vous.

JULIE *lui donnant un soufflet.*

Tiens , mon ami , té voilà payé dé ta com-  
mission.

ORONTE à Julie.

Comment donc , Monsieur ! en use-t-on  
ainsi ?

JULIE.

Ouï , bon homme , autant à gagner pour  
quiconque osera mé contester lé nom de  
Spadagnac.



ERASTE.

Quoi ! vous osez nous soutenir que ce nom vous appartient ?

JULIE.

S'il m'appartient ? ah oui , dé par tous les diables ! j'en ai dé bons titres ; & c'est par moi sule qu'il doit s'éterniser.

Mr ORONTE.

Mais enfin , que venez-vous chercher ici ?

JULIE.

Cé que j'y viens chercher ? ah , demandez à Frontin.

FRONTIN.

A moi , Mad...

JULIE.

Oui , parle , maraut ? N'étois-tu pas à moi ? & n'est-cé pas sur tes avis que jé mé suis rendue ici ?

FRONTIN.

Il est vrai , Monsieur , j'en conviens.

Mr ORONTE.

Oh pour le coup , Marton , je ne sçais plus où j'en suis.

D ij

## 44 LES TROIS GASCONS ;

ERASTE.

Jé né crois pas néanmoins , Monsieur Oronte , qué vous balanciez un moment entre moi & cet homme.

JULIE.

Cet homme ! On voit bien , mon ami , que tu né sçais encore à qui tu parles ! Cet homme !

ERASTE.

Va , qui qué tu fois , éloigne-toi d'ici ; & qu'il té suffise qué tu n'es pas lé fait dé Lucile.

JULIE.

Jé né suis pas son fait ? Hé qui diable té l'a dit ?

ERASTE.

En tout autre lieu , jé té l'apprendrois au péril dé ta vie.

JULIE.

La Gasconnade en est ? Ah j'en suis ravie ! Hé , sçais-tu bien , mon ami , qu'on n'a jamais vaincu d'homme fait comme moi ?

ERASTE.

Nous lé verrions à l'épreuve , si nous n'étions pas ici.

JULIE.

Oh , né mé pouffe point à bout ; tu né mé connois pas encore : jé suis-un diable.

FRONTIN *bas à Eraste.*

Autant vaut , elle est femme... C'est notre héroïne de Bordeaux.

JULIE *à Frontin.*

Qué lui dis-tu , maraut ? qué lui dis tu ?]

FRONTIN *bas à Julie.*

Je vous dis que c'est-là l'amant de Lucile ; & que je le fais passer pour Monsieur de Spadagnac , afin de vous conserver le véritable qui vient de fortir d'ici.

JULIE.

Ah parbleu , Monsieur Oronte ! il mé vient une idée : cet homme vient pour épouser Lucile : Vous avez lieu dé croire qué lé même dessein m'amene : hé cadédis ! puisque cela la regarde , c'est à son cœur à décider.

ERASTE.

Volontiers ; c'est dé son cœur qué jé veux tenir tous mes droits.

JULIE à Lucile.

C'est donc à vous dé parler , la belle. Né confions point vôtre fort aux armes. Qué sçait-on ? Peut-être qué celui qui vous conviendrait lé moins feroit lé vainqueur. Né risquons rien : tout y est encore : choisissez.

Mr ORONTE.

Non , non , il faut qu'elle épouse Monsieur de Spadagnac ; & je veux connoître le véritable.

JULIE.

Hé , qu'importe ? Est-ce un nom qu'il lui faut ? C'est un homme, dé par tous les diables !

Mr ORONTE à Julie.

Franchement, Monsieur, vous m'avez bien l'air d'être un fourbe , & de vous entendre avec celui qui vient de sortir.

JULIE.

Oh , vous vous trompez , jé vous jure ; & jé veux l'attendre ici , pour lé confondre devant vous.

Mr ORONTE.

Tenez , le voici qui revient tout à propos.

---

## SCENE DERNIERE.

Mr ORONTE , LUCILE , ERASTE ,  
MARTON , FRONTIN , JULIE ,  
Mr DE SPADAGNAC.

Mr DE SPADAGNAC.

**I**L faut que jé fois lé plus désaistré des mortels ! Je n'ai pô trouver personne. . . Mais qué vois-jé ? Julie !

JULIE *à Mr de Spadagnac.*

Ah , té voilà , perfide ! Il faut qué jé t'étrangle ?

Mr ORONTE *à Julie.*

Tout beau , tout beau , Monsieur ! vous n'y pensez pas ?

JULIE.

Ecoutez , Monsieur Oronte , vous n'avez qu'à voir si vous avez trop d'uné vie ; mais c'est fait dé vous si vous , acceptez cet homme pour gendre ?

48 LES TROIS GASCONS;

Mr DE SPADAGNAC. *à part.*

Ah morbleu ! quel contre-temps ?

JULIE *à Lucile.*

Et vous , la belle , vous n'avez qu'à vous pourvoir ailleurs ; ou morbleu , point de quartier : vous aurez à faire à moi.

FRONTIN *bas à Marton.*

C'est notre amazone , au moins.

JULIE *à Mr de Spadagnac.*

Et toi , ne pense pas m'échaper , traître ! Frontin m'a mandé tes desseins : j'ai crevé plus de dix chevaux pour les prévenir ; & me voici enfin pour me venger de ta perfidie ; ou t'obliger à me rendre ta foi.

Mr ORONTE.

Comment , sa foi !

Mr DE SPADAGNAC *à Julie.*

Eh , qui diable te l'ôte ? je t'aime , je t'adore , je t'idolâtre. Entre amants délicats , s'embarrasse-t-on du reste ? je n'épouse , Dieu me damne , que le bien de Lucile.

JULIE.

Quoi , lâche , l'intérêt te feroit trahir ta parole ? Non , ne crois pas que je le souffre ;  
ni

ni qué jé m'en tienne au dédit qué tu m'as fait : avec une fille comme moi , point d'autre dédit , qué la mort.

Mr DE SPADAGNAC.

Point dé dédit , Julie ; mais donne-moi au moins lé temps. . .

JULIE.

Non , non , choisis sur l'hure : rends-moi ton cœur , ou défends-toi. Il faut que jé t'épouse , ou qué jé té tue.

Mr DE SPADAGNAC.

Hé bien , touche là ; va , j'accepte ta bravoure pour dot ; & jé t'avoue pour Madame dé Spadagnac.

Mr ORONTE.

Pour Madame de Spadagnac ?

JULIE.

Oui , Monsieur Oronte , il n'est plus temps dé feindre ; c'est là lé vrai Spadagnac : demandez à Frontin.

Mr ORONTE à *Frontin*.

Que réponds-tu à cela , maraut ?

*Tome I.*

E

50 LES TROIS GASCONS;

FRONTIN montrant *Erasle*;

Moi ? je veux tout ce qu'on veut ; demandez à Monsieur.

Mr ORONTE à *Erasle*.

Comment , c'est donc vous qui vouliez nous tromper ?

ERASLE.

Au contraire , Monsieur ; & il suffit de vous dire que je suis *Erasle*...

Mr ORONTE.

*Erasle* ?

LUCILE.

Oui , mon pere , c'est lui-même ; & je vous conjure de ne vous point opposer à notre bonheur.

MARTON.

Allons , Monsieur , cédez à l'amour paternel : aussi-bien Monsieur de Spadagnac dégage-t-il votre parole.

Mr DE SPADAGNAC.

Oui , Monsieur Oronte , je vous abandonne à la roture. Voilà celle que j'annonçais ;



# COMEDIE.

51

Mr ORONTE.

C'en est donc fait , Monsieur Erasme , vous êtes mon gendre. Envoyons chercher Monsieur votre oncle ; & nous dresserons les articles.

JULIE.

Qu'on griffonne notre contract en même temps : vous le voulez bien , Monsieur Oronte ? Allons , bonné chere , & dé la joie ; pour mé délasser.

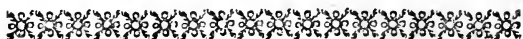
FRONTIN.

Voici tout à propos nos Basques & nos Gasconnes : nous n'avons qu'à nous divertir ; & vous , Monsieur , qu'à payer : voici le mémoire.

Mr DE SPADAGNAC.

Jé né prends pas garde à ces bagatelles ; dançons toujours.





DES BISCAIENS & DES GASCONNES

jouant du tambour de Basque , & accompagnés de haut-bois , viennent se joindre à la compagnie , & forment avec elle un divertissement coupé de dances & de Chançons. Après leur marche ,

FRONTIN chante.

**V**ivent les bords de la Garonne ,  
La pépinière des Cézars !

Le Chœur répète.

*Vivent les bords de la Garonne ,  
La pépinière des Cézars !*

FRONTIN.

*On y brave tous les hazards ,  
Et de l'amour , & de Bellonne.  
Vivent les bords de la Garonne ,  
La pépinière des Cézars !*

Le Chœur.

*Vivent les bords de la Garonne ,  
La pépinière des Cézars !*

FRONTIN.

*Tout Gascon est mignon de Mars ;  
Toute Gasconne est amazone.  
Vivent les bords de la Garonne ,  
La pépinière des Cézars !*

Le Chœur.

*Vivent les bords de la Garonne ;  
La pépinière des Cèzars !*

Les Basques & les Gasconnes dancent une entrée , après laquelle on chante les paroles suivantes.

MR DE SPADAGNAC.

*Ma foi , le mérite est un sot :  
Chacun me court , le sexe me jalouse :  
Et tous les cœurs sont du complot.  
J'ai beau fuir , enfin je me blouse ;  
J'aime , je m'engage , j'épouse :  
Ma foi , le mérite est un sot.*

LUCILE.

*Laissez gronder l'amour volage ;  
Contre le nœud qui vous engage.*

E ij

54 LES TROIS GASCONS,

*L'hymen seul a de quoi remplir tous vos desirs ;  
Et si l'amour a des plaisirs ,  
Il les dérobe au mariage.*

JULIE à Mr de Spadagnac.

*Qué l'hymen & l'amour se rassemblent pour nous :  
Soyons encore amants , en devenant époux.  
Nos desirs satisfaits doivent toujours renaître :  
Brûlons toujours des mêmes fux.*

*Qué le droit de nous rendre hûrux ,  
N'ôte rien au plaisir que nous aurons de l'être.*

Julie dance ensuite un menuet , après lequel on chante les trois Airs suivants : le premier avec un accompagnement de haut-bois , le second avec des simphonies Italiennes , & le troisieme avec des pointes de trompettes.

FRONTIN.

*Après avoir blessé les belles ,  
L'amour est prêt à s'envoler.  
Pour l'empêcher de s'en aller ,  
L'hymen doit lui couper les aîles.*

## LUCILE.

Ardir è speranza  
Ci vuol' in amor ;  
Valor' è costanza  
Debellann' un cor' ;  
Ardir' è speranza  
Ci vuol' in amor.

## JULIE.

*Point de quartier , il faut se battre ;  
Ou me promettre un cœur constant.  
J'aime moi seule comme quatre ;  
Mais si l'on ne m'en rend autant ,  
Point de quartier , il faut se battre.*

Les Basques & les Gasconnes dancent ensuite le branle , sur lequel on chante les couplets suivans.

## FRONTIN.

*La Garonne n'a pas vu naître ;  
Tous les Gascons qui sont ici.  
En tous lieux il s'en fait connaître ;  
Et sur tout en ce pays ci.  
La Garonne n'a pas vu naître  
Tous les Gascons qui sont ici.*

E iiij

LUCILE.

*Tel de nos cœurs se dit le maître ,  
Que nous accablons de souci.  
La Garonne n'a pas vû naître  
Tous les Gascons qui sont ici.*

FRONTIN.

*En fait d'amour , tout petit maître  
Se pique d'en user ainsi.  
La Garonne n'a pas vû naître  
Tous les Gascons qui sont ici.*

JULIE.

*Que de plumets on voit paroître ,  
Qui font leur Campagne à Passi !  
La Garonne n'a pas vû naître  
Tous les Gascons qui sont ici.*

FRONTIN au Parterre.

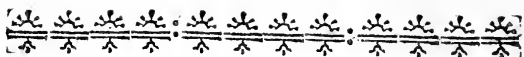
*Chacun se fait honneur de l'être :  
Nous le sommes par fois aussi.  
La Garonne n'a pas vû naître  
Tous les Gascons qui sont ici.*

F I N.

LE BAL  
D'AUTEUIL,

*C O M E D I E,*

EN PROSE ET EN TROIS ACTES ;  
suivie d'un Divertissement. Représentée pour la première fois , le  
Mardi 28 Août 1702.



# ACTEURS

## D U P R O L O G U E.

Mr MAIGRET Marchand. } Bourgeois  
Mr DELAFAQUINIÈRE. } d'Auteuil.

LE BAILLI d'Auteuil.

*La Scene est dans le Parterre  
de la Comédie.*

Le Théâtre représente un Bal de Campagne. On voit d'un côté des Payfans & des Payfannes : de l'autre des Scaramouches & des Arlequines : plusieurs groupes de masques en éloignement ; & de part & d'autre , des violons , hautbois , & des musettes sur des arbres.





# PROLOGUE

## DU BAL D'AUTEUIL:

---

### SCENE PREMIERE.

LE BAILLI ; Mr MAIGRET.

Mr MAIGRET.

**A** H, ah ! c'est vous, Monsieur le Bailli :  
eh , que diable venez-vous donc faire  
ici ?

LE BAILLI.

Eh , parfanguenne , Monsieur Maigret ;  
j'y viens voir ste petite drôlerie qu'ils allont  
jouer sur le Bal de notre Village.

Mr MAIGRET.

Ah ! je vois ce que c'est, Monsieur le Bail-

li : vous craignez qu'on ne réjouisse le Public à vos dépens. Vous autres Habitans d'Auteuil , vous avez des femmes un peu égrillardes : & l'on en pourroit bien toucher quelque chose, oui.

LE BAILLI.

Non , non , Monsieur Maigret , on n'en touchera rien sur ma parole. Prenez seulement garde à la vôtre. Il y auroit, morgué, de quoi faire une bonne farce de l'aventure que vous eûtes avec elle , l'année passée.

Mr MAIGRET.

Comment donc ! quelle aventure ? que voulez-vous dire ?

LE BAILLI.

Eh là... quand vous surprîtes ce billet qu'elle écrivoit à un de vos amis communs, pour l'avertir de se trouver au Bal , avec une certaine écharpe, qu'elle lui envoyoit afin de l'y reconnoître.

Mr MAIGRET.

Hé bien ?

LE BAILLI.

Hé bian ! vous fûtes au Bal vous avec st'écharpe que vous interceptâtes : votre femme ne manquit pas de donner dans le panneau : vous voulûtes voir jusqu'au bout comme alle traîtoit les amis de la maison : mais morgué , vous fûtes le sot du stratagême ; & alle en fut quitte pour dire qu'alle vous avoit reconnu.

Mr MAIGRET.

Bon , bon , Monsieur le Bailli , ce n'est-là qu'une bagatelle. Cela ne vaut pas à beaucoup près , le tour que vous joua votre ménagere. Ce ne feroit , ma foi , pas le plus mauvais de la Comédie.

LE BAILLI.

Laiſſons cela , Monsieur Maigret : si ma femme m'a joué queuque tour , je l'ai morgué bian roſſée à meſure. Nous ne nous devons rien : la Comédie n'a que voir à cela.

Mr MAIGRET.

Ne feroit-il pas fort réjouissant , par exemple , de voir aujourd'hui un Bailli épier sa femme au Bal , après avoir feint d'aller à Paris ? La Baillive s'apercevrait de la fraude : elle ferait doubler son déguisement par une commere qui donneroit le change au Bailli , pendant que le galant escamoterait la Baillive.

LE BAILLI.

Franchement , ça ne me plairoit guères.

Mr MAIGRET.

Mais quel plaisir de voir le Bailli à la fin du Bal , découvrir son masque postiche ! &c demeurer aussi étonné à la vue de la commere , que si les cornes lui venoient à la tête ! J'en rirois , ma foi , de bon cœur !

LE BAILLI.

J'éclaterois morgué bian à l'écharpe ; moi ! ... Mais il me semble pourtant que je sommes tous deux de grands fots. Ne vau-

## PROLOGUE.

63

Droit-il pas mieux ne rire ni l'un ni l'autre ,  
& empêcher que mille badauts ne rissent à  
nos dépens.

Mt MAIGRET.

La réflexion est de bon sens , Monsieur le  
Bailli.

LE BAILLI.

Tout Auteuil est intéressé à ça , voyez-  
vous. Il n'y a morgué point d'honneur si en-  
tier , qu'il n'y ait toujours queuque maille à  
redire. Mais voici encore un de nos bour-  
geois fort à propos.



## SCENE II.

LE BAILLI, Mr MAIGRET,  
Mr DE LA FAQUINIERE.

Mr DE LA FAQUINIERE.

**H**E' quoi ! Monsieur le Bailli avec Monsieur Maigret ! Ah parfambleu ! je ne voulois rien croire du bruit qui court : mais il n'y a plus moyen d'en douter.

LE BAILLI.

Eh , quel est donc ce bruit qui court , Monsieur de la Faquiniere ?

Mr DE LA FAQUINIERE.

Oh pour cela , cela est trop drôle. On dit que tout le Village en allarme s'est assemblé sur la petite pièce d'aujourd'hui : que les femmes ont mis dans la tête aux maris qu'il y alloit de leur honneur d'en empêcher la représentation , & qu'enfin vous êtes député , & même défrayé par eux , pour venir juger ici des intérêts du corps.

LE

## LE BAILLI.

Il est vrai, Monsieur de la Faquinier : mais c'est] principalement pour vous que je craignons ; & je ne suis ici que pour empêcher qu'on ne vous joue.

MR DE LA FAQUINIERE.

Me jouer ! moi ? me jouer ! Ah par la sambleu ! je voudrois bien qu'un petit fat d'Auteur s'avifât de me tourner en ridicule !

## LE BAILLI.

Il n'y a , morgué , rien à tourner à ça : il n'y a qu'à vous prendre comme vous êtes : c'est du ridicule tout craché.

MR DE LA FAQUINIERE.

On dit aussi , mon pauvre Monsieur Maigret , que vous avez envoyé une écharpe à l'Auteur , pour l'engager à rayer la vôtre de sa piece.

MR MAIGRET.

Et ne dit-on point aussi quel présent Monsieur de la Faquinier lui a fait , pour ne rien dire de sa derniere bonne fortune ?

*Tome I,*

*E*

Mr DE LA FAQUINIERE.

Comment donc ! qu'entendez-vous ?

Mr MAIGRET.

Eh... là... cette femme de qualité avec qui vous familiarisâtes au dernier Bal un peu plus que de raison ; & qui vous mena gracieusement au bois , où pour dernière faveur , elle vous fit rouer de coups de bâton , par ses gens qui l'attendoient.

Mr DE LA FAQUINIERE.

Vous plaisantez , Monsieur Maigret , vous plaisantez.

LE BAILLI.

Eh non , morguenne , il ne plaisante point. Je le fçûmes dès le lendemain par les laquais même ; & il y a assez long-temps que vous en gardez le lit , ouï. Je crois , morgué , que vous n'en êtes relevé que d'hier.

Mr DE LA FAQUINIERE.

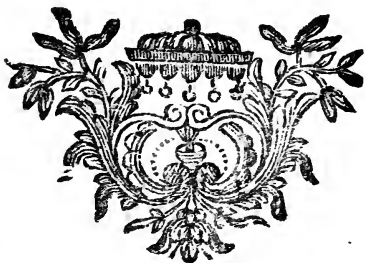
Conte tout pur , conte tout pur ! Mais j'aperçois là haut une Dame qui me fait des mines : il faut que je l'aille joindre. Sans adieu.



## LE BAILLI.

Prenez garde à la rechute , au moins ;  
Pour nous , Monsieur Maigret , allons nous  
mettre à l'amphithéâtre ; & nous prendrons  
des mesures après la Comédie , selon qu'il y  
aura de la cominere , ou de l'écharpe.

*Fin du Prologue.*





## ACTEURS.

M. VULPIN , vieux garçon.

M. CIDARIS , frere d'Hortence.

Mad. CIDARIS , sœur d'Erasle.

HORTENCE , amante d'Erasle.

ERASTE , amant d'Hortence.

MENINE ,  
LUCINDE , } Maîtresses de M. Vulpin.

MARTON , suivante de Mad. Cidaris.

FRONTIN , valet d'Erasle.

LUCAS , Jardinier de Mr Vulpin.

LE TABELLION.

TROUPES de Masques.

TROUPE de Violons.

*La Scene est à Anteuil , chez  
M. Vulpin.*



LE BAL  
D'AUTEUIL,  
COMEDIE.

---

ACTE I.

---

SCENE PREMIERE.

ERASTE, FRONTIN.

ERASTE.



E' bien , mon enfant , de quoi  
s'agit-il ? pourquoi m'as-tu mandé  
de me rendre ici ?

FRONTIN.

Pour deux choses : premièrement , pour mes

70 LE BAL D'AUTEUIL;  
intérêts; & en second lieu, pour les vôtres;

ERASTE.

Comment donc ! parle : qu'as-tu de nouveau à m'apprendre ?

FRONTIN.

Que je ne puis plus rester chez Monsieur Vulpin : qu'il veut absolument épouser Mademoiselle Hortence ; & que je me lasse d'être ici le garde de vos amours.

ERASTE.

Quoi ! tu pourrois m'abandonner dans une si cruelle conjoncture ! Ah , mon cher Frontin , donne-moi au moins le temps...

FRONTIN.

Ah , que diable, Monsieur, le moyen ! Courir tous les jours , de Paris à Auteuil , & d'Auteuil à Paris : avoir à servir deux maîtres à la fois : être Lolive pour l'un, & Frontin pour l'autre : morbleu , j'aimerois autant...

ERASTE.

Mais de quoi peux-tu te plaindre ? Tes gages ne te font-ils pas bien payés ? & n'es-tu pas le mieux du monde chez Mr Vulpin.

FRONTIN.

Ouï , d'accord ; grand chere , bon vin ; gros jeu , vie de garçon : mais c'est ce qui m'oblige d'en sortir.

ERASTE.

Comment donc ?

FRONTIN.

Mr Vulpin reçoit grand monde : il m'a fait l'intendant de tous ses plaisirs ; & j'ai tous les jours chez lui à faire à tant de gens , que je crains à la fin d'y être reconnu pour un fripon.

ERASTE.

Eh ! ne crains rien , Frontin ; & compte que je ne te manquerai jamais. Mais est-il possible qu'il songe à m'enlever Hortence ?

FRONTIN.

Oh , très-possible : Monsieur votre beau-frere la lui a promise ; & nous lui donnons même aujourd'hui, entr'autres divertissemens, un petit Bal de campagne pour avant-goût de mariage.

ERASTE.

Quoi ! Mr Vulpin songeroit à l'épouser ?

72 LE BAL D'AUTEUIL;

lui qui est un homme de plaisirs ?

FRONTIN.

Hé oui, justement : c'est un homme de joie & de bonne chère, un agréable débauché, qui a passé toute sa vie à duper des joueurs, ou à se laisser duper par des Coquettes ; & qui veut enfin avoir une femme à lui.

ERASTE.

Mais vouloir se marier à son âge !

FRONTIN.

Eh que diable, Monsieur ! n'a-t-il pas raison ? Il a goûté jusqu'ici, dans le célibat, tous les plaisirs du mariage ; & se marie enfin par bienfaisance, pour goûter, dans le mariage, toutes les douceurs du célibat. C'est dans l'ordre.

ERASTE.

Et tu crois qu'Hortence consente à l'épouser ?

FRONTIN.

Oh pour cela, non. C'est elle qui m'a ordonné de vous en avertir ; & de vous faire  
trouver

trouver dans le petit bois du jardin , pour prendre ensemble des mesures.

ERASTE.

Ah ! mon cher Frontin , tu me rends la vie.

FRONTIN.

Mais je crains que vos affaires n'en aillent guères mieux , à vous dire la vérité ; & que Mr Cidaris ne consente jamais à votre bonheur.

ERASTE.

Il l'avoit néanmoins promis à ma sœur.

FRONTIN.

Oui , mais elle n'étoit que sa maîtresse alors , & elle est sa femme à présent. Je ne sçais même si je me trompe dans mes conjectures ; mais je m'imagine qu'il a quelque affaire de cœur en ce pays : car il l'écarte depuis un temps de tous ses plaisirs , & l'oblige même aujourd'hui de s'en retourner à Paris,

ERASTE.

Il l'oblige de s'en retourner à Paris ? Ah Frontin ! de qui tiens-tu ces nouvelles ?

*Tome I.*

**G**

FRONTIN.

De Marton : c'est elle-même qui me l'a dit. Mais j'entends quelqu'un : on pourroit nous surprendre : allez-vous-en lui parler avant qu'elle parte ; & ne manquez pas de vous trouver au rendez-vous.

---

## S C E N E I I.

Mr VULPIN , FRONTIN , LUCAS.

Mr VULPIN.

A H ! te voilà ; Lolive ?

FRONTIN.

Cui , Monsieur , je viens de tout préparer pour le Bal , & d'ameuter tous nos symphonistes au Dauphin : vous les aurez ici dans un moment.

Mr VULPIN.

C'est bien fait. Mais avec qui étois-tu là ?

FRONTIN.

Eh.... c'est un jeune homme de Paris qui a quelque intrigue en ce pays-ci , & qui me



demandoit des nouvelles d'un Valet qu'il y avoit laiffé pour lui en rendre compte.

L U C A S.

Comment ! d'un Valet qu'il y avoit laiffé !

F R O N T I N.

Eh ouï, d'une espèce de Valet de chambre, qui a eu l'adresse de s'introduire chez son rival , & qui doit aujourd'hui lui ménager ici une petite entreveue , avec la personne qu'il aime.

Mr V U L P I N.

Une entrevue chez moi ! à mon insçue ?

F R O N T I N.

Eh non , Monsieur : c'est au Bal qu'ils se doivent voir ; & vous voyez bien que je vous en avertis.

Mr V U L P I N.

Ah , c'est autre chose.

F R O N T I N.

Oh , c'est un lieu fertile en rendez-vous ; que le Bal d'Auteuil !

Mr V U L P I N.

Oh pour cela , je t'en réponds ; & il n'y a pas jusqu'à Mr Cidaris qui n'y en ait un dans

76 LE BAL D'AUTEUIL;  
les formes. Mais il faut l'aller avertir que  
tout est prêt.

FRONTIN.

J'y cours.

---

### SCENE III.

Mr VULPIN, LUCAS.

LUCAS.

**H**E' fi, parfangué, Monsieur : c'est une  
honte de bailler le Bal à votre âge.

Mr VULPIN.

Que veux-tu ? Mr Cidaris me l'a demandé.  
Je suis sur le point d'épouser sa sœur : je n'ai  
pû le lui refuser.

LUCAS.

Bon, d'épouser sa sœur ! C'est encore que-  
que mariage du bois de Boulogne : car vous  
êtes de ces gaillards qui n'épousent que la  
débauche.

Mr VULPIN.

Non, Lucas, je fais divorce avec elle,

L U C A S.

Quoi , morgué ! vous renoncerez à la vie de garçon ?

Mr V U L P I N.

Ouï , mon enfant , c'en est fait : j'épouse Hortence ; & je songe aussi à te marier.

L U C A S.

Oh parfangué , pour moi , ça ne presse pas. Vous êtes noble , vous : vous voulez faire fouché ? & vous n'avez point de temps à perdre.

Mr V U L P I N.

Comment donc ! qu'est-ce à dire ?

L U C A S.

Eh , c'est-à-dire tout franc , qu'ous êtes déjà un peu vieux pour avoir des rejettons. Mais ne vous boutez pas en peine , allez : on ne vous en laira , morgué , pas manquer.

Mr V U L P I N.

Mais sçavez-vous bien , Monsieur le Jardinier...

L U C A S.

Oh morgué , je sçavons bian ce que je sçavons , & que les mariages de qualité sont

78 LE BAL D'AUTEUIL;

ceux qui avont le plus de sauvageons. C'est une jeune plante qui est diantrement varte que ste Mademoiselle Hortence.

Mr V U L P I N.

Il est vrai qu'elle est jeune ; mais c'est une fille bien élevée , & qui a toujours été tenue fort ferré.

L U C A S.

Hé ouï ; mais quand les orangers sortont de la serre , on y voit parfois la fleur & le fruit tout ensemble.

Mr V U L P I N.

Oh , je n'ai rien à craindre d'elle ; & sa vertu...

L U C A S.

Il n'y a , morgué , vartu qui tienne. La vartu est entée sur la nature , voyez-vous : & quand l'arbre est trop fort , & que la greffe est trop foible , il n'y a pas moyen qu'elle profite : la seve l'étouffe.

Mr V U L P I N.

Oh , tu as beau dire : ce mariage est une affaire arrêtée ; & j'espère en faire dresser ce soir les articles.

L U C A S.

Et moi , je crains bian que Madame Lucinde , & Madame Menine n'y venient mettre empêchement.

Mr V U L P I N.

Comment ! est-ce qu'elles sçauroient mes desseins ?

L U C A S.

Je ne sçais ; mais on vient de m'apprendre au Dauphin , qu'alles y font toutes deux déguisées ; & je ne doute point que ce ne soit pour vous venir surprendre.

Mr V U L P I N. :

En effet , je ne les ai point averties du Bal. Elles pourroient bien se douter de ce qui se passe : mais garde-toi bien d'en parler à personne. C'est un secret que je confie à ta discrétion.

L U C A S.

Oh parfangué , vous faites bian. Je sis tout propre à garder un secret , moi ; & je ferois mille ans tout seul , que je n'en parleroie à parsonne.

G iijj

S C E N E I V.

Mr VULPIN , LUCAS , FRONTIN.

FRONTIN.

**D**E la joie , Monsieur ! de la joie. Voici Mr Cidaris avec sa sœur ; & tous nos instruments sont au salon. Il ne leur manque que du vin , pour préluder.

Mr VULPIN.

Hé bien , Lucas , va-t'en leur en faire donner.

FRONTIN.

Oùï , cours les enyvrer. Sans cela , ils ne pourroient jamais s'accorder.



## SCENE V.

Mr VULPIN , Mr CIDARIS ;  
HORTENCE , FRONTIN.

Mr CIDARIS.

AH, Mr Vulpin, vous me voyez dans la  
derniere joie : & voici ma sœur qui ne  
demande qu'à partager nos plaisirs.

Mr VULPIN.

Quoi, Madame ! je pourrois me flater de  
vous y voir prendre quelque part ?

Mr CIDARIS.

Oh, assurément : c'est moi qui vous en  
réponds.

HORTENCE *bas à Frontin.*

Ton maître est-il arrivé, Frontin ? l'as-tu  
vu ?

FRONTIN *bas à Hortence.*

Ouï, Madame, il ne manquera pas de  
se trouver au rendez-vous.

Mr VULPIN.

Assurez-m'en donc aussi, Madame : & que

j'aie le plaisir de l'apprendre de vous-même.

H O R T E N C E.

Hé bien , Monsieur , j'y consens ; & je vous avoue que j'avois toute l'impatience du monde d'être ici.

Mr C I D A R I S.

Eh ! ne vous disois-je pas bien que ma sœur n'avoit point d'autres sentimens que les miens ?

H O R T E N C E.

Oh pour cela , non , mon frere : nos sentimens ne sont point si conformes que vous pensez. Vous croyez que c'est par devoir que je me rends ici ; & je vous assure que c'est par inclination.

Mr C I D A R I S.

Hé bien ! je ne lui fais pas dire , comme vous voyez.

Mr V U L P I N.

Ah ! je suis le plus heureux des hommes ! Mais n'avons-nous rien à craindre de Madame Cidaris ?

Mr C I D A R I S.

Non , non , nous en sommes défaits ; & je



viens de la renvoyer à Paris.

FRONTIN.

Oh , c'est fort bien fait.

Mr C I D A R I S.

Et j'ai été bien aise aussi d'écarter Marton ; car c'est une coquine qui ne songeoit qu'à nous traverser , & qui avoit ici des intelligences avec un certain pendent de Frontin...

FRONTIN. *à part.*

Comment diable ! c'est de moi qu'il parle. Il faut payer d'effronterie.

Mr C I D A R I S.

On dit que c'est un maraut qui triomphe en fait de fourberies. Mais il fera bien fin , s'il m'attrape.

FRONTIN.

Oh pour cela, Monsieur, je vous en réponds.

Mr C I D A R I S.

Comment ! est-ce que tu le connoîttois ?

FRONTIN.

Oui , vraiment. C'est un maraut qui m'a donné bien de la peine en ma vie.

84 LE BAL D'AUTEUIL,

Mr VULPIN.

Quoi ! tu aurois eu des affaires avec lui ?

FRONTIN.

De cruelles même, & dont j'ai été bien-  
heureux de me tirer : C'est le plus grand  
fourbe !

Mr CIDARIS.

Oh ! l'on me l'a bien dit.

FRONTIN à *Mr Vulpin*.

Tenez, Monsieur, c'est un coquin qui s'in-  
sinue dans vos affaires, qui s'empresse de  
vous servir, que vous croyez dans vos inté-  
rêts, & qui dans le fonds, ne cherche qu'à  
vous attraper.

Mr VULPIN.

Oh, je n'en doute point.

FRONTIN.

Vous le voyez, vous luy parlez ; il vous  
avertit lui-même de ses fourberies, que  
vous ne vous appercevez pas encore qu'il  
vous trompe, & qu'il se moque de vous.  
Oh, c'est un maraut qui sçait bien son mé-  
tier !

Mr CIDARIS.

Oh, j'en suis persuadé ; mais je ne crois pas qu'il ose se jouer à moi.

FRONTIN.

Oh, ne vous y fiez pas. C'est un pendent à vous affronter en face, & qui n'est jamais mieux masqué que lors qu'il se montre tel qu'il est. Mais ne vous mettez pas en peine, allez ; je me charge de vous le faire connoître, ayant la fin du Bal.

---

## SCENE VI.

Mr VULPIN, Mr CIDARIS,  
HORTENCE, FRONTIN, LUCAS.

LUCAS.

**H**E' tatigué, Monsieur, venez donc mettre ordre à ça. Velà une tempête de filles qui vient de fondre sur votre Bal, & qui l'avont fait commencer sans vous.

Mr VULPIN.

Commencer, Lucas?

L U C A S.

Ouï, voirement ; & finir aussi , Mr Vulpin.

Mr V U L P I N.

Comment donc ! que veux-tu dire ?

L U C A S.

Eh, je veux dire que ces enragées-là ont voulu d'aller à quelque prix que ce fût , & qu'elles ont avec elles un vrai lutin de fille qui ne vaut pas le diable à contredire , & qui a pris la symphonie à la gorge pour la faire commencer.

Mr V U L P I N.

Hé bien ?

L U C A S.

Hé bien ! parce qu'elle a fait un faux pas ; elle a prétendu que c'étoit la faute des violons. Les violons l'ont traitée de je ne sais qui ; elle a traité les violons je ne sais comment : enfin l'orage a crevé ; & elle a baillé tant de coups de pieds dans le ventre à ces gros instruments, qu'elle en a fait sauter toutes les cordes ; & que les Menétriers s'en allent en jurant qu'ils en auront raison , &

qu'on ne brutalise point comme ça, un Ar-  
questre.

Mr C I D A R I S.

Eh mais, mais, Mr Vulpin ! cela n'est  
point à souffrir.

Mr V U L P I N.

Non, vraiment, Mr Cidaris. Il faut aller  
mettre ordre à cela.

H O R T E N C E.

Allez. J'ai quelques ordres à donner à  
Lolive : je vous rejoins dans un moment.

---

## S C E N E V I I.

H O R T E N C E , F R O N T I N .

H O R T E N C E.

**H**E' bien, mon enfant, as-tu songé à  
nos affaires?

F R O N T I N.

Hé oui, vraiment, j'y ai assez songé; mais  
je ne sçai encore par où m'y prendre.

H O R T E N C E.

Il faut commencer par rompre le mariage

88 LE BAL D'AUTEUIL;

de Mr Vulpin , & songer ensuite à faire celui d'Erafte.

FRONTIN.

Si nous commençons plutôt par faire celui d'Erafte , nous n'aurions plus à rompre celui de Mr Vulpin : ce feroit la moitié de la peine d'épargnée.

HORTENCE.

Il est vrai ; mais comment en venir à bout ?

FRONTIN.

Eh... mais... mais , mon Maître vous dira cela. Il est au jardin qui vous attend : allons-nous-en le trouver.

*Fin du premier Acte.*



ACTE II

---

---

## ACTE II.

---

---

### SCENE PREMIERE.

LUCAS *seul.*

**V**ELA, morgué, de belles chiennes de nôces ! Des violons qui ne veulent pas jouer d'un côté : des Masques qui veulent dancer de l'autre : au milieu de tout ça ; une Maîtresse qui s'éclipse : car on ne sçait ; morgué, ce que la future est devenue , pendant tout ce grabuge ; & je ne jurerois pas qu'on ne nous l'eût escamotée. Mais on vient ici. Ne seroit-ce point quelque escamoteur ? Hé morgué, c'est Madame Menine !

## SCENE II.

LUCAS & MENINE *en Cavalier.*

MENINE.

O Ui, mon pauvre Lucas, c'est moi-même; & je t'apprendrai le fujet de mon déguisement: Mais dis-moi, me trouves-tu un peu l'air d'un homme?

LUCAS.

Eh... ouïda ! à queueque chose près.

MENINE.

Mais de bonne foi, si tu ne sçavois que je suis fille, n'y ferois tu pas trompé ?

LUCAS.

Bon ! est-ce que les filles sont faites pour autre chose que pour tromper ? On vous prendroit, morgué, pour un petit maître : & je gagerois que vous venez jouer queueque tour à Mr Vulpin.

MENINE.

Justement : je venois lui enlever sa Maîtresse.



# COMEDIE.

21.

L U C A S.

Hé si, parfangué, Madame ! ne faites point cet affront là à votre sexe. On croiroit.....

M E N I N E.

Oh ! je me moque de ce qu'on pourroit croire : & je lui apprendrois à me trahir , après m'avoir promis de m'épouser.

L U C A S.

Bon ! s'il avoit épousé toutes les femmes à qui il le promettoit , il en auroit , morgué , une pépinière.

M E N I N E.

Oh ! je l'empêcherois pourtant bien d'en épouser une autré , si j'en avois envie : mais heureusement pour lui , j'ai d'autres vûes.

L U C A S.

Quoi ! vous auriez déjà queuque autre intrigue en ce pays-ci ?

M E N I N E.

Ouï , mon enfant : je viens de voir un jeune homme , au Dauphin , dont les manières m'ont charmée , & qui m'a entièrement dépiquée de Mr Vulpin.

H ij

LUCAS.

Oh parfangué, j'en suis ravi ! Mais le connoissez-vous ? sçavez-vous qui il est ?

MENINE.

Non : je n'ai pû encore lui parler que des yeux ; & son visage m'est tout-à-fait nouveau. Mais ses mines m'ont assez répondu de son cœur ; & il ne s'agit plus que de faire connoissance.

LUCAS.

Hé morgué, ne feroit-ce point ce jeune étranger que des Madames de Paris amènent tous les jours au bois de Boulogne ?

MENINE.

Je ne sçais ; mais c'est le plus enforcelant petit minois ! Oh ! je t'avoue que je n'ai jamais vû d'hommes faits comme lui. Mais le voici qui vient à nous.

LUCAS *à part.*

Hé morgué, c'est Madame Lucinde.

*à Menine.*

Ho ratigué, vous avez raison : il n'y a point d'hommes faits comme ça ! *à part.* Il faut pourtant que je songe à les écarter d'ici.

## SCENE III.

LUCAS , MENINE &amp; LUCINDE

*en cavaliers.*LUCINDE *d'un côté du Théâtre.*

O Ui, justement, c'est lui-même. Mais je pense qu'il est avec Lucas. Eh, bonjour, mon pauvre Jardinier !

LUCAS.

Hé morgué, Madame ! dans quel équipage vous velà ! Que venez-vous donc faire ici ?

LUCINDE.

J'y venois surprendre ton Maître. Mais qui est ce jeune homme-là avec qui tu es ?

LUCAS.

Eh... c'est un jeune homme de mes amis ; qui est assez bian fait, comme vous voyez ; & qui meurt d'envie de faire connoissance avec vous ?

LUCINDE.

De faire connoissance avec moi !

94 LE BAL D'AUTEUIL;

L U C A S.

Hé ouï , morgué. C'est un petit rejetton de chevalerie , qui est sur le point de faire ses caravannes ; mais ce feroit dommage que ça fit des vœux : n'est-ce pas ?

L U C I N D E.

Ouï , vraiment , Lucas. Il a très-bon air : je le trouye fort joly homme ; & je suis ravie qu'il ait du goût pour moi. Mais ne se douteroit-il point que je suis fille ?

L U C A S.

Oh palfangué , non : ça est au plus loin de sa pensée. Mais , si vous voulez , je l'en avartirai.

L U C I N D E.

Non , non , garde-t'en bien : laisse-moi tirer avantage de son erreur , & m'assurer de ses sentimens , avant de me découvrir à lui.

L U C A S.

C'est morgué bian dit. *à part.* Comme alle baille dedans. Oh ! palfangué ça est trop drôle !

MENINE *de l'autre côté du Théâtre.*

Eh , que lui disois-tu donc , Lucas ? Tu lui parlois bien familièrement : est-ce que tu le connoîtrois ?

LUCAS.

Eh oui , vraiment : c'est un Marquis de ma connoissance ; & c'étoit de vous que je lui parlois.

MENINE.

De moi ? Ah , tu m'auras trahie ! tu lui auras appris qui je suis !

LUCAS.

Eh , non morgué , tout à l'encontre. Je lui disois que vous étiez tous Chevaliers dans votre famille ; & il ne tient qu'à vous d'être bons amis.

MENINE.

Quoi , sérieusement ... Mais au moins ; Lucas , n'y a-t-il point de risque ?

LUCAS.

Oh pour ça , non ; c'est moi qui vous en réponds : à part. La nature y a morgué mis bon ordre ! à toutes deux. Eh , allons , Mes-

96 LE BAL D'AUTEUIL;

fieurs , sans compliments , point de façons ;  
commencez par vous embrasser.

LUCINDE *embrassant Menine.*

Ah ! de tout mon cœur !

LUCAS *à part.*

Ce n'est , morgué pas ce qu'alle pense.

MENINE *embrassant Lucinde.*

Je n'ai jamais rien fait avec tant de plaisir.

LUCAS *à part.*

Oh , palfanguenne , ouï ! velà un biau  
chien de plaisir !

MENINE *à Lucinde.*

Et je veux mē lier avec vous de l'amitié  
la plus étroite.

LUCAS *à part.*

Il ne faut pas toujours juger de l'arbre par  
l'écorce.

LUCINDE.

Mais par quel hazard nous trouvons-nous  
sous deux ici ?

LUCAS *entr'elles.*

Oh , pour ça tenez , c'est le même vent  
qui vous y pousse : c'est l'amour qui vous y  
amene

amene l'un & l'autre ; il se trouve qu'on vous y trompe tous deux. Eh , parfanguenne , il faut vous en consoler ensemble.

MENINE.

Ah , volontiers.

LUCAS.

Je m'en vas donc vous laisser ici ; aussi-bien ai je queuque petite affaire à mon jardin. Sans adieu , Monsieur le Chevalier... jusqu'au revoir, Monsieur le Marquis... *à part* Oh , parfanguenne , il y aura bien à rire ; quand elles viendront à se reconnoître !

---

## SCENE IV.

LUCINDE & MENINE *en Cavaliers.*

MENINE.

**E**N vérité , Marquis , plus je vous regarde , & plus je crois que Lucas m'impose : non , il n'est pas possible qu'une femme vous trahisse. Eh ! pour qui vous trahiroit-elle ?

*Tome I.*

**I**

LUCINDE.

Ma foi , Chevalier , une femme qui me troqueroit auroit ses raisons. Le moyen de s'aimer quand on n'est pas fait l'un pour l'autre ! Mais par où justifier une perfide qui n'auroit pû s'en tenir à vous ? Eh ! que pourroit-elle donc désirer dans un homme ?

MENINE.

Tout ce qui me manque , Marquis. Je ne fais point le fat là-dessus : j'ai beau m'examiner , je ne me trouve point de quoi fixer une femme.

LUCINDE.

Parbleu , Chevalier , je me mets pourtant le mieux que je peux à la place d'une femme qui vous aimeroit ; & je ne sçaurois m'apercevoir qu'il y ait quelque chose à redire en vous.

MENINE.

Eh mon Dieu , Marquis ! demeurez ce que vous êtes , pour me trouver à votre gré. C'est diminuer du prix de vos sentimens pour moi , que de vous mettre à la place d'un autre. Mais revenons à votre perfide : elle ne



vous occupe guères , ce me semble. Oh , je vois bien , Marquis , que ce n'est pas-là votre premiere avanture.

LUCINDE.

Votre infidelle ne vous tient guères plus au cœur , Chevalier. Mais parbleu , touchez-là ; je veux vous donner ici la connoissance d'une Dame qui vous aidera à vous en venger.

MENINE.

Et moi , Marquis , je veux vous en faire connoître une qui se fera un plaisir de faire votre bonheur.

LUCINDE.

Oh ! pour mon bonheur , Chevalier , il dépend de vous. Les femmes ne m'ont jamais tentée.

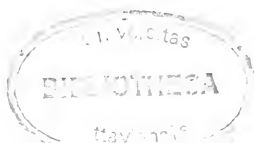
MENINE.

Oh ! ce n'a jamais été mon foible , non plus ; & il n'y a rien que je ne sacrifiasse à un ami tel que vous.

LUCINDE.

Si vous connoissiez néanmoins celle dont

I ij



100 LE BAL D'AUTEUIL ;  
il s'agit ; peut-être ne vous feroit-elle pas si  
indifférente ?

MENINE.

Peut-être ne mépriseriez-vous pas non plus  
celle dont je vous parle , si elle vous étoit  
connue.

LUCINDE.

J'ose du moins me flatter que la ressem-  
blance qui est entre nous , vous préviendrait  
en sa faveur.

MENINE.

Oh , pour la ressemblance , on n'en sçau-  
roit voir de plus parfaite que la nôtre ; & ce  
n'est que par les habits qu'on peut nous  
distinguer.

LUCINDE.

Je consens donc de la voir pour vous faire  
plaisir ; mais c'est à condition que vous ver-  
rez la mienne auparavant.

MENINE.

Oh pour cela , non ; mais nous les verrons  
ensemble , si vous voulez.

LUCINDE.

Volontiers : que la vôtre se rende ici dans

un quart d'heure : la mienne ne manquera pas de s'y trouver... Mais au moins, Cavalier, ne manquez pas d'y revenir avec elle.

MENINE. *à part.*

Oh ! j'y suis trop intéressée. Mais on vient à nous ; courons changer d'équipage.

LUCINDE.

Allons nous démarquifer... Mais je pense que c'est Madame Cidaris, avec Marton.

## SCENE V.

LUCINDE *en Cavalier*, Mad. CIDARIS  
& MARTON *en habits de Bal*, & *tenant un masque à leur main.*

MARTON *apercevant Lucinde.*

AH, Madame, le joli Cavalier ! Mais je crois que ce n'est que Lucinde.

Mad. CIDARIS *à Lucinde.*

Eh ! ma chère, pour quelle aventure viens-tu au Bal dans cet équipage ?

LUCINDE.

Ma foi, je n'en sçais rien encore. Mais

toi , ma charmante , qu'y viens-tu faire dans ces habits ?

Mad. C I D A R I S.

Oh ! ce n'est point la galanterie qui m'y amene. C'est Mr Cidar's que j'y viens chercher.

M A R T O N.

Quoi , Madame ! c'est pour venir trouver un mari au Bal , que vous avez pris tant de soin de votre petite personne ?

Mad. C I D A R I S.

Ouï , Marten ; & c'est pour moi que Mr Cidar's s'y rend aussi.

L U C I N D E.

Mais tu te moques , ma chere : cela ne se peut.

Mad. C I D A R I S.

Non , je ne moque point : c'est une partie concertée entre nous.

M A R T O N.

Oh par ma foi , Madame , je ne vous comprends pas. Vous étiez ce matin indisposée ; vous ne pouviez vous en retourner à Paris ; Mr Cidar's vous en a fait une nécessité : vous

vouliez l'emmener avec vous ; il vous a dit qu'il étoit obligé de se rendre à Versailles : cependant il est ici ; vous vous y trouvez : & c'est une partie concertée entre vous ?

Mad. C I D A R I S.

Oui , Marton ; c'est un rendez-vous que nous nous somme donné.

M A R T O N.

Oh , pour le coup , Madame , expliquez-vous.

Mad. C I D A R I S.

Quoi ! tu n'as pas eu l'esprit de connoître que cette indisposition n'étoit qu'une feinte ?

M A R T O N

Oh pour cela , je l'ai compris d'abord ; & j'ay cru même , connoissant les manières doubles & dissimulées des femmes , & l'esprit contrariant des maris , que vous ne pressiez le vôtre de vous accompagner , que pour vous en défaire plutôt. Pour le reste , je vous avoue qu'il me passe.

Mad. C I D A R I S.

Apprends donc , mon enfant , que je me fis faire cet habit pour le dernier Bal qu'il y eut

104 LE BAL D'AUTEUIL ;

ici : que j'eus le plaisir de n'y être reconnue de personne , & celui d'y trouver un galant en la personne d'un mari.

LUCINDE.

Quoi , ma chere ! Mr Cidaris t'en vint conter ?

Mad. CIDARIS.

Oui , le traître vint me faire mille protestations d'amour. Mais croyant me tromper , il se trahit lui-même , & passa toute la nuit à me convaincre de sa perfidie.

MARTON.

Et vous vous séparâtes , sans lui faire aucune infidélité ?

Mad. CIDARIS.

Oh ! ce ne fut pas sans peine. Il vouloit à toute force m'emmener avec lui ; & je ne pus m'en défaire qu'en lui promettant de me rendre à la premiere assemblée qu'il y auroit ici. Mais je l'aperçois qui vient ici : à *Lucinde*. Laisse-nous ensemble.

## S C E N E V I.

Mr CIDARIS , Mad. CIDARIS  
& MARTON *masquées.*

Mr CIDARIS.

J' Ai beau chercher ma sœur , je ne la sçau-  
rois trouver ; & je crains bien que ce pen-  
dant de Frontin... Mais n'est-ce pas-là mon  
inconnue ? Ah , Madame , que j'avois d'impa-  
tience de vous revoir ! & que ma joie seroit  
parfaite , si ce masque...

Mad. CIDARIS.

Ah , Monsieur ! je crains trop de me mon-  
trer telle que je suis. C'est à votre erreur que  
je dois ma conquête ; c'est à mon masque que  
je dois vôtre cœur : permettez.....

Mr CIDARIS.

Non , Madame , je ne puis plus vivre sans  
vous voir.

Mad. CIDARIS.

Non , vous ne sçauriez me voir sans cesser

106 LE BAL D'AUTEUIL,  
de m'aimer. Je vous connois mieux que vous  
ne pensez.

Mr C I D A R I S.

Ah ! je vous jure ..

Mad. C I D A R I S.

Ne faites point de sermens : ce sont de  
foibles liens pour les amans d'aujourd'hui ; &  
vous m'en feriez mille , que je n'en devien-  
drois pas plus crédule.

M A R T O N.

Oh , nous ne sommes point si sottes ! Ma-  
dame y a déjà été attrapée.

Mr C I D A R I S.

Mais tenez-moi du moins quelque compte  
du temps que j'ai passé sans vous voir : si vous  
sçaviez tout ce que j'en ai souffert , tout ce  
que j'en ai fait ressentir à ma femme ?

Mad. C I D A R I S.

Oh ! je vous en dois beaucoup , j'en tom-  
be d'accord : mais , pour être encore mieux  
persuadée de votre fidélité , je voudrois bien  
sçavoir quels seroient vos sentimens , si Ma-  
dame Cidariss alloit de son côté. ..



Mr C I D A R I S.

'Ah, Madame, qu'elle fasse tout ce qu'elle voudra ! Rien ne peut plus me toucher de ma femme ; & je vous réponds que sa conduite ne m'intéresse plus du tout.

M A R T O N *bas à Mad. Cidaris.*

Prenez témoins de cela, Madame ; cela peut servir dans l'occasion.

Mad. C I D A R I S.

Mais si ses charmes n'ont pû vous retenir ; que dois-je espérer de mes foibles appas ?

Mr C I D A R I S.

Oh ! il y a bien de la comparaison ! Ma femme a-t-elle cette taille , ce port ?

Mad. C I D A R I S.

Oh pour cela , je n'ai rien qu'elle n'ait avec autant d'avantage.

Mr C I D A R I S.

Et moi, je ne lui trouve rien d'approchant ; & toute sa personne me déplaît.

Mad. C I D A R I S.

Ainsi , Monsieur , si j'avois le malheur de lui ressembler ?

MARTON.

Bon , Madame , voilà une belle difficulté !  
Monsieur aimeroit en vous tout ce qui lui déplait en elle.

Mr C I D A R I S *en lui prenant la main* :  
Assurément , Madame.

Mad. C I D A R I S.

Ah , modérez vos transports. Si mon mari  
nous surprenoit...

Mr C I D A R I S.

Quoi , Madame ! vous êtes mariée

Mad. C I D A R I S.

Oùi , Monsieur ; & c'est pour me venger  
d'un traître , d'un perfide , que je veux vous  
ouvrir mon cœur : il est ici avec une per-  
sonne qui n'a aucun avantage sur moi , & pour  
laquelle il me méprise ; mais puisqu'il m'ou-  
trage , je veux m'en venger.

MARTON.

Oh pour cela , il n'y a point de plus douce  
vengeance que celle qu'on prend d'un mari ;  
& je ne mourrai point contente , que je ne  
me fois vengée de deux ou trois.

Mad. C I D A R I S.

Ouï, traître, j'aurai le plaisir de te confondre, & de te faire voir ta femme, où tu ne crois trouver que ta maîtresse. Mais j'oublie que je suis avec vous... je confonds l'amant & le mari... pardonnez ce transport.

Mr C I D A R I S.

Ah, Madame! vous me percez l'ame. Est-il possible qu'il y ait un homme assez brutal pour vous offenser?

M A R T O N.

Oh, vous en jugerez vous-même.

Mr C I D A R I S.

Ah vengez-vous, Madame, vengez-vous; & me rendez le plus heureux des hommes.

Mad. C I D A R I S.

Eh comment me venger, & vous rendre heureux?

Mr C I D A R I S. .

En répondant à ma passion, Madame; en vous abandonnant à ma tendresse.

Mad. C I D A R I S.

Non, ce feroit vous tromper, & me trahir

110 LE BAL D'AUTEUIL,

moi-même ; car enfin , quelque outrage qu'un mari nous fasse...

Mr C I D A R I S.

Quoi ! vous voudriez encore ménager un homme qui vous méprise ?

Mad. C I D A R I S.

Eh , croyez-vous que ses mépris me mettent en droit de lui être infidèle ?

Mr C I D A R I S.

Oh , assurément , Madame.

Mad. C I D A R I S.

Ah , gardez-vous de me le persuader : vous y êtes plus intéressé que personne ; & vous me parleriez contre vous-même.

Mr C I D A R I S.

Non , non , Madame ; vous méritiez d'être adorée éternellement ; & vous m'aviez même fait espérer...

Mad. C I D A R I S.

Ouï , je vous avois promis de vous rendre heureux ; & je sens bien que ce que je dois à mon mari ne m'empêchera pas de vous accorder tout ce que vous voudrez exiger de moi.

Mr C I D A R I S.

Ah, Madame ! vous me transportez !

Mad. C I D A R I S.

Mais il faut m'accorder une grace auparavant , pour m'assurer de votre cœur :

Mr C I D A R I S.

Eh, quelle est-elle, Madame ? parlez.

Mad. C I D A R I S.

Je m'intéresse au bonheur d'un amant dont vous pouvez combler les vœux : Erasfe aime votre sœur ; vous la lui aviez promise : pour-quoi lui manquez-vous de parole ?

Mr C I D A R I S.

Je vous avouerai , Madame , que c'étoit pour la donner à Mr Vulpin , & pour avoir le plaisir de faire enrager ma femme : mais puisque vous vous intéressez pour Erasfe , je vous promets...

Mad. C I D A R I S.

Oh, ce n'est point assez de me promettre ; il faut le rendre heureux dès aujourd'hui , & rompre le mariage de Mr Vulpin en ma présence.

## 112 LE BAL D'AUTEUIL;

Mr CIDARIS.

Hé bien, Madame, allons le trouver : j'y consens.

MARTON.

Et moi, j'aperçois Frontin : il faut que je le sonde sous ses habits, & que je voie s'il ne feroit point aussi d'humeur à me faire quelque gasconnade conjugale.

---

## SCENE VII.

FRONTIN & MARTON *masquée.*

FRONTIN.

**P**endant que nos amants sont ensemble ;  
cherchons aussi quelque tête à tête. Mais  
quoi ! une femme seule au Bal ! Voyons un  
peu ce que ce pourroit être.

MARTON *à part.*

Il me lorgne : le pendent s'aviserait-il de  
m'en conter ?

FRONTIN *à part.*

Elle m'œuillade ! parbleu, faisons le petit  
maître ;

maître , & brusquons l'avanture. Mais non ,  
ce pourroit être quelque masque de qualité :  
laissions-lui faire les avances.

MARTON *en le saluant d'un  
air gracieux.*

C'est Monsieur de Lolive , si je ne me  
trompe ?

FRONTIN *à part.*

Foin ! me voila dégradé. *à Marton.* Fort  
à votre service , Madame : il ne tient qu'à  
vous que je ne vous rende mes respects en  
face.

MARTON.

J'ai eu plus d'une fois le plaisir de vous  
voir avec Mr Vulpin ; & ce n'est pas aussi la  
première fois que je vous ai souhaité sa for-  
tune.

FRONTIN.

Ah , Madame ! c'en est une au dessus de la  
sienne , que vous vous soyez donné la peine  
de souhaiter quelque chose pour moi !

MARTON.

Monsieur de Lolive est toujours ingénieux ;  
tout ce qu'il dit & tout ce qu'il fait est plein

114 LE BAL D'AUTEUIL ;

de graces ; & je me souviens que vous me versâtes un jour à boire d'un air à me faire penser à toute autre chose.

FRONTIN.

Vous vous moquez , Madame. *à part.* Qui diable seroit cette connoisseuse là ?

MARTON.

Vous cherchez à me déchiffrer , Madame de Lolive ?

FRONTIN.

Franchement , Madame , j'ai quelque peine : vous avez l'air un peu équivoque ; mais n'importe , je vous attraperai. Oui... non... si fait... ah , je vous tiens. Vous êtes cette jeune veuve qu'on ne connoît presque encore que sous son nom de fille. Là , c'est vous qui , n'en déplaise à votre aînée , avez porté le talent de jolie femme à sa perfection : & je ne vous connoissois point encore , que je m'avisai de vous aimer , à ne vous voir que sur un écran.

MARTON.

Vous vous trompez , Monsieur de Lolive :



loin d'être votre jeune veuve , je ne suis pas même encore sortie de fille.

FRONTIN.

Il faut donc que vous soyez quelqu'une de ces galantes de distinction , à qui l'on a ordonné l'air de la campagne , & qui ne faisant plus à Paris qu'un séjour clandestin , n'osent plus se montrer que sous le masque.

MARTON.

Encore moins, je vous assure. *à part.* Hom ! que je te fiotterois de bon cœur !

FRONTIN.

Oh pour le coup , Madame , j'y suis ; & voilà un poing fermé qui vous décèle. Vous êtes cette fille d'épée , ou , si vous l'aimez mieux , ce petit maître à phalala : car on ne sçait pas bien encore dans le monde à quoi s'en tenir sur votre chapitre ; & je ne jure-rois pas qu'il n'y eût de la tricherie . non ? Je vous ai vû soupirer aux pieds d'une belle , aussi déterminément que si vous étiez sûre de votre fait.

K ij

MARTON.

Monsieur Frontin est toujours en défaut.

FRONTIN.

Comment, Monsieur Frontin ! Oh , tout beau , Madame : vous me connoissez un peu plus qu'il ne faut. Je ne suis Frontin qu'*incognito* ; & je serois perdu si l'on me découvroit ici pour tout autre que pour Lolive.

MARTON.

Allez , allez , je sçais vos intérêts : vous servez Erasme ; & vous trompez ici Monsieur Vulpin , pour lui enlever Hortence en faveur de son rival : mais je crains bien que vous ne fassiez tout ce manége , pour vous assurer vous-même une certaine Marton...

FRONTIN *à part*.

De la jalousie ! Bon , mes affaires avancent.

MARTON.

Franchement , Monsieur de Lolive , cette Marton là me tient au cœur.

FRONTIN.

Eh, Madame ! vaut-elle seulement la peine qu'on y songe ? Il est bien vrai qu'il s'est agi de quelque chose entre nous ; mais cela n'étoit encore qu'ébauché ; & ce n'est point une femme à finir que cette créature-là.

MARTON.

Si l'on étoit bien sûr de vos sentimens à son égard...

FRONTIN.

Eh, bon, bon, Madame ! est-ce pour des Martons que les sentimens sont faits ? Il y a de certaines femmes qui ne doivent coûter tout au plus que du verbiage : encore y perdrait-on.

MARTON.

Eh, qui me répondra, Monsieur de Lolive, que vous me destiniez une autre monnoie ?

FRONTIN.

Les effets, Madame, les effets. Tenez, j'avois conclu dans ma tête le mariage d'Hortence & d'Erasme : je commence par le casser tout net, s'il vous donne le moindre soupçon.

## 113 LE BAL D'AUTEUIL;

MARTON.

Non pas , s'il vous plaît , Monsieur de Lovelace : tout au contraire , je vous ordonne de confirmer ce mariage , puisque vous le tenez pour fait ; & c'est même à ce prix que je prétends me mettre.

FRONTIN.

Ah ! vous me comblez de joie , ma Princesse ! De grâce , laissez-moi vous en marquer ma reconnoissance , & jurer à vos genoux , de ne songer de ma vie à cette enragée de Marton.



## S C E N E V I I I.

FRONTIN, MARTON, LUCAS:

LUCAS *trouvant Frontin au pied  
de Marton.*

**H**E' tatigué, Monsieur de Lolive ! quelle posture est ce là ? Tandis qu'on vous attend , vous vous amusez-là à faire l'espalier auprès de Madame ! Est-ce qu'ous n'avez pas envie que je commencions la nôce ?

FRONTIN.

Non , mon enfant : voici une Dame de qualité , qui a intérêt de la rompre , & qui m'assure ma fortune , si j'en viens à bout. Il ne tient qu'à toi d'en être de moitié.

LUCAS.

De moitié ! hé , mais , morgué , comment entendez-vous ça ? Est-ce qu'alle feroit d'humeur à nous épouser tous deux ?

FRONTIN.

Oh pour cela , non , c'est un fait à part :

520 LE BAL D'AUTEUIL;

mais il y va de ton intérêt de nous aider à rompre le mariage de Mr Vulpin.

L U C A S.

Eh parfangué, je ne demande pas mieux. Que faut-il faire pour ça ?

F R O N T I N.

Donner avis de ce qui se passe, à Madame Lucinde, & à Madame Menine, & les engager à nous venir seconder.

L U C A S.

— Hé morgué, que ne m'avez-vous dit ça plutôt : elles étoient ici tout à l'heure.

F R O N T I N.

Il faut aussi lui rendre suspecte celle qu'il veut épouser, & l'avertir d'un rendez-vous qu'elle a ici avec son amant. Mais courons l'en informer nous-même, & tâchons de les lui faire surprendre ensemble : c'est le meilleur moyen de l'en détacher.

*Fin du second Acte.*

ACTE III.

---

## ACTE III.

---

### SCENE PREMIERE.

Mr VULPIN, LUCAS.

LUCAS.

OUI, morgué, je vous dis qu'elle est dans le petit bois avec un Cavalier, & qu'il ne tient qu'à vous de les y aller surprendre. Eh, tenez, morgué, ne les voilà-t-il pas qui en revenont ?

Mr VULPIN.

Justement ; mais ne les effarouchons point. Passons derriere cette pallissade.



SCENE II.

Mr. VULPIN, LUCAS, HORTENCE,  
ERASTE.

HORTENCE.

**N** On , Erasfe , rien ne fçauroit me faire  
changer ; & je vous promets de n'être  
jamais qu'à vous.

LUCAS *à part.*

Hé bien , morgué , l'entendez-vous ?

HORTENCE.

Mais féparons-nous ; je tremble qu'on ne  
nous furprenne enfemble.

ERASTE *en lui baifant la main.*

Ah , fouffrez du moins que je prenne à  
vos pieds ce gage de mon bonheur...

HORTENCE.

Hé bien , Erasfe , êtes-vous content ?

LUCAS *courant fe mettre cntr'eux.*

Hé , ouï ; mais morgué , je ne le fommes  
pas , nous.



HORTENCE. *à Monsieur Vulpin.*

Quoi, vous étiez là ?

LUCAS.

Oh, par sanguenne, oui : je vous écoutions.

HORTENCE.

Hé bien, tant-pis pour vous. Vous connoissez mes sentimens : je ne vous aime point ; vous l'avez entendu : c'est à vous de prendre vos mesures là-dessus.

---

### SCENE III.

Mr VULPIN, LUCAS.

Mr VULPIN.

O Uais ! voici bien de la franchise, pour une fille !

LUCAS.

Elle n'en fait, morgué, pas de façons ; comme vous voyez.

Mr VULPIN.

Et elle en feroit encore moins, si elle étoit ma femme. Mais cours un peu voir ce qu'ils

124 LE BAL D'AUTEUIL ;  
deviennent ; & me laisse ici rêver à ce que  
j'ai à faire.

---

## SCENE IV.

Mr VULPIN *d'un côté* , & LUCINDE  
*en femme de l'autre.*

LUCINDE.

**V**Oici justement l'heure de notre rendez  
vous ; & je suis surprise de n'y point  
trouver le Chevalier : mais j'aperçois Mr  
Vulpin ; il faut que je m'en venge sur lui.

Mr VULPIN.

J'entends , ce semble , quelqu'un. Ah ,  
c'est Lucinde : sauvons-nous.

LUCINDE.

Le traître m'échape ; & je n'ose le suivre ;  
de peur de manquer le Chevalier. Ah ! que  
je l'aurois rossé de bon cœur. Mais j'entends  
marcher dans cette allée : voyons si ce ne  
feroit point le Chevalier.

## SCENE V.

MENINE *en femme.*

C'Est ici que le Marquis doit se rendre ; & j'y suis néanmoins la première. Mais cela est dans l'ordre ; & puisque nous mettons les hommes sur ce pied-là , nous ne devons pas nous en plaindre. Il devrait cependant avoir un peu plus d'empressement pour une première entrevue ; & la nouveauté de l'aventure le devrait piquer d'impatience. Mais que vient chercher ici cette Dame ?

---

## SCENE VI.

LUCINDE & MENINE *en femmes.*

LUCINDE.

O H pour cela , il faut avouer que les hommes se relâchent terriblement de ce qu'ils nous doivent. Mais à qui en veut cette Dame ?

L iij

126 LE BAL D'AUTEUIL,

MENINE.

Comment ! je crois que c'est le Marquis.

LUCINDE.

Eh ! je pense que c'est le Chevalier.

MENINE.

Non , je ne me trompe point.

LUCINDE.

Oui , c'est lui-même.

MENINE.

Eh , mon cher Marquis , dans quel équipage êtes-vous-là ? & qui vous a fait prendre ces habits ?

LUCINDE.

Un sujet assez naturel. Mais vous , Chevalier , pourquoi ce déguisement ?

MENINE.

Oh , ce n'en est point un , je vous jure.

LUCINDE.

Comment donc ?

MENINE.

Ce sont les habits de mon sexe ; & c'étoit pour moi que je voulois m'assurer de vos sentimens.

LUCINDE.

Quoi ! c'étoit de vous que vous me parliez ?

MENINE.

Oùï , de moi-même. Mais vous sçavez ce que vous m'avez promis ; & je crois pouvoir compter sur votre cœur.

LUCINDE.

Oh , quelque chose qui arrive , ce ne sera pas par-là que vous vous plaindrez de moi.

MENINE.

Mon bonheur sera donc parfait.

LUCINDE.

Il y aura pourtant quelque chose à dire.

MENINE.

Comment ! est ce que vous ne voudriez plus nous unir ?

LUCINDE.

Non , je ne suis point votre fait.

MENINE.

Pourquoi donc ? Nos états feroient-ils si différens. . .

LUCINDE.

Eh , mon Dieu , ils ne sont que trop semblables : car enfin . . . je suis . . .

MENINE.

Hé bien ?

L iij

LUCINDE.

Je ne suis point ce que vous pensez.

MENINE.

Comment ! seriez-vous marié ?

LUCINDE.

Oh, non : au contraire...

MENINE.

Oh, expliquez-vous donc.

LUCINDE.

Hé bien, je suis fille, puisqu'il faut vous le dire.

MENINE.

Vous êtes fille ?

LUCINDE.

Eh oui, vraiment. Vous l'êtes bien, vous : il me semble que je puis bien l'être aussi.

MENINE.

Oh, ce n'est pas moi qui vous empêcherai. Cependant si les effets eussent répondu aux apparences ?...

LUCINDE.

En ce cas nous eussions peut-être été aussi folle l'une que l'autre. Mais c'est à ce maraut de Lucas que nous devons nous en prendre.

MENINE.

En effet , c'est lui qui nous a trompées.  
Voyez un peu à quoi il nous exposoit.

LUCINDE.

Mais n'en auroit-il point eu les mêmes  
raisons ? & ne ferions-nous point ici toutes  
deux sur le compte de Monsieur Vulpin ?

MENINE.

Justement ; c'est pour cela qu'il vouloit  
nous en écarter : mais le voici qui vient à  
nous.

## SCENE VII.

MENINE, LUCINDE, LUCAS.

*LUCAS accourant à Lucinde.*

**H**E' , parfangué , Madame , il y a deux  
heures que je vous cherche. Qu'a vous  
donc fait de Monsieur le Chevalier ?

MENINE *en se retournant de son côté.*  
Ce qu'elle en a fait , traître ?

130 LE BAL D'AUTEUIL,  
LUCAS à Menine.

Hé quoi ! vous velà aussi redevenue fille ?

MENINE.

Oùï , mais nous vous apprendrons à vous  
jouer de nous.

LUCAS.

Oh pour ça , morgué , ce n'est pas à moi  
qu'il faut vous en prendre.

LUCINDE.

Ce n'est pas à vous , Monsieur le maraut ?

LUCAS.

Eh parfangué , non. Vous vouliez toutes  
deux être hommes : vous m'aviez défendu  
de vous faire connoître. Est-ce ma faute , si  
vos desseins n'avont pas réussi ?

MENINE.

Mais tu croyois par-là favoriser ceux de  
Monsieur Vulpin ?

LUCAS.

Hé , morgué , tout au contraire. Je som-  
mes ici quatre ou cinq qui ne songeons qu'à  
les faire avorter : demandez plutôt à Mon-  
sieur de Lolive.



## SCENE VIII.

LUCINDE, MENINE, LUCAS,  
FRONTIN.

FRONTIN.

O H , pour cela , Mesdames , c'est la vérité : il ne tiendra qu'à vous de l'épouser. C'est Erasfe qui épouse la sœur de Monsieur Cidaris.

LUCAS.

Quoi ! morgué , celui avec qui elle avoit ce rendez-vous ?

FRONTIN.

Ouï , mon enfant ; & c'étoit pour la lui ménager que je m'étois introduit chez Monsieur Vulpin. Mais le voici lui-même avec toute la compagnie.



SCENE IX.

M. CIDARIS , Mad. CIDARIS ,  
ERASTE, HORTENCE, FRONTIN,  
MARTON. Mr VULPIN, LUCINDE,  
MENINE, LUCAS, LE TABELLION.

Mr CIDARIS.

O Uï, ouï, Monsieur Vulpin, je sçai que  
vous l'avez surpris avec ma sœur, &  
qu'ils s'étoient ici donné rendez vous : mais  
je vous apprends que c'étoit à lui que je la  
destinois, & que c'est-là ce pendent de Fron-  
tin qui s'entendoit avec Marton.

Mr VULPIN.

Quoi, Lolive !

FRONTIN.

Ouï, Monsieur, pour vous rendre service ;  
& voici Madame Lucinde, & Madame Meni-  
ne qui étoient ici pour le même dessein.

Mr VULPIN.

Ah, je suis trahi !

LUCAS à *Mr Vulpin*.

Je vous disois, morgué, bian qu'alles viendront mettre empêchement à votre mariage.

Mr C I D A R I S.

Quoi, Monsieur Vulpin, vous aviez des engagements, & vous vouliez épouser ma sœur ?

LUCINDE à *Mr Vulpin*.

C'étoit donc pour me jouer, scélérat, que tu me promettois de n'aimer jamais que moi ?

Mr V U L P I N.

Eh, non, Madame, je vous aime uniquement.

M E N I N E.

Et moi, traître ?

Mr V U L P I N.

Et vous aussi.

F R O N T I N.

Ouï, Madame, il vous aime toutes deux uniquement, & vous épousera même uniquement toutes deux, si vous voulez.

M E N I N E.

Oh pour cela, non, je l'en dispense ; & je l'abandonne à sa perfidie.

## SCENE DERNIERE.

Mr CIDARIS , Mad. CIDARIS ,  
ERASTE, HORTENCE, FRONTIN,  
MARTON , VULPIN , LUCINDE ,  
LUCAS & LE TABELLION.

LUCINDE.

**E**T moi , je n'en ferai point la dupe , &  
je prétends qu'il me change en contract  
la promesse qu'il m'a signée.

FRONTIN.

En contract de mariage , ou en contract de  
constitution ? Allons , allons , Monsieur le  
Tabellion , c'est de la pratique pour vous.

Mad. CIDARIS.

Ouï , mais qu'il commence toujours par  
nous donner le nôtre à signer.

Mr CIDARIS *signant le contract entre  
les mains du Tabellion.*

Ah , Madame , je vous obéis aveugle-  
ment... Hé bien , me refuserez-vous encore

le plaisir de vous voir ?

FRONTIN *prenant la plume des mains de Mr Cidaris, & la présentant à Marton.*

Et vous, Madame, êtes-vous toujours dans la disposition de faire mon bonheur ?

Mad. CIDARIS *à son mari.*

Non, je ne puis plus m'en défendre ; mais je crains bien que votre femme ne vous fasse changer de sentimens.

MARTON *à Frontin.*

Oùï, je suis toujours la même ; mais je crains fort que Marton ne vous rende infidèle.

Mr CIDARIS *à sa femme.*

Ah ! que vous êtes injuste, Madame ! Plût au Ciel que vous m'aimassiez autant que je la hais !

FRONTIN *à Marton.*

Eh, ne craignez rien, Madame : je la hais autant que je vous aime.

Mad. CIDARIS *en levant son masque.*

Autant que je la hais ! perfide !

MARTON *en se démasquant.*

Autant que je vous aime ! traître !

136 LE BAL D'AUTEUIL;

Mr C I D A R I S.

Ah , ce n'est que ma femme !

F R O N T I N.

Ah , ce n'est que Marton !

Mad. C I D A R I S.

Non , traître , ce n'est que ta femme.

M A R T O N.

Non , coquin , ce n'est que Marton.

Mr V U L P I N.

Quoi , Mr Cidaris ! c'est avec votre femme que vous aviez ce rendez-vous ?

L U C A S.

Quoi , morgué , Mr de Lolive ! c'est-là ste femme de qualité qui devoit vous faire votre fortune ?

Mr C I D A R I S *à sa femme.*

Oh pour le coup Madame , j'ai tort , je l'avoue ; mais il y avoit de l'étoile dans tout ceci.

F R O N T I N *se jettant aux genoux de Marton.*

! Oh assurément ; mais il n'importe , va je t'en demande pardon.

M A R T O N.

MARTON.

Il n'y a pardon qui tienne ; il faut que je te frotte comme tous les diables.

FRONTIN.

Eh, dou... dou... doucement.

MARTON *en le prenant à la gorge.*

Ah, je suis donc une enragée, Monsieur le maraut ?

FRONTIN.

Eh, non, non ; mais je ne le suis pas non plus, moi : vous m'étouffez.

MARTON.

Je ne suis donc point une femme à finir ?

FRONTIN.

Et si fait, si fait ; je vous finirai, je vous finirai.

MARTON.

Touche donc là, sinon je recommence.

FRONTIN.

Ah, tout coup vaille, j'aime autant être marié qu'étranglé.

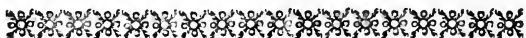
Mr VULPIN.

Allons, ne songeons donc plus qu'à nous réjouir.

*Tome I.*

M

Voici tout à propos les Masques & les Menétriers qui venont sous le barciau. Al-lons , morgué , de la joie !



## PLUSIEURS BANDES DE MASQUES

viennent se mêler à la compagnie , & forment avec elle un divertissement coupé de danfes & de chanfons.

FRONTIN chante après leur marche.

**V**enez fillettes du Village ,  
 Venez sous ce charmant feuillage ,  
 Y faire un époux d'un amant :  
 Qu'au plaisir vos cœurs s'abandonnent ;  
 Dansez , dansez : que le Bal est charmant ,  
 Quand l'hymen & l'amour le donnent !

Le Chœur reprend.

Dançons , dançons : que le Bal est charmant ,  
 Quand l'hymen & l'amour le donnent !



LUCINDE sur le même air , à Mr Vulpin.

Cessez , cessez d'être volage.  
Une epouë est d'un doux usage.  
Unissons nous en ce moment :  
Qu'au plaisir nos cœurs s'abandonnent ;  
Dançons , dançons : que le Bal est charmant ,  
Quand l'hymen & l'amour le donnent !

Le Chœur répète.

Dançons , dançons : que le Bal est charmant ,  
Quand l'hymen & l'amour le donnent !

Mr VULPIN répond.

Unissons nous , j'en suis content ;  
Mais qu'aucun nœud ne nous engage.  
Il me faut pour être constant ,  
La liberté d'être volage.  
Fuyons l'embarras & les soins.  
L'hymen est un triste esclavage :  
Peut-être en nous épousant moins ,  
Nous nous aimerons d'avantage.

M ij

On voit ensuite une entrée d'Arlequines & de Scaramouches , après laquelle une Arlequine & un Scaramouche chantent les paroles suivantes.

*Si toutes les femmes galantes  
Faisoient mettre sur leurs habiss ,  
Autant de couleurs différentes ,  
Qu'elles ont eu de favoris ;  
Ah ! que de figures plaisantes !  
Que d'Arlequines à Paris !  
Si l'on obligeoit les coquettes  
De porter pour leurs favoris ,  
Des robes de veuves complètes ,  
Comme elles font pour leur maris :  
Ah ! que l'on verroit de fillettes ,  
En Scaramouches à Paris !*

On voit ensuite une Scaramouchette & un Arlequin danser en écho une forlane ; après laquelle Lucinde & Menine chantent les paroles suivantes.

*Epoux qui sentez d'autres flammes ;  
Que celle qui doit vous brûler ,*

*Vous ne devez jamais aller ,  
Où vous pouvez trouver vos femmes.  
Et vous , belles , dont le cœur tendre  
Vole au devant des favoris ,  
Gardez-vous d'aller les attendre ,  
Où peuvent être vos maris.*

Une Dame Gigogne danse ensuite une entrée , après laquelle on chante les couplets suivans.

*Masques , qui pour nous abuser ,  
Prenez tronc , calotte , & jaquettes .  
Souvent , croyant vous déguiser ,  
Vous vous montrez ce que vous êtes.*

*Coquettes en chauves-souris ,  
Qui cherchez nocturne aventure ,  
Que vous êtes pour les maris ,  
Des oiseaux de mauvais augure !*

*Afin d'empêcher pour toujours ,  
Que la médisance ne grogne ,  
Ramenez , filles , de nos jours ,  
La mode de Dame Gigogne.*

142 LE BAL D'AUTEUIL;

*Et vous , pour nous tirer d'erreur ,  
Appren z nous Scaramouchettes ,  
Qui des mines fut l'inventeur ,  
De Scaramouche ou des Coquettes.*

Tous les Masques dansent ensuite le bran-  
le , sur lequel on chante les couplets sui-  
vants.

*On ne se masque ici qu'au bal ;  
Mais à Paris , tout temps est carnaval.  
Pour fixer un époux fantasque ,  
Femmes , ne quittez point le masque.  
On ne se masque ici qu'au bal ;  
Mais à Paris tout temps est carnaval.*

*Tous les matins une coquette  
Y prend le masque à sa toilette.  
On ne se masque ici qu'au bal ;  
Mais à Paris tout temps est carnaval.*

*Entre époux souvent les caresses  
Ne sont que de feintes tendresses.  
On ne se masque ici qu'au bal ;  
Mais à Paris tout temps est carnaval.*

*Telle de pleurs fait étalage ,  
Qui rit sous crêpe du veuvage.  
On ne se masque ici qu'au bal ;  
Mais à Paris tout temps est carnaval.*

*Que les sermens trompent de belles !  
C'est le masque des infidèles.  
On ne se masque ici qu'au bal ;  
Mais à Paris tout temps est carnaval.*

*Telle a déjà bonne famille ,  
Qui va toujours masquée en fille.  
On ne se masque ici qu'au bal ;  
Mais à Paris tout temps est carnaval.*

*Enfin de Paris c'est l'usage :  
On n'ose y porter son visage.  
On ne se masque ici qu'au bal ;  
Mais à Paris tout temps est ca. nava. l.*

F I N.



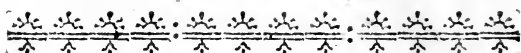
# LE PORT DE MER.

COMEDIE.

EN PROSE ET EN UN ACTE ;  
suivie d'un Divertissement. Représentée pour la première fois , le  
Jeudi 29 May 1704.

*Tome I.*

N



## *A C T E U R S.*

M. SABATIN, Marchand Juif.

BENJAMINE, Fille de M. Sabatin.

MARINE, Suivante de Benjamine.

M. DOUTREMER, Armateur.

LEANDRE, Neveu de M. Doutremer.

LA SALINE, Valet de Léandre.

HALI, Galérien Turc.

BRIGANTIN, Galérien François.

Quatre Matelots.

Deux Cantarines.

Deux Barcarolles.

Deux Australiennes.

Un Singe.

*La Scene est à Livourne.*





# LE PORT DE MER, COMEDIE.

---

SCENE PREMIERE.

LA SALINE, MARINE.

MARINE.



E l'amour tant qu'il vous plaira  
M. de la Saline ; mais point de  
badinage.

LA SALINE.

Ta main , du moins.

N ij

MARINE.

Pas seulement le bout du doigt. Que ne te dépêches tu d'assurer le bonheur de ma Maîtresse ? Le mariage nous mettroit d'accord : je te l'ai promis.

LA SALINE.

De quoi peux-tu donc te plaindre , Marine ? Il me semble que jusqu'ici nous y avons été assez bon train. A peine arrivons-nous à Livourne , moi & mon Maître , que nous devenons amoureux de toi & de ta Maîtresse. On nous apprend que M. Sabatin son pere la destine à un Pirate qui la rendra malheureuse : aussi-tôt , par bonté de cœur , nous entreprenons de nous faire aimer pour la dérober à ce brutal-là : soins , périls , dépenses , rien ne nous coûte. Vous nous aimez enfin : il y en auroit qui s'en tiendroient-là ; mais nous sommes honnêtes gens , nous voulons épouser.

MARINE.

Que ne songes-tu donc à en venir à bout ?

LA SALINE.

Je ne songe à autre chose , depuis trois

semaines que je me suis fait courtier de M. Sabatin ; & je me creuse nuit & jour la cervelle , pour assortir mes fourberies à son humeur & à ses affaires.

MARINE.

Hé bien , qu'as-tu tiré de ta cervelle ?

LA SALINE.

Doucement , Marine. M. Sabatin destine un Pirate à Benjamine. Il est bien-aïse de lui tenir toute prête une petite banqueroute pour la dot. Nous attendons des Esclaves de Smirne.

MARINE.

A quoi bon tout ce détail ?

LA SALINE.

Je veux déguster le Pirate du mariage que nous craignons. Je prétends profiter de la banqueroute , pour retirer de notre Juif les pierreries que nous lui avons engagées. A l'égard des Esclaves , je compte...

MARINE.

Je veux , je prétends , je compte ! voilà de beaux projets ; mais l'exécution...

N iij

LA SALINE.

Tu es pour l'exécution , toi ! j'y viens. Je me suis déjà assuré d'un bon nombre de personnes pour certain stratagème que je médite : le magasin du Juif suffira de reste aux déguisemens nécessaires ; & il ne me manque plus qu'une bagatelle.

MARINE.

Quoi donc ?

LA SALINE.

De l'argent.

MARINE.

C'est une bagatelle essentielle vraiment. Mais n'importe ; il ne te doit pas manquer ici : caisse , comptoir , écrin , coffre fort , tout est sous ta main : il ne te faut que de l'adresse & du courage.

LA SALINE.

Oui-da , oui-da , Marine : mais la Justice n'appelle pas cela comme toi.

MARINE.

Va , va , ne crains rien : la Justice ne va point en mer.

LA SALINE.

Eh non , par tous les diables , elle n'y va pas , mais elle y envoie.

MARINE.

Vraiment , voilà de belles molleses ! Oh il faut qu'un amant ait plus de fermeté. Enfin je te laisse : fais comme tu l'entendras , mais songe à m'obtenir tandis que je t'aime. On n'a pas toujours le vent en poupe.

LA SALINE.

Peste soit de l'amour ! Cette friponne-là me fera faire quelque sottise.

---

## SCENE II.

LA SALINE, BRIGANTIN.

BRIGANTIN.

A U diable le chien de comite !

LA SALINE.

Mais que vois-je ? Voici une rencontre de mauvais augure !

N iij

BRIGANTIN.

Ah , ah , j'ai quelque idée d'avoir vû cette tête là sur un autre corps !

LA SALINE.

Je crois que c'est... oui parbleu , c'est lui-même.

BRIGANTIN.

Plus je confronte , plus... hé , c'est toi , mon cher la Saline ?

LA SALINE.

Quoi , c'est toi , mon cher Brigantin ? Que veux donc dire cet équipage ?

BRIGANTIN.

C'est un petit déshabillé de mer , comme tu vois , que je me suis fait faire pour mes exercices.

LA SALINE.

Hé , depuis quand donc es-tu dans la Marine ?

BRIGANTIN.

J'y suis de la dernière promotion.

LA SALINE.

J'entends , j'entends.

BRIGANTIN.

Et c'est le zèle que tu me connois pour le bien public , qui m'a procuré cet emploi-là.

LA SALINE.

Comment ?

BRIGANTIN.

Tu sçais que j'ai toujours été fort amoureux des Spectacles. Je m'étois dévoué de tout temps à y maintenir la paix & le silence ; & pour cela , j'allois régulièrement à la Comédie , où le plus discrètement qu'il m'étoit possible , je m'emparois des Epées pour prévenir les querelles , & des Tabatières pour empêcher les éternumens.

LA SALINE.

Tu rendois là un vrai service au public.

BRIGANTIN.

Je m'en ferois assez bien trouvé , sans un petit malheur qui m'arriva.

LA SALINE.

Quel malheur ?

BRIGANTIN.

Le jour d'une première représentation , un maudit animal , un Auteur qui avoit intérêt

154 LE PORT DE MER,

que ce jour-là le Spectacle ne fût pas paisible , me fit interrompre dans mon exercice. La Justice prit mon zèle de travers , & avec quelque autre petite chose qu'elle interpréta aussi mal , elle alla jusqu'à me soupçonner de volerie , & me fit expédier un petit ordre pour Marseille. Je n'y fus pas plutôt arrivé , qu'il me fallut prendre le Collier de l'Ordre ; & venir faire mes Caravannes sur ces Côtes.

*Qui l'eût dit qu'un rivage , à mes vœux si funeste ,*

*Dût présenter d'abord Pilade aux yeux d'Oreste ?*

LA SALINE.

Je vois vraiment que tu t'es fort orné l'esprit.

BRIGANTIN.

O diable ! les Spectacles font bien un jeune homme. Mais toi , tu brillois autrefois dans le monde. Cet équipage-là t'efface diablement. Ne me débrouilleras-tu point un peu de tout cela ?



## LA SALINE.

Bon ! ai-je jamais eu de réserve pour toi ?  
Et peux-tu douter que je ne sois toujours le  
même ? L'amitié s'altère-t-elle quand la ver-  
tu en est le fondement ?

BRIGANTIN.

Vous vous moquez , M. de la Saline.

LA SALINE.

Ah , mon enfant , les honnêtes gens sont  
maudits de la fortune ! Le zèle du bien pu-  
blic t'a perdu : une tendresse de conscience a  
ruiné mes affaires.

BRIGANTIN.

Une tendresse de conscience !

LA SALINE.

Oui ; je tenois une Caisse à Paris , dont  
je faisois valoir l'argent un peu vigoureuse-  
ment. Cette chienne de conscience se sou-  
leva contre moi. Je luttai quelque temps  
contre elle ; mais enfin elle m'attéra : j'eus  
horreur de moi-même ; & pour ne point  
rougir devant mes compatriotes , je m'exi-  
lai généreusement de mon pays. Il est vrai

156 LE PORT DE MER,  
que j'emportai , fans y penfer , le fonds de la  
Caisse...

BRIGANTIN.

On ne peut pas fonger à tout.

LA SALINE.

Mais je ne le portai pas loin. La Mer , l'a-  
vare Mer a tout englouti ; & je n'ai fauvé du  
naufnage , que mes fcrupules & mon intégrité.

BRIGANTIN.

C'est le principal. Que fais-tu donc à pré-  
fent ?

LA SALINE.

Je fuis réduit à fervir un jeune homme  
dont l'amour me taille bien de la befogne ;  
& cet équipage n'eft qu'un déguifement pour  
fervir fa paffion.

BRIGANTIN.

A qui en veut donc ton Maître ici ?]

LA SALINE.

A la fille d'un certain Juif , chez qui je  
me fuis introduit.

BRIGANTIN.

Son nom ?

LA SALINE.

Je n'en ai pû encore retenir que la moitié ; Hazaël-Raxa-Nimbrod-Isarioth-Sabatin.

BRIGANTIN.

Quoi ! Benjamine ? la fille de M. Sabatin !

LA SALINE.

C'est cela même.

BRIGANTIN.

Diable , la jolie fille , & le vilain pere !

LA SALINE.

Tu le connois ?

BRIGANTIN.

Trait pour trait. Tiens , l'ufure , la dureté , la défiance , la fraude , & le parjure , avec quelques régles d'Arithmétique , n'est-ce pas ce qu'on appelle ici M. Sabatin ?

LA SALINE.

Justement. Mais en récompense , la générosité , la tendresse , la franchise , & la constance , avec une taille divine , le visage le plus gracieux , les yeux les plus brillans du monde , & mille autres menus

158 LE PORT DE MER,  
attrait , c'est ce qu'on appelle ici Benjamine.

BRIGANTIN.

La peste quelle pâte de fille !

LA SALINE.

Cette fille là , comme tu vois , mérite assez qu'on ne s'épargne pas à la tirer des mains d'un père comme le sien , qui , pour comble de dureté , la veut donner pour femme à un brutal d'Armateur encore plus digne de notre indignation. Non , mon cher Brigantin , non , ne souffrons point cette injuste alliance ; & que le sort ne nous ait pas rassemblés en vain.

BRIGANTIN.

Tu n'as qu'à dire.

LA SALINE.

Me voilà déjà Courtier de M. Sabatin : j'en ménage plus commodément les intérêts de mon Maître ; & pour peu que tu me secondes....

BRIGANTIN.

Volontiers : je suis tout à toi. Qu'y a-t-il à gagner ?

## LA SALINE.

Ta liberté. Pourquoi secouer la tête ? Si nous servons utilement mon Maître, crois-tu qu'il manque de crédit , ou d'argent pour l'obtenir ?

BRIGANTIN.

Ce n'est pas cela.

LA SALINE.

Quoi donc !

BRIGANTIN.

Veux-tu que je te dise ? j'ai pris mon parti ; je commence à me faire au service ; & d'ailleurs , il y faudroit toujours revenir.

LA SALINE.

Si bien donc que tu aimerois mieux ta liberté en argent ?

Jal.

BRIGANTIN.

Sur ce pied là , il n'y a point de danger que je n'affronte.

LA SALINE.

Voici mon Maître tout à propos.

BRIGANTIN.

Ciel ! c'est Léandre !

## SCENE III.

LEANDRE , LA SALINE ,  
BRIGANTIN.

LA SALINE.

**M**onsieur, voilà une Virtuose que je vous présente.

LEANDRE.

Eh ! c'est ce coquin de valet que j'avois à Paris !

BRIGANTIN.

Fort à votre service , Monsieur.

LEANDRE.

Ah ! Monsieur le fripon , vous me payerez du moins de vos deux oreilles le Diamant que vous me volâtes.

LA SALINE.

Comment Diable ! un Diamant ?

BRIGANTIN.

Ah ! Monsieur , je vous demande pardon :  
( *Il se jette à genoux.* ) Vous me voyez au  
désespoir...

désespoir..... de la surprise... que le remords... de l'impuissance où je suis...

LEANDRE *lui surprenant la main dans sa poche.*

Comment, effronté, que cherches-tu là ?

BRIGANTIN.

Un mouchoir, Monsieur, pour essuyer mes larmes.

LA SALINE.

L'habitude...

LEANDRE.

Je ne sçai qui me tient....

LA SALINE.

Tout beau, Monsieur, ce bona Voglie nous est plus nécessaire que vous ne pensez. Je l'avois déjà mis dans nos intérêts ; & il va vous restituer le tout en belles & bonnes fourberies.

BRIGANTIN, *en se relevant.*

Il me faut du retour.

LA SALINE.

Ne te mets pas en peine.

LEANDRE.

Ah ! mon pauvre la Saline, je n'ai ja

mais eu plus besoin de secours. Tout semble conjuré contre ma flamme : mon oncle est ici.

LA SALINE.

M. Salomin ?

LEANDRE.

Oui , M. Salomin : les gens de mon équipage l'ont vû. Comment faire !

LA SALINE.

Lever l'ancre , Monsieur , & prendre le large.

LEANDRE.

Abandonner Benjamine ?

LA SALINE.

Que voulez-vous , Monsieur ? Soutiendrons nous la présence de votre oncle ? Il n'y a que six mois que vous lui enlevâtes ses pierreries : nous avons été obligés de les mettre à la Juifverie. M. Salomin me croira l'auteur du désordre ; vous me l'avez peint brutal. De grace , Monsieur , évitons l'orage , & ne m'allez pas briser contre ce rocher là.



LEANDRE.

Abandonner Benjamine ! & tu me crois un cœur à m'y résoudre ?

LA SALINE.

Mais à quelle diable de manœuvre prétendez-vous encore m'employer ? Vous m'avez déjà fait affronter mille écueils depuis que j'ai l'honneur de conduire votre barque ; & votre amour est furieusement orageux.

BRIGANTIN.

Laissez-moi faire , Monsieur : je veux vous servir , moi , contre vent & marée.

LEANDRE.

Ah , tu me rends la vie , mon cher Brigantin ! Seconde son zèle , mon cher la Saline.

LA SALINE.

Il ne risque rien , lui.

BRIGANTIN.

Tant-pis : c'est un agrément de moins.

LA SALINE.

Allons , Monsieur , l'émulation me gagne ; il faut se sacrifier pour vous. J'imagine déjà un moyen de vous dérober à la

O ij

164 LE PORT DE MER,

vûe de votre oncle , & de vous introduire  
chez le pere de votre Maîtresse.

LEANDRE.

Chez M. Sabatin ?

LA SALINE.

Oui : le bon homme m'a confié ses affaires ; & je prétends ... Mais je l'apperçois :  
allez tous deux m'attendre à la galere.

BRIGANTIN.

Sans adieu , camarade.

LA SALINE.

Cet honneur là ne m'appartient pas.

BRIGANTIN.

Il t'appartiendra , il t'appartiendra.

---

SCENE IV.

M. SABATIN , HALI , LA SALINE.

LA SALINE.

**H**A ! Monsieur , je vous trouve à propos ; je viens de tout préparer pour l'arrivée de nos Esclaves.

M. SABATIN.

C'est bien fait. Mais as-tu songé à notre banqueroute ?

LA SALINE.

Oui vraiment, Monsieur, toutes nos mesures sont prises ; j'espère la conduire heureusement à terme, pour peu qu'Hali me seconde.

HALI.

Mi volir, Signor, mi volir, ma star una petita difficulta.

M. SABATIN.

Comment, donc quelle difficulté ?

HALI.

Habir qualchi scrupuli, e volir sapir che-  
star gambarutta ?

M. SABATIN.

Ce que c'est qu'une banqueroute ? Bon c'est la fin du commerce, tu n'y entendrois rien.

HALI.

Oh ! dirmi, signor, non povir far niente ;  
se non sapir.

LA SALINE.

Que veux-tu ? C'est une manière honnête de profiter de la confiance des gens, & de partager à l'amiable le bien d'autrui.

HALI.

Star questo ? E come si far gambarutta ?

Eh, mais, on commence par établir son crédit, & quand on a pû attraper l'argent ou la marchandise des gens, on disparoît à propos; & l'on en est quitte pour partager.

H A L I.

Per partager?

M. S A B A T I N.

Oui, c'est la règle.

H A L I.

E non star friponaria?

M. S A B A T I N.

Rien moins.

H A L I.

E la Justicia non impicar?

M. S A B A T I N.

Au contraire, c'est elle-même qui en fait le partage; & il n'y a point de bon pere de famille qui ne doive faire au moins une banqueroute en sa vie.

L A S A L I N E.

Et qui n'y soit même obligé en conscience.

H A L I.

In conscienza ? Oh non habir piu di scrupuli , e star presto à la gambarutta.

M. S A B A T I N.

Va t'en donc m'attendre au magasin , & m'envoie ici Benjamine.

L A S A L I N E.

La voici tout à propos avec Marine.

M. S A B A T I N.

Pour toi , va-t'en sur le Port au-devant de M. Doutremer.

---

## S C E N E V.

M. S A B A T I N , B E N J A M I N E ,  
M A R I N E.

M. S A B A T I N.

**E**T vous , ma fille , préparez-vous à le recevoir comme il faut.

M A R I N E.

Quoi ! Monsieur , vous songeriez encore , à nous donner ce Corsaire là.

M. SABATIN.

Affurément : c'est un brave Pirate , d'un abord un peu brusque , à la vérité ; mais qui a de grandes intelligences dans son art , & qui sçait sa mer par cœur.

MARINE.

Mais au moins devriez-vous consulter l'inclination de votre fille.

M. SABATIN.

Inclination ou non , Marine , M. Doutermer a ma parole , & je la lui tiendrai.

MARINE.

Ma foi , je ne lui conseillerois pas de s'embarquer à l'étourdie : le mariage est une mer bien dangereuse quand on y a l'amour contraire.

BENJAMINE.

Non , non , Marine , mon pere ne me sacrifiera point à des vûes d'intérêts ; & la nature.....

M. SABATIN.

La nature est une bête , ma fille , quand elle s'oppose à des établissemens solides.

MARINE.

Oui vraiment, voilà un établissement bien solide qu'un époux flottant !

---

## SCENE VI.

M. DOUTREMER , M. SABATIN ;  
BENJAMINE, MARINE.

M. DOUTREMER , *fumant.*

Serviteur beau-pere , me voici arrivé.  
Epoufons au plus vîte : le Port m'ennuie déjà.

M. SABATIN.

Allons , ma fille ,aluez M. Doutremer.

M. DOUTREMER.

Sans façon , M. Sabatin , achevons ma pipe , & nos affaires : à quand la nôce ?

M. SABATIN.

A demain , si vous voulez.

BENJAMINE.

A demain , mon pere !

*Tome I.*

P

M. DOUTREMER.

Elle a raison , pourquoi pas aujourd'hui ?

BENJAMINE.

Ah ! de grace , mon pere , ne précipitez pas tant les choses ; accordez-moi quelque temps pour calmer mes répugnances ; & s'il faut que je me sacrifie à vos ordres , laissez-moi du moins préparer mon cœur à cet effort.

M. DOUTREMER.

Bon , bon , Mademoiselle , les vents entendent bien toutes ces raisons-là. Ils soufflent , il faut voguer.

BENJAMINE.

Vous pouvez voguer tout seul : pour moi qui ne suis point faite à la Mer.....

M. DOUTREMER.

Vous vous y ferez , Mademoiselle ; & je vous en garantis quitte pour quelques maux de cœur.

BENJAMINE.

Je tâcherai de n'en avoir point à vous reprocher.



M. DOUTREMER.

Oh , parbleu ! nous verrons : votre pere m'a promis ce mariage là , & je prétends qu'il me le tienne.

M. SABATIN.

C'est comme si les Notaires y avoient passé.

MARINE.

Pas tout à fait.

M. DOUTREMER.

Songez donc aux formalités & à la cérémonie. Je n'entends rien à tout cela ; mais je me charge du reste.

MARINE.

Plaissante manière de faire l'amour !

M. DOUTREMER.

Je ne m'en pique pas , Marine , ce n'est pas mon métier.

MARINE.

Pourquoi vous mêlez-vous donc d'épouser ?

M. DOUTREMER.

C'est autre chose.

MARINE.

Distinction du Corfaire.

M. DOUTREMER.

Ce n'est pas que je renonce à aimer ta Maîtresse , non ; & si elle vouloit m'aimer un peu . . . . .

BENJAMINE *le repoussant.*

Ah , vous m'empêchez !

M. DOUTREMER.

Quoi , ces délicatesses sur un Port ! Quand vous seriez en pleine terre . . . . .

MARINE.

Vous voyez bien que vous n'êtes pas faits l'un pour l'autre.

M. DOUTREMER.

Bagatelle : je veux qu'en moins d'un mois elle sçache fumer comme un Janissaire ; & nous n'aurons pas plutôt fait un petit tour du monde ensemble . . . . . Touchez-là.

MARINE *lui donnant la main.*

Tenez , Monsieur , c'est comme si c'étoit ma Maîtresse. Vous pouvez compter sur une aversion invincible , & que plutôt que de

vous épouser , nous nous jetterons toutes deux dans la Mer une pierre au col. Vous nous pêcherez , si vous voulez.

M. SABATIN.

Vous êtes une insolente.....

BENJAMINE.

Oui , mon pere , ce sont mes sentimens , & je vous laisse le maître d'en faire l'épreuve.

MARINE.

Votre fervante.

---

## SCENE VII.

M. DOUTREMER , M. SABATIN.

M. DOUTREMER.

**F**RANCHEMENT , M. Sabatin , nous aurons de la peine à revirer cet esprit-là.

M. SABATIN.

Ne vous mettez pas en peine : je sçaurai la réduire. Il ne faut pas s'étonner si la Mer & vos manières l'ont d'abord un peu effrayée.

M. DOUTREMER.

Ma foi , beau-pere , je ne changerai pourtant ni de manières , ni d'élément ; vous n'avez qu'à voir.

M. SABATIN.

Il faudra bien qu'elle s'y fasse.

M. DOUTREMER.

Songez donc à l'y disposer. Je m'en vais faire un tour à mon bord , & je reviens sur le champ.

M. SABATIN.

Allez : vous pouvez compter sur elle ; & je vous réponds encore de sa personne , au cœur près , qui pourra venir.

M. DOUTREMER.

Parbleu , qu'il vienne ou non , je l'en quitte. Est-ce qu'on regarde les filles par-là ?

M. SABATIN.

Vous avez raison : le cœur n'est qu'un zéro dans un mariage bien sensé.



## SCENE VIII.

M. S A B A T I N , M A R I N E ,  
L A S A L I N E *en Marchand d'Es-*  
*claves , avec* L E A N D R E *en More .*  
B R I G A N T I N *en Esclavonne . &*  
*d'autres Esclaves.*

M A R I N E .

**M** O N S I E U R , voilà une manière de  
Turc , avec des façons d'esclaves , qui  
vous cherchent.

L A S A L I N E .

Ah ! Monsieur , Soyez le bien trouvé.

M. S A B A T I N .

Sans façon , Monsieur , que vous plaît-il ?

L A S A L I N E .

C'est de la part de votre correspondant  
de Smyrne , qui vous envoie ces Esclaves  
que vous devez vendre à la foire ; & vous  
en voyez un échantillon.

P iiiij

M. SABATIN.

Voilà vraiment un fort bel échantillon.

LA SALINE.

Oh ! pour cette marchandise-là , je défie qu'on soit mieux assorti. Mais il faut un peu vous montrer ce qu'ils savent faire. Allons , cette Forlance : je ne fais point de montre ; vous allez voir.

*Les Esclaves dansent.*

LA SALINE.

Hé bien , à quoi pensez-vous ?

M. SABATIN.

Je songe à y mettre le prix un peu haut.

LA SALINE.

Vous avez raison : on peut tenir bon sur cette marchandise là. Mais , écoutez un peu celle-ci : elle chante joliment.

*Une Esclave chante.*

*O Felice schiavo d'amor ,*

*Frà catene d'una belta ,*

*Goder sempre dev' il suo cor ;*

*Nella leggiadra juvenù ,  
Menò giova la liberta ,  
Che l'amorosa servitù.*

M. SABATIN.

Fort bien.

LA SALINE.

Ma foi , vous y ferez votre compte , sur ma parole ; il n'y a rien qui renchérisse les filles comme ces petits talens-là.

MARINE *s'approchant du More.*

Ce visage-là me revient assez , il est d'un beau noir.

M. SABATIN.

A quoi est-il bon ? Chante-t-il ? Danse-t-il ?

LA SALINE.

Il ne chante , ni ne danse ; mais il ne laisse pas d'avoir son talent : tout More qu'il est , ce maraut là a de l'esprit comme un singe ; & c'est un animal à changer du noir au blanc dans l'occasion.

M. SABATIN.

Et cette autre Esclave , d'où est-elle ?

BRIGANTIN.

D'Esclavonie , Monsieur.

LA SALINE.

Elle est jolie femme , oui !

BRIGANTIN.

Fi donc , fi donc , vous me faites rougir.  
Il est vrai qu'un Bacha entre les mains de qui  
je tombai , me destina sur ma mine au Serail  
du grand Seigneur ; mais il se trouva un  
petit obstacle. On n'entre point là qu'on ne  
soit fille , exactement fille ; & par malheur  
j'étois mariée depuis trois mois. Trois mois  
plutôt , j'étois en passe d'être Sultane favo-  
rite.

M. SABATIN.

Elle est réjouissante.

LA SALINE.

Et utile de plus. Tenez , donnez lui votre  
main , elle vous dira la bonne aventure à  
livre ouvert.

M. SABATIN *lui donnant sa main*  
*toute gantée.*

Voyons.



## LA SALINE.

Dégantez-vous donc.

BRIGANTIN.

Ce n'est pas la peine : j'apperçois déjà à travers votre gant les apprêts de certaine banqueroute.

M. SABATIN.

Paix , paix , passons cet article. La peste ! quel Linx !

BRIGANTIN.

Ah ! voici qui ne dit rien de bon. Vous avez des vûes pour votre fille , que ses inclinations ne secondent point du tout.

M. SABATIN.

Il est vrai.

BRIGANTIN.

Votre main la menace de malheur ; mais laissez-moi faire : je ne veux que manier son esprit un moment ; je lui insinuerai des résolutions convenables , & je veux la rendre heureuse en dépit de cette main là.

M. SABATIN.

J'aime bien autant ceux-ci que les autres ;

180 LE PORT DE MER ;  
LA SALINE.

Cela se trouve le mieux du monde. Mon maître m'a chargé de vous les présenter de sa part , en reconnoissance des soins que vous prendrez du reste.

M. SABATIN.

Je lui suis vraiment fort obligé , & je les veux garder pour l'amour de lui. Mais vous plaît-il d'entrer ?

LA SALINE.

Non , je m'en retourne à la rade ; & nous débarquerons quand vous jugerez à propos.

M. SABATIN.

Serviteur.

*Il rentre avec Léandre & Brigantin.*



## SCENE IX.

MARINE, LA SALINE.

*LA SALINE en quittant son habit de Turc.*

**H**E bien , Marine , ne m'en fuis-je pas bien tiré ?

MARINE.

A merveilles : mais à quoi cela nous mene-t-il ?

LA SALINE.

A donner le tems à Leandre de s'expliquer avec Benjamine , pendant que je travaillerai de mon côté à faire échouer M. Doutremer.



S C E N E X.

M. SABATIN, LA SALINE,  
MARINE.

M. SABATIN.

A H, je suis perdu ! je suis ruiné !  
LA SALINE.

Comment donc , Monsieur , qu'est-il  
arrivé ?

M. SABATIN.

Ce coquin de Turc qui vient de m'emporter mes pierreries.

LA SALINE.

Vos pierreries ? Ah je suis volé !

MARINE.

Ne perdez point de temps , courez vite au  
Fort , de peur qu'il n'échape.



## SCENE XI.

BENJAMINE , MARINE.

BENJAMINE.

**H**E bien , ma pauvre Marine , comment nous déferons-nous de ce Monsieur Doutremer ?

MARINE.

Ma foi , Mademoiselle , je ne fçai pas. Votre Pere veut que vous épousiez ce Pirate là:franchement,nous sommes mal : il a le vent sur nous.

BENJAMINE.

Et pour comble de maux , Léandre m'abandonne encore dans cette extrémité.

MARINE.

Léandre vous abandonne ?

BENJAMINE.

Qu'il est cruel , Marine ! Il y a près d'un jour que je n'ai eu de ses nouvelles.

MARINE.

Vous moquez-vous ? Je croyois tout perdu. Quoi , pour quelques momens employés sans doute à chercher des remèdes essentiels , vous allez d'abord aux invectives ! Fi , Mademoiselle ! Faut-il avoir le cœur si ombrageux ?

BENJAMINE.

Juge par là de mon amour pour Léandre , & par cet amour comprends toute mon aversion pour son rival.

MARINE.

J'entre dans tout cela à merveille ; mais je ne vois pas par où en sortir.

BENJAMINE.

Mais , quelque dureté que mon père affecte , crois tu qu'au fond il ne conserve pas encore assez de tendresse...

MARINE.

Que parlez-vous de tendresse ? Je ne vous connois qu'un père Juif : je n'en sçache point d'autre...

BENJAMINE.

S'il étoit bien convaincu du désespoir où sa résolution me jette...

MARINE.

MARINE.

Il n'en demordroit pas, vous dis-je : il a calculé ce mariage, & en a fait la preuve il n'y a plus à revenir.

BENJAMINE.

Malheureuse !

MARINE.

Mais en récompense il vous destine, pour présent de nœces, les deux plus aimables esclaves.

BENJAMINE.

Ah ! ne me parle de rien qui ait rapport à ce mariage là.

MARINE.

Patience : ils pourront bien étourdir votre douleur, & vous tenir lieu même de votre amant.

BENJAMINE.

Tu m'outrages.

MARINE.

Vous verrez, vous verrez. Il y a une Esclavonne qui vous fera bonne à mille choses, & le plus joli petit More... Votre cœur m'en dira des nouvelles.

Q

## SCENE XII.

BENJAMINE, MARINE,  
BRIGANTIN *en Esclavonne.*

BRIGANTIN *à part.*

N E pourrois-je point trouver la fille de  
notre Juif?

MARINE.

Tenez voici l'Esclavonne.

BRIGANTIN.

Ah Mademoiselle , je mourois d'impatience de vous rendre mes respects ; & je sçai bon gré à l'Esclavage..... que le fort... dont l'agrément m'offre l'occasion.... Je suis votre très-humble servante , Mademoiselle.

MARINE.

Le compliment est bien trouffé!

BRIGANTIN. , *à Marine dans sa  
voix naturelle.*

N'est-ce pas ? *Reprenant sa voix de femme,*



Mais Mademoiselle est toute à ses chagrins ;  
& il ne lui reste plus guerre d'attention pour  
mon zèle.

BENJAMINE.

Comment voyez-vous , je vous prie , que  
j'aye des chagrins ?

BRIGANTIN.

Bon , Mademoiselle , je lis dans les cœurs  
tout couramment. Demandez si je n'ai pas  
lû tantôt tout votre pere , dès la première  
vûe.

MARINE.

Jusqu'à la dernière syllabe.

BRIGANTIN.

Vous êtes encore plus lisible , vous.  
Tenez , horreur d'un mariage qui vous me-  
nace , impatiente de voir un amant que vous  
craignez de perdre , murmure contre un  
pere qui vous sacrifie à son avarice , n'est-ce  
pas là l'abrégé de votre cœur ?

BENJAMINE.

Vous m'étonnez ?

BRIGANTIN.

Je ferai plus , je veux vous servir. Je sçai

Q ij

188      LE PORT DE MER,  
ce qu'il en coute à notre sexe de n'avoir  
pas ce qu'il aime. On souffre diablement.

MARINE.

Je vous en réponds.

BRIGANTIN.

On a aimé quelquefois : vous pouvez croire  
qu'on n'a pas déplu ; des monstres d'é-  
pouseurs font venus à la traversé. J'ai tant  
juré contre ces chiens de parens.

BENJAMINE.

Il est vrai qu'ils font bien cruels.

BRIGANTIN.

Cruels ? ce sont de vrais Turcs : il sem-  
ble qu'il nous fassent exprès là, pour nous  
faire enrager,

MARINE.

Le beau plaisir ?

BRIGANTIN.

Que ne nous laissent-ils le soin de nous  
pourvoir ? Ne sçavons-nous pas ce qu'il nous  
faut ?

MARINE.

Qui le sçait mieux que nous ?

BRIGANTIN.

Mais les choses sont si mal réglées : l'amour souffle à droit , le mariage souffle à gauche , le courant de la nature nous emporte , la raison a beau ramer... L'orage se déclare... On perd la tramontane... Je ne sçai si je m'explique ; mais vous voyez-bien que les parens ont tort.

MARINE.

C'est sans réplique.

BRIGANTIN.

Demandez , demandez à mon camarade ; il va vous confirmer tout cela.



## SCENE XIII.

BENJAMINE , MARINE ;  
BRIGANTIN *en femme esclavonne* ,  
LEANDRE *en More*.

LEANDRE.

EH ! qui pourroit Mademoiselle , ne pas condamner les auteurs de vos chagrins ? Mais ce n'est pas assez de les plaindre , il faut vous en affranchir. Trop heureux si notre zèle...

BRIGANTIN , *bas à Leandre*.

Autant de perdu : vous l'effarouchez.

LEANDRE.

Ah ! charmante personne , honorez moi du moins d'un de vos regards ; & faites grâce à ma couleur en faveur de mes sentimens.

MARINE *à Benjamine*.

Il n'est pas si diable qu'il est noir.

BENJAMINE.

Laissez-moi , je vous prie : c'est la seule

preuve que j'exige de votre affection.

LEANDRE.

L'heureux Léandre fans doute est l'objet de cette inquiétude ?

BENJAMINE.

Que dites vous de Leandre ?

LEANDRE.

Je ſçai Mademoifelle , toute la part qu'il a dans votre cœur ; & c'eſt en ſa faveur que je vous prie d'agréer mes ſervices : J'entre dans tous les transports que lui dois cauſer votre tendreſſe , & j'oſe même vous remercier à vos genoux... *Il lui baiſe la main & ſe découvre.*

BENJAMINE.

Infolent ! ... ah , Leandre !

LEANDRE.

Ah , Benjamine !

MARINE.

Les pauvres enfans !

BENJAMINE.

Quelle joie ! Je tremble : cachez-vous vite qu'on ne vous ſurprenne... Que je vous

voie encore une fois . . . Par quelle aventure êtes-vous ici ?

LEANDRE.

Votre Pere attendoit des Esclaves de Smyrne : la Saline les a prévenus , nous a supposés. Je vous vois enfin : que nous importe le reste ?

BENJAMINE.

Vous sçavez que M. Doutremer est arrivé ?

LEANDRE.

Hé ! bien , a quoi êtes-vous résolue ?

BENJAMINE,

Je ne sçavois pas bien encore ; mais votre présence me détermine ; & j'aimerois mieux mourir que de me soustrir à un autre.

BRIGANTIN *dans sa voix naturelle.*

Vous ne mourrez point , Mademoiselle. C'est moi qui tient le gouvernail , & je vous conduirai à bon port , sur ma parole.

BENJAMINE.

Ce n'est point une femme.

BRIGANTIN.

BRIGANTIN.

Je ne l'ai jamais été.

LEANDRE.

C'est un de mes anciens valets que j'ai retrouvé ici & qui doit vous servir auprès de votre pere, sous l'habit où vous le voyez.

BENJAMINE.

L'honnête garçon ! Ne voudra-t-il pas bien garder cette montre pour l'amour de moi ?

LEANDRE.

Non, s'il vous plaît.

BRIGANTIN.

Laissez, laissez, Monsieur, cela n'est pas inutile : en cas de fourberie on ne sçau-  
roit prendre son tems trop juste.

MARINE.

Ciel ! voici votre pere !



## S C E N E XIV.

M. SABATIN, BENJAMINE ;  
LEANDRE, MARINE,  
BRIGANTIN.

MARINE.

**H**E bien , Monsieur , avez-vous des nouvelles de votre Turc ?

M. SABATIN.

Pas encore ; mais je viens d'envoyer des Sbires après. Ah , ah ma fille , que faites-vous ici ? Ne vous avois-je pas défendud prendre l'air qu'à travers vos jalousies ?

BRIGANTIN.

Je lui contoïs , en nous promenant , la maniere dont je suis tombée dans l'Esclavage.

M. SABATIN.

Ce n'est pas pour vous que je parle ; je suis ravi que vous l'entretenez. Oui , Ben-



jamine, écoutez cette femme-là : elle est de bon conseil.

BENJAMINE.

Je tâcherai d'en profiter , mon pere.

BRIGANTIN *feignant de continuer son histoire , & se mettant toujours devant Monsieur Sabatin , pendant que Léandre parle à Benjamine.*

Sur ce port donc , où je vous disois que mes parens m'avoient menée , je vis un certain homme de mer , qui me vit aussi Il fut touché de la delicateffe de mes traits ; je fus charmée de son air marin , de sa voix brusque , & de la plus belle moustache du Levant.

M. SABATIN.

Bon !

BRIGANTIN.

Vous trouvez du caprice à cela ; mais vous sçavez que c'est le défaut des belles. Bref. . . écoutez moi donc.

M. SABATIN.

Je vous écoute.

BRIGANTIN.

Nous nous aimâmes. Mes parens me desti-

R ij

196 LE PORT DE MER;  
noient un époux de terre ferme ; mais  
néant, mon cœur étoit à flot. Vous ne m'é-  
coutez pas ?

M. SABATIN.

Si fait, si fait.

BRIGANTIN.

Enfin j'épousai le Corsaire ; & nous ne  
fûmes pas plutôt mariés, que nous nous  
embarquâmes. Me suivez-vous ?

M. SABATIN.

Oui- vous dis-je.

BRIGANTIN.

Il me dit qu'il vouloit me faire voir tou-  
te la terre.

MARINE.

Pouviez-vous vous résoudre à aller-là ?

BRIGANTIN.

On va bien loin avec ce qu'on aime ; mais  
le perfide. . . .

MARINE.

Hé bien ?

BRIGANTIN.

J'ai le cœur si serré quand j'y songe. . . .

M. SABATIN.

Que fit-il donc ?

BRIGANTIN.

Le traître commença son voyage par m'aller vendre à un Bacha , avec qui il avoit fait marché pour toutes ces femmes. J'étois la treizième malheureuse qu'il achetoit de ce barbare-là.

M. SABATIN.

La treizième !

BRIGANTIN.

Hélas ! plutôt au Ciel que je fusse la dernière ! J'ai encore appris en arrivant ici , que mon bourreau jettoit ses plombs sur la fille d'un riche Marchand du pays , pour en faire sans doute le même usage.

MARINE.

Monsieur , un Corsaire ! la fille d'un riche Marchand ! il faut approfondir cela.

M. SABATIN.

Qu'est-ce donc que ce Corsaire ?

BENJAMINE.

C'est un homme qui rode de Port en Port , un certain Dautremer...

198 LE PORT DE MER,  
M. SABATIN.

Doutremer !

MARINE.

Monsieur !

BENJAMINE.

Mon pere !

BRIGANTIN.

D'ou viennent donc toutes ces surprises ?  
Connoîtroit-on ici mon perfide ?

MARINE.

C'est justement celui que Monsieur vou-  
loit faire épouser à sa fille.

BENJAMINE.

Moi ! je ne veux point être vendue.

M. SABATIN.

Non , non , ma fille , cela ne sçauroit être :  
je connois celui que je vous destine ; & je  
vous réponds qu'il n'a jamais été ma-  
rié.

BRIGANTIN.

Tenez , celui dont je vous parle est un  
homme tirant sur le matelot , qui a , com-

me je vous ai dit , l'air marin , la voix bruf-  
que , & le teint falé.

MARINE.

Le voilà.

BENJAMINE.

C'est lui même.

M. SABATIN.

Seroit-il possible ?

BRIGANTIN.

Le scélérat ! je voudrois le tenir ici , je le  
dévisagerois de bon cœur.



## S C E N E XV.

M. DOUTREMER , M. SABATIN ,  
BENJAMINE , LEANDRE ,  
MARINE , BRIGANTIN.

M. DOUTREMER.

P OUR le coup , beau-pere , vous ferez  
content de moi ; & je defie Mademoi-  
selle de tenir contre la petite fête que je  
lui ai préparé. Je suis , morbleu , galant ,  
quand je m'y mets.

LEANDRE *à part.*

Ciel ! c'est mon oncle !

M. SABATIN.

Vraiment , Monsieur , j'apprends ici de  
belles nouvelles.

M. DOUTREMER.

Qu'est-ce à dire , de belles nouvelles ?

MARINE *bas à Brigantin.*

Ne perds pas courage.

BRIGANTIN *bas.*

Il est tout perdu.

M. SABATIN *à M. Doutremer.*

Falloit il jeter les yeux sur ma fille , pour de semblables perfidies ?

M. DOUTREMER.

Comment donc des perfidies ! je ne m'attendois pas à cette bourasque-là. Que voulez vous dire !

M. SABATIN.

Que c'est être bien inhumain que d'épouser ainsi de jeunes filles , pour les aller vendre à des Bachas.

M. DOUTREMER.

Je veux être noyé , si j'y comprends rien : Débrouillons un peu ceci , beau-pere , orientons nous.

BRIGANTIN. *bas à M. Sabatin.*

Ne me commettez pas : c'est un brutal.

M. SABATIN *à M. Doutremer.*

Vous ne pouvez que trop vous reconnoître & cette Esclave....

BRIGANTIN. *à M. Sabatin.*

Vous me perdez.

M. DOUTREMER.

Hé bien, cette Esclave ?

M. SABATIN.

N'est-elle pas la treizième de vos femmes que vous avez vendues ?

M. DOUTREMER.

Qui ose donc vous soutenir ces impostures ?

M. SABATIN.

Elle même.

M. DOUTREMER.

Comment impudente !

BRIGANTIN.

Des injures ! Ah , j'aime mieux me retirer.

M. DOUTREMER.

Non , non , ventrebleu , vous ne m'échapperez pas , fourbe que vous êtes ; & je vais vous mettre à feu & à sang , si vous ne changez de langage.

BRIGANTIN *dans sa voix naturelle.*

Ah , Monsieur quartier , je vous prennois pour un autre.



M. DOUTREMER.

Ah parbleu , Monsieur le fripon , vous ne nous en aurez pas imposé impunément.

BRIGANTIN *ouvrant son habit de femme & faisant voir celui de galérien.*

Tout beau , Messieurs : je suis un fripon privilégié : voilà mes titres.

M. DOUTREMER.

Eh , je pense que c'est ce maraut de Brigantin ?

BRIGANTIN.

C'est moi-même.

M. SABATIN.

Le More est sans doute du-complot ?  
Il faut qu'il nous débrouille tout ceci.

M. DOUTREMER.

Oui par la sambleu , vous parlerez , où point de quartier , je vous traiterai tous deux de Turc à More.

LEANDRE *se démasquant.*

Hé bien , il faut donc se découvrir.

M. DOUTREMER.

Ciel , c'est Léandre !

LEANDRE.

Oui mon Oncle , vous voyez à vos genoux un rival & un neveu. C'est à vous de voir ce que vous voulez être à mon égard : mais au moins ne me laissez pas la vie , si vous voulez encore m'arracher Benjamine.

M. SABATIN.

Eh , quoi , Monsieur Doutremer , seroit-ce là le neveu dont vous m'aviez autrefois parlé pour ma fille ?

M. DOUTREMER.

Je n'en ai point d'autre.



## SCENE XVI.

M. DOUTREMER , M. SABATIN.  
BENJAMINE, LEANDRE ,  
MARINE , BRIGANTIN ,  
LA SALINE.

LA SALINE.

**D**E la joie , Monsieur , de la joie voilà  
votre Turc qu'on vous amene.

M. DOUTREMER.

Tenez ce fripon là est encore de l'ingratitude.

M. SABATIN.

Quoi , maraut.....

LA SALINE.

Qu'est-ce donc , Messieurs ? Fripon d'un côté ! Maraut de l'autre ! Que veux donc dire tout ceci ?

LEANDRE.

Que tout est decouvert , mon pauvre la Saline , & que mon bonheur ou mon mal-

206 LE PORT DE MER,  
heur dépend à présent de mon oncle que tu vois.

LA SALINE.

Vous Monsieur Salomin ?

M. DOUTREMER.

Tais-toi : je ne suis Salomin qu'à Marseille , & je suis ici Doutremer. Je change de nom & de pavillon , selon mes intérêts.

LA SALINE.

Excusez-moi donc , Monsieur Doutremer , de ce que je vous ai traité comme le rival de mon maître.

M. SABATIN.

Treuve d'éclaircissement. Quelle est votre résolution ? Vous voyez qu'ils s'aiment.

M. DOUTREMER.

Je n'hésiterois pas à les rendre heureux ; sans certaines pierreries que j'ai toujours sur le cœur.

LA SALINE.

Que cela ne vous embarrasse point ; nous les avons confiées à Monsieur , & voila le fripon qui nous les a volées.

## SCENE XVII.

M. DOUTREMER , M. SABATIN ;  
BENJAMINE , LEANDRE ,  
MARINE , BRIGANTIN , LA  
LA SALINE , HALI.

HALI.

**N**O , no , mi non star friponne : mi far  
gambarutta.

M. DOUTREMER.

Comment , comment , que veux tu dire  
avec ta gambarutta ?

HALI.

Si , si , Signor , mi star un povero Turca  
che far Gambarrutta in confcienza.

M. SABATIN.

Oh , parbleu , je te ferai pendre avec ta  
confcience !

HALI.

Hò , la justitia non impicar ! mi sapir  
la regula.

M. DOUTREMER *lui arrachant  
des mains les pierreries.*

Hé, donne, maraut & va te faire pendre ailleurs.

H A L I.

A la forza , justitia , justitia !

M. DOUTREMER.

Nous compterons , Monsieur. C'en est fait , Léandre , j'oublie tout ; & j'en passerai par où M. Sabatin voudra.

M. SABATIN.

Donnez-vous donc la main , mes enfans :

LEANDRE.

Quel bonheur , Benjamine !

BENJAMINE.

Je tremble que ce ne soit qu'un songe !

MARINE.

La peste que je connois de filles qui voudroient rêver de même.

LA SALINE.

Il ne tient qu'à Monsieur que tu n'en ayes le plaisir , à M. Sabatin. Je vous fers depuis trois semaines : donnez-moi mon congé ; & Marine pour récompense.

M. SABATIN.

M. SABATIN

Volontiers nous voila tous contens.

M. DOUTREMER.

Il n'y a que ce pauvre Brigantin , pour  
qui nous ne sçaurions rien faire.

BRIGANTIN.

Ne vous mettez point en peine ; je ne  
suis pas le plus à plaindre. On se fait aux  
galères, & l'on se lasse du mariage : tout  
cela revient au même. Que je sois seulement  
de la noce ; & ne songeons qu'à nous divertir.

M. DOUTREMER.

Allons commencez - donc votre petite  
manœuvre.





A

# FÊTE MARINE.

Quatre Matelots avec deux Barcarolles, & deux Australiennes, suivies d'un Singe qui leur porte un Parasol, forment une marche & commencent la Fête.

*LA SALINE s'approchant des Australiennes  
après qu'elles ont dansé.*

**V** CILA vraiment de fort jolies danseuses.  
Mais d'où sont celles-ci?

M. DOUTREMER.

Ce sont des Australiennes, dont je vou-  
lois faire présent à Benjamine.

MARINE.

Et ce Singe là qui leur sert de Page?

M. DOUTREMER.

C'en est un qui entend la langue de leur  
pays.



## MARINE.

Comment elles ne parlent donc pas François ?

M. DOUTREMER.

Si fait vraiment : je ne fus pas plutôt sur leurs terres , que tout le monde l'apprit ; jusqu'aux Perroquets ; & cela en moins de huit jours.

BRIGANTIN.

Huit jours ! Ces peuples-là n'ont pas la mémoire courte apparemment ?

M. DOUTREMER.

Si-fait ; mais leurs jours sont longs : ils durent six mois.

LA SALINE.

Des jours six mois ! Par ma foi , M. Doutremer , le monde est une plaisante machine.

M. DOUTREMER.

Tu es un vrai badaud , toi : tu n'as jamais vu que ton continent. Mais laissons continuer la Fête.

## UN MATELOT.

*Jeunes cœurs , venez apprendre  
La manœuvre des amours.*

## LE CHOEUR.

*Jeunes cœurs , &c.*

## UNE BARCAROLLE.

*Embarquez-vous dans vos beaux jours;  
C'est perdre temps que de s'en défendre.*

## LE CHOEUR.

*Jeunes cœurs , venez apprendre  
La manœuvre des amours.*

## UN MATELOT.

*Les yeux jaloux veillent toujours :  
veillez toujours pour les surprendre.*

## LE CHOEUR.

*Jeunes cœurs , venez apprendre  
La manœuvre des amours.*

# COMEDIE.

213

## UNE BARCAROLLE.

*L'Hymen après de vains détours ,  
Est le port où l'on doit se rendre.*

## LE CHOEUR.

*Jeunes cœurs , venez apprendre  
La manœuvre des amours.*

UN MATELOT & UNE BARCAROLLE  
dansent ensemble.

M. DOUTREMER chante ensuite.

*Plus de commerce , amour : Bacchus fait mon  
destin ,*

*Ton flambeau me plaît moins que ma Pipe  
allumée.*

*Mettre en fumant , toujours ma bouteille  
à sa fin.*

*C'est l'unique plaisir dont mon ame est  
charmée.*

*Avec du Tabac , & du Vin.*

*Mes chagrins s'en vont en fumée.*

UN MATELOT danse seule.

## BRIGANTIN.

*Pour moi , j'en reviens toujours à nos*

Australiennes. Celle-ci est toute jeune : je gage qu'elle n'a pas plus de quinze jours.

M. DOUTREMER.

Bon !

BRIGANTIN.

Quinze jours de leur pays s'entend.

M. DOUTREMER.

Te moques-tu ? La plus jeune a ses soixante ans passés.

BRIGANTIN.

Elles ne paroissent pas , ma foi , leur âge.

LA SALINE *s'adressant à une  
des Australiennes.*

Si cette petite vieille-là vouloit s'établir ici , & qu'elle pût s'accommoder d'un enfant comme moi ; qu'en pensez-vous ? . . . . Mais , morbleu , pourquoi nous tromper ? Vous nous dites que ce sont des femmes , & elles ne parlent point !

M. DOUTREMER.

C'est le défaut des femmes de leur climat ; on ne sçauroit leur arracher une parole. Ce n'est pas quelles n'ayent la voix jolie. Je veux vous en donner le plaisir ; écoutez.

L'une des AUSTRALIENNES commence.

*Notre bouche est toujours muette ;  
Mais nos yeux sont de grands parleurs ;  
Leur feu sincère est l'interprète ,  
De celui qui brule nos cœurs.*

LA SALINE répond.

*Ici la bouche est moins discrète ;  
Et les yeux sont plus grands menteurs.*

L'autre AUSTRALIENNE. continue.

*Notre beauté toujours nouvelle ,  
A soixante ans fait des jaloux.  
La jeunesse ici dure-t-elle ,  
Aussi long tems que parmi nous ?*

LA SALINE.

*On s'y dit jeune , on s'y fait belle ,  
Aussi long-tems qu'on l'est chez vous.*

La premiere AUSTRALIENNE reprend.

*On n'a point chez nous de méthode  
Pour bien arranger ses attraits :*

216 LE PORT DE MER;

*La jeunesse les accomode ;  
Et la nature en fait les frais.*

LA SALINE.

*Rien n'est ici moins à la mode ,  
Que les visages sans apprêts.*

Les deux Australiennes dansent en-  
suite avec le Singe sur un Air  
Chinois:

Une BARCAROLLE chante.

*Sopra'l mare d'amor ,  
Voga , voga , mio cor ;  
Dell' Amante in procella ;  
La sua face è la stella :  
Solpra'l mare d'amor ,  
Voga , voga , mio cor.*

Les Matelots & les Barcarolles dan-  
sent le branle , sur lequel on chan-  
te les Couplets suivans.

LA SALINE.

*Què sans craindre le naufrage ,  
Chacun s'embarque en ce jour.  
On fait toujours bon voyage ,*

*Quand*

*Quand on vogue avec l'Amour.  
Mais qui cherche un heureux sort,  
Sans l'avoir pour soi, risque fort,  
De faire naufrage au Port.*

Une BARCAROLLE.

*Que sous l'amoureuse étoile,  
Vos cœurs suivent leurs desirs;  
Faites tous force de voile,  
Vous touchez presque aux plaisirs:  
Mais redoublez votre effort:  
Un Amant perd tout, s'il s'endort.  
Ne vous reposez qu'au Port.*

BRIGANTIN.

*On dit que le Mariage,  
Est le seul Port de l'Amour.  
Pour y finir son voyage,  
Ce Dieu rame nuit & jour;  
Mais par un bisarre sort,  
Souvent après tout son effort,  
L'Amour fait naufrage au Port.*

M. DOUTREMER.

*Avec le Dieu de la Tonne,  
Il vaut mieux bien s'embarquer.*

Tome I.

T

218 LE PORT DE MER ;

*L'amour du gros tems s'étonne,  
Et Bacchus aime à risquer :  
Mais en buvant à plein bord ,  
La raison trouve un plus doux sort ,  
Dans le naufrage qu'au Port.*

BRIGANTIN.

*Avant que d'être aux Galères ,  
On n'aime point à risquer ;  
Il est certaines affaires ,  
Où l'on n'ose s'embarquer :  
Mais je ne crains plus le sort ,  
Je défie Archers & Record :  
Ma chaîne est mon passeport.*

LA SALINE. au Parterre.

*La Pièce a fait bon voyage :  
Laissez-nous le croire ainsi ;  
Le vent de votre suffrage ,  
L'a conduite jusqu'ici :  
Mais , hélas ! nous craignons fort ,  
Si vous n'en assurez le sort .  
De faire naufrage au port.*

F I N.



LE PETIT  
MAÎTRE<sup>^</sup>  
DE ROBE,  
COMEDIE.

EN PROSE ET EN UN ACTE;  
suivie d'un Divertissement.

*Pour le Théâtre François.*

---

## ACTEURS.

LA COMTESSE, Tante d'Angelique.

LE PRESIDENT, Oncle d'Erasfe &  
de M. Fatenville.

ANGELIQUE, Nièce de la Comtesse,  
Amante d'Erasfe.

ERASTE, Neveu du Président, amant  
d'Angélique.

M. DE FATENVILLE, Conseil-  
ler, Neveu du Président.

NERINE, Suivante d'Angélique.

FRONTIN, Valet d'Erasfe.

LA FLEUR, Valet de M. Fatenville.

Une Actrice chantante.

Une Actrice dansante.

M. PASSEPIED, Compositeur de Ballets.

M. DU TREILLIS, Tailleur.

LUCAS, Payfan.

*Acteurs du Divertissement.*

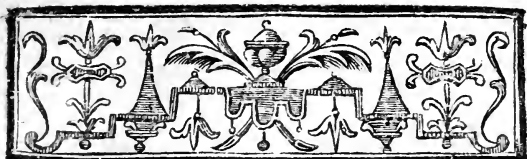
L'AMOUR.

UN PLAISIR.

PREMIER AVOCAT.

SECOND AVOCAT.

*La Scene est à Paris, dans une Salle de la  
maison de M. Fatenville.*



LE PETIT  
MAÎTRE  
DE ROBE,  
COMEDIE.

---

SCENE PREMIERE.

FRONTIN , NERINE.

FRONTIN.



H çà, Nérine, tandis qu'Erafte & Angelique renouvellent leur tendresse, reprenons un peu le fil de nos amours. . . . où en étions-nous restés?

NERINE.

Tout - beau , M. Frontin ; il me semble

T iij

222 LE PETIT MAITRE DE ROBE  
que la guerre vous a rendu bien familier.

FRONTIN

Ce n'est point familiarité , c'est passion ;  
d'ailleurs , nous arrivons en poste ; la poste ,  
comme tu fçais , a ses privilèges.

NERINE.

Laiſſons la bagatelle , & venons au ſolide :

FRONTIN.

'Au ſolide ? Volontiers....

NERINE.

Eraſte eſt-il toujours bien amoureux?

FRONTIN.

C'eſt-donc-là ce que tu appelle le ſolide ?

NERINE.

Sans doute , & nos petits intérêts ne ſont  
que les acceſſoires de ceux de ton maître &  
de ma maîtrefſe.

FRONTIN.

'Acceſſoires ! je crois parbleu que tu parle  
chicanne ?

NERINE.

Oui , vraiment , nous ſommes devenues  
plaideuſes depuis votre départ.

FRONTIN.

Comment donc ?

NERINE.

M. le Comte est mort , & Made. la Comtesse , la tante d'Angelique , nous a associées à ses procès ; sa Nièce sollicite les Conseillers , & moi les Secrétaires.

FRONTIN.

Tu es Sous-solicitante.

NERINE.

A peu près.

FRONTIN.

Tu feras fortune dans la robe ; mais , dis moi , par quelle aventure êtes vous venues loger dans ce chien d'hôtel ?

NERINE.

Est-il de ta connoissance ?

FRONTIN.

Le maître est cousin germain d'Erasme , & neveu comme lui de M. le Président Oronte , dont ils attendent tous deux la succession.

NERINE.

Quoi , M. Fatenville est ce cousin de ton

T iv

224 LE PETIT MAITRE DE ROBE ;  
maître , avec qui il s'est brouillé ?

FRONTIN.

Lui-même : n'est - ce pas un jeune fat ;  
plein de distractions méditées , & de contre-  
tems étudiés ? Conseiller le matin , & petit  
maître le soir ?

NERINE.

Le voilà trait pour trait.

FRONTIN.

Je ne le connois cependant que sur le rap-  
port d'autrui.

NERINE.

Il loge dans cet appartement , comme nous  
dans l'autre ; & c'est le voisinage du palais  
qui a attiré la Comtesse chez lui.

FRONTIN.

Il feroit à souhaiter pour notre intérêt  
que vous en fussiez logées bien loin.

NERINE.

Pourquoi ?

FRONTIN.

C'est que nous n'y pouvons venir qu'in-  
cognito , & cela est diablement gênant.

NERINE.

Pour la premiere fois , vous n'avez pas à vous en plaindre.

FRONTIN.

Aussi avons-nous pris le tems que le Conseiller & la Comtesse sont au palais.

NERINE.

J'entens un carosse , ce pourroit bien être l'un ou l'autre ; jette-toi dans ce cabinet , & tire la porte sur toi.

FRONTIN.

Et mon maître ?

NERINE.

Je prendrai soin de l'avertir.

FRONTIN.

C'est, je pense, le Conseiller !

NERINE.

C'est lui-même.



S C E N E I I.

NERINE, M. FATENVILLE,  
LA FLEUR.

FATENVILLE.

**H** Ola, hé laquais , qu'on me deshabile. . .  
Ah bon jour, ma chere Nérine, mille fois  
bon jour.

NERINE.

Monfieur , je fuis votre fervante.

FATENVILLE.

Encore un bon jour pour ton aimable maî-  
treffe.

NERINE.

Je vous en remercie pour elle.

FATENVILLE.

Elle eft vraiment fort jolie , ta maîtrefle. . .  
Eh , mes chiens , laquais , mes chiens ; les  
a-ton amenés ?

LA FLEUR.

On n'en a point de nouvelles.



FATENVILLE.

J'en suis presque amoureux.

NERINE.

De qui, Monsieur? de ma maîtresse, ou  
de vos chiens?

FATENVILLE.

Eh non, c'est de... Mon tailleur n'est  
pas venu?

LA FLEUR.

Pas encore.

FATENVILLE.

Avoue, Nérine, que je suis bien malheu-  
reux d'avoir été sacrifié au soin pénible d'a-  
voir des procès!

NERINE.

Le parti de l'épée vous feroit peut-être  
mieux convenu?

FATENVILLE.

Oui, l'épée, ma chère, l'épée, tu me  
prends par mon foible.

NERINE *à part.*

Ciel, nous sommes perdus!

# S C E N E   I I I.

ANGELIQUE, ERASTE,  
NERINE, M. FATENVILLE,

ANGELIQUE.

**R** Etirez-vous de grace , Eraste , je trem-  
ble qu'on ne vous trouve ici.

FATENVILLE.

Oh , oh , Eraste avec Angelique ?

ERASTE.

Adieu , charmante Angelique , conservez-  
moi ces sentimens. . .

ANGELIQUE.

Oh Ciel ! voilà le Conseiller.

FATENVILLE.

Je suis charmé, Mademoiselle., de vous voir  
dans ces heureuses dispositions pour ce petit  
Monsieur ; je ne désespere pas de vous plaire  
à mon tour.

NERINE.

Madame , voici une querelle ;

## ANGELIQUE.

En vérité, Monsieur, vous avez des termes...

ERASTE.

Eh, Mademoiselle, tout ce qu'il dit est sans conséquence.

FATENVILLE.

Je vous trouve bien familier, Monsieur ; de venir chez moi pousser la fleurette, vous pourriez mieux prendre votre terrain.

ERASTE.

Je me ferois épargné la peine de vous y voir si des raisons invincibles...

FATENVILLE.

Des raisons invincibles ! on pourroit vous apprendre à les vaincre.

ERASTE.

Il me paroît, M. le Conseiller, que le tems ne vous a point changé, vous êtes toujours vif.

FATENVILLE.

Vous faites l'agréable ; sçavez-vous, morbleu, que je n'entend point raillerie.

ERASTE.

Vous vous échauffez ? vos discours de-  
viennent sérieux ?

ANGELIQUE.

Eh Messieurs , de grace...

FATENVILLE.

Oui sérieux , & des discours , je pour-  
rois passer aux effets.

ERASTE.

Aux effets , vous , aux effets ?

FATENVILLE.

Oui , morbleu , aux effets ; apprenez M.  
mon petit cousin , que ma robe ne tient qu'à  
deux boutons.

NERINE.

Eh , Madame , arrêtez-les. . .

ERASTE.

Apprenez M. mon grand cousin , que vous  
ne ferez jamais qu'un fat.

FATENVILLE.

Un fat , Madame , un fat ! Ventrebleu. . .

NERINE.

Hai !

ANGELIQUE.

Messieurs , du moins par respect pour moi :

FATENVILLE.

Oui, du respect, Mademoiselle, du respect;  
je me retiens par respect, vous m'en tiendrez compte au moins.

NERINE *à part.*

Voilà une gasconade de robe.

ERASTE.

Adieu, Monsieur, je vais instruire M. le  
Président de vos petites manieres.

ANGELIQUE.

Il faut avouer, Monsieur, que vous avez  
un procédé bien outrageant !

FATENVILLE.

Le vôtre est touchant ! Adieu, Madame :



SCENE IV.

M. FATENVILLE, M. DU TREILLIS,  
LA FLEUR.

FATENVILLE.

**H** Ola hé ! ne pourrai - je d'aujourd'hui  
avoir mon tailleur ?

LA FLEUR.

Le voici.

FATENVILLE

J'aurai le plaisir... parbleu , M. Du Treil-  
lis est un négligent original. Ah ! c'est vous ?  
est-ce là mon habit ?

DU TREILLIS.

Oui , Monsieur , le voulez-vous mettre ?

FATENVILLE.

Apparemment : croyez - vous que je veuille  
passer la journée en robe ! allons qu'on m'ôte  
cet équipage ; donnez. . . .



SCENE

## SCENE V.

M. FATENVILLE, M. DU TREILLIS  
M. PASSEPIED.

FATENVILLE.

C'Est vous, M. Passepiéd ! que je vous embrasse, vous me négligez furieusement, M. Passepiéd.

PASSEPIED.

J'ai mille excuses à vous faire de n'être pas venu hier, il me fût impossible ; je passai l'après midi chez une Duchesse, où la conduite d'un ballet rouloit sur moi.

FATENVILLE.

Une Duchesse & un ballet, voilà deux bonnes raisons, M. Passepiéd.

PASSEPIED.

Je sçais que vos bontés...

FATENVILLE.

Vous êtes tout pardonné. Vous ne me di-  
*Tome I.* V.

234 LE PETIT MAITRE DE ROBE ;  
tes rien de mon habit , comment le trouvez-  
vous ?

PASSEPIED,  
De très-bon goût.

FATENVILLE.

'A propos , m'a-t-on apporté ma lorgnette ? Voyons , voyons , c'est fort bien , je distingue à merveille. Mais je ne suis pas content de mon habit , il me semble qu'il ne me va pas bien.

DU TREILLIS.

Quand il seroit né sur vous , il n'iroit pas mieux ; demandez.

FATENVILLE.

Je n'en suis pas content , vous dis-je.

DU TREILLIS.

Le trouvez-vous trop long ?

FATENVILLE,  
Non.

DU TREILLIS.

Trop court ?

FATENVILLE.  
Non , non.



DU TREILLIS

La manche n'a-t-elle pas une bonne tournure ?

FATENVILLE.

Sifait.

DU TREILLIS.

La taille est-elle trop haute , ou trop basse ?

FATENVILLE.

Non , morbleu , non : mais je vous dis encore une fois que je n'en suis pas content.

DU TREILLIS.

Si vous vouliez m'en dire la raison je pourrais. . .

FATENVILLE.

La raison ? cela est plaisant , la raison ! n'est-ce pas votre métier de la sçavoir ?

DU TREILLIS.

Mais Monsieur !

FATENVILLE.

Oh , point de mais , Mr Du Treillis ; on le portera pour vous faire plaisir.

DU TREILLIS.

Vous plaît-il de jetter les yeux sur le compte ?

V ij

F A T E N V I L L E.

Bon , le compte , je m'en raporte bien à vous ; adieu Mr Du Treillis.

D U T R E I L L I S.

Mais si vous vouliez . . .

F A T E N V I L L E.

Encore un coup , je m'en raporte bien à vous ; vous êtes honnête homme , il suffit , adieu.

D U T R E I L L I S.

Voilà tout ce qu'on en peut tirer.

F A T E N V I L L E.

Qu'on avance mon dîner.

P A S S E P I E D.

Danserez-vous aujourd'hui ?

F A T E N V I L L E.

Oui , dansons , il y a trois jours que je n'ai dansé. Qu'est-ce que c'est !

L A F L E U R.

Un plaideur qui demande à vous parler.

F A T E N V I L L E.

Un plaideur , à moi , un plaideur ! qu'on le renvoye à mon secrétaire . . . On ne sauroit être un moment en occupation sérieuse

Sans être interrompu. Mais à propos , Mr Passépied , eh , notre fête ?

PASSEPIED.

J'ai tout préparé pour ce soir , & comme ce n'est point aujourd'hui jour d'Opéra , je vous ai ménagé quelques Actrices.

FATENVILLE.

Quelques Actrices ! cela est bon , Mr Passépied , cela est bon. N'est - ce point encore quelque plaideur ?

LA FLEUR.

Non , Monsieur , c'est une plaideuse , c'est Madame la Comtesse.

FATENVILLE.

Adieu, Mr Passépied, souvenez - vous des Actrices.



S C E N E VI.

Mr F A T E N V I L L E , L A  
C O M T E S S E.

L A C O M T E S S E.

A H Mr le Conseiller , je suis morte , je  
suis au désespoir !

F A T E N V I L L E.

Ce n'est rien , Madame , ce n'est rien.

L A C O M T E S S E.

Comment , ce n'est rien ? nous venons de  
perdre un gros procès.

F A T E N V I L L E.

Ce n'est rien , vous dis-je , il faut éloigner  
tout ce qui peut affliger.

L A C O M T E S S E.

Ce n'est pas la perte du procès qui me cho-  
que , c'est la maniere de le perdre , & l'af-  
front que je viens d'essuyer.

F A T E N V I L L E.

Après le petit divertissement que je vous

ai préparé , vous n'y penserez plus.

LA COMTESSE.

Vous sçavez de quelle conséquence étoit pour moi le procès que j'avois avec le fermier de mon mari?

FATENVILLE.

Vous sçavez le goût que j'ai pour ces sortes de fêtes?

LA COMTESSE.

Jel'ai perdu ce procès, & avec dépens ; Monsieur, & avec dépens.

FATENVILLE.

On doit m'amener des chanteurs, des danseurs, & des filles d'Opéra, Madame, & des filles d'Opéra.

LA COMTESSE.

C'est mon rapporteur qui m'a joué ce tour-là.

FATENVILLE.

C'est mon maître à danser sur qui tout roule.

LA COMTESSE.

Mon mari afferme une terre pour six ans ; il meurt la seconde année, je suis commune, Monsieur, je suis commune. .... vous ne

240 LE PETIT MAITRE DE ROBE ;  
m'écoutez pas , Monsieur , vous ne m'écou-  
tez pas.

F A T E N V I L L E.

Jamais fête ne fût plus galante ; vous ne  
faite point d'attention à ce que je vous dis ,  
Madame.

---

## S C E N E   V I I.

Mr F A T E N V I L L E , LA C O M T E S S E ,  
LA F L E U R , N E R I N E.

LA F L E U R.

**M**onsieur on a servi.

N E R I N E.

Croyez-moi , Madame , allons diner , &  
essayons de nous consoler.

LA C O M T E S S E.

Me consoler , moi , me consoler ! Voyez  
un peu l'impertinence ?

F A T E N V I L L E.

Mille pardons , Madame , on m'attend ,  
pour une affaire indispensable.

SCENE

## SCENE VIII.

LA COMTESSE, NERINE.

LA COMTESSE.

**Y** Eût-il jamais une femme plus infortunée ;  
perdre en trois mois deux procès & un  
mari !

NERINE.

Il y a des années bien malheureuses.

LA COMTESSE.

Oh , je sçais un moyen de me rendre la justice favorable. Je ve x marier ma nièce à un homme de robe ; & j'ai déjà jetté les yeux sur le Conseiller.

NERINE.

Votre nièce à un homme de robe ? à Mr de Fatenville ?

LA COMTESSE.

Le caractère ne décide de rien , & j'aurai toujours l'appui du Président son oncle.

Tome I.

X

NERINE.

Cela mérite réflexion.

LA COMTESSE.

Allons qu'on se dépêche de me faire diner ;  
je veux dès aujourd'hui en aller parler au  
Président.

---

## SCENE IX.

Mr F A T E N V I L L E , F R O N T I N ,  
L A F L E U R .

F R O N T I N .

**I** L est tems de sortir ; mais j'entens du  
bruit , ha me voilà pris.

F A T E N V I L L E .

Ah , te voilà , mon enfant , comment se  
porte le Marquis ?

F R O N T I N *à part*.

Le Marquis ! il ne me reconnoît pas.

F A T E N V I L L E .

Au fait , au fait ? font-ils bien fatigués ; la  
traite est longue.



FRONTIN.

Ils m'ont chargé de vous faire leurs compliments.

FATENVILLE.

Leurs compliments ! des chiens ?

FRONTIN.

Je ne dis pas cela , je dis que Mr le Marquis. . . .

FATENVILLE.

Je t'entend , je t'entend.

FRONTIN. *à part.*

Cela est heureux , la peste m'étouffe si je m'entend moi-même.

FATENVILLE.

Tu m'amène-donc deux couples de chiens ?

FRONTIN.

Je crois qu'oui , Monsieur.

FATENVILLE.

Et où sont-ils ?

FRONTIN.

Mon camarade les amène ; je vais l'avertir de se dépêcher.

FATENVILLE.

Non , non , je quitte exprès mon dîner ;

244 LE PETIT MAÎTRE DE ROBE.  
pour en apprendre de nouvelles. Comment se  
porte la petite fermière ? ah , tu m'entens  
bien ?

FRONTIN.

A merveille : toujours un pied en l'air.

FATENVILLE.

Comment donc , elle étoit si triste , elle a  
bien changé . . . eh dis-moi , Lucas . . là . . tu  
sçais bien ce que je veux dire ? .

FRONTIN *bas*.

Le diable m'emporte si j'en sçais rien ; *haut*  
mais mon camarade tarde trop , & je vais . .

LA FLEUR

Monsieur , voilà Monsieur votre Oncle.

FRONTIN.

La fâcheuse visite ! qu'on dise que je n'y  
suis pas.

LA FLEUR.

Le voilà , Monsieur.



## S C E N E X.

M. FATENVILLE , LE PRESIDENT.  
LA FLEUR

FATENVILLE.

A H , c'est vous , mon cher Oncle , vous !  
LE PRESIDENT.

Oui , mon Neveu , c'est moi-même.

FATENVILLE.

Quoi , coquin , maraut , ne vous ai - je  
pas dit cent-fois de m'avertir avant que Mr  
descende de carrosse ?

LE PRESIDENT.

Trêve de cérémonie , mon Neveu.

FATENVILLE.

Vous vous portez à merveille , vous vivrez  
cent ans , je suis , parbleu , ravi de vous voir.  
Prenez-vous de l'Espagnol ?

LE PRESIDENT.

Eh , ne quitterez-vous jamais ces manières  
extravagantes !

X iij

246 LE PETIT MAITRE DE ROBE,  
F A T E N V I L L E.

Que trouvez-vous donc de si extravagant à mes manières ?

L E P R E S I D E N T.

Tout.

F A T E N V I L L E.

Tout ? cela est fort.

L E P R E S I D E N T.

Comme le voilà vêtu ! ne le prendroit-on pas plutôt pour un Officier de dragons , que pour un Conseiller ?

F A T E N V I L L E.

Vous ne me trouvez pas bon air ?

L E P R E S I D E N T.

Eh , vos airs deviennent tous les jours plus impertinens. Je ne désespère pas de vous voir au premier jour à l'audience en plumet.

Quelle conduite ! n'aller au palais que pour s'y faire des affaires !

F A T E N V I L L E.

Quand on a du cœur . . .

L E P R E S I D E N T.

N'en sortir que pour aller avec cinq ou six

petits maîtres s'enyvrer grossièrement!.

F A T E N V I L L E.

Grossièrement, avec du vin de Silleri ?

L E P R E S I D E N T.

Ne quitter la table, que pour aller sur un théâtre se donner en spectacle au public !

F A T E N V I L L E.

Eh mais, mais, si vous vous emportez vous tomberez malade.

L E P R E S I D E N T.

Voilà de ces airs impertinens qu'il faut que tout le monde effuie ? n'avez - vous pas eû encore aujourd'hui l'impudence d'insulter Erasme dans votre maison ?

F A T E N V I L L E.

Comment donc !

L E P R E S I D E N T.

Que feroit-il arrivé, s'il n'eût été plus sage que vous ?

F A T E N V I L L E.

Plus sage.. oh pour cela, mon Oncle, vous êtes furieusement prévenu contre moi.

248 LE PETIT MAITRE DE ROBE ;  
LE PRESIDENT.

Je n'entens point raillerie , je sçais comment la chose s'est passée , & je prétens que vous lui fassiez satisfaction.

F A T E N V I L L E.

Satisfaction ! il se croit donc l'offensé ? j'en suis parbleu charmé ; j'avois sur le cœur certains termes dont il s'est servi , je l'oublie en votre faveur , je l'oublie.

LE PRESIDENT.

Ne pensez pas en être quitte à si bon marché.

F A T E N V I L L E.

Il me semble pourtant que c'est se mettre à la raison.

LE PRESIDENT.

Ecoutez , vous me ferez prendre des résolutions.

F A T E N V I L L E.

Eh , prenez , Monsieur , prenez , je vous abandonne à vos réflexions. ( *Il sort.* )

LE PRESIDENT *seul.*

L'insolent ! je ne sçais qui me tient . . . . à qui en veulent ces femmes-là ? c'est sans doute à mon Neveu.

## S C E N E    X I.

LE PRESIDENT , UNE ACTRICE  
CHANTANTE , UNE ACTRICE  
DANSANTE,

*Qui entrent en chantant & en dansant ,*

L'ACTRICE CHANTANTE.

**D***Ans un si beau jour , tout doit s'enflamer ;  
Le tems heureux des jeux , est le tems d'aimer .*

Mr Passépied , Monsieur , nous a fait une si charmante peinture de votre belle humeur, que nous avons crû ne pouvoir entrer chez vous de meilleure grace , qu'avec toute la gayeté qui convient à notre petit caractère.

LE PRESIDENT.

Je l'ai bien prévu , ce sont des aventuriers qui se méprennent.

L'ACTRICE CHANTANTE.

Que marmotez-vous-là ! vous êtes tout occupé de votre cadeau, apparamment.

250 LE PETIT MAITRE DE ROBE ;

L'ACTRICE DANSANTE.

Point de façons pour nous au moins , nous sommes femmes sans cérémonies.

LE PRESIDENT.

Je le vois bien : ( *Elles dansent* ) sans façons donc , Mesdemoiselles , allez chanter & danser ailleurs , & laissez moi , je vous prie , en repos.

L'ACTRICE CHANTANTE.

Ah , ah , voilà parbleu un plaisant accueil ! Mr Passepied ne nous l'avoit point noté sur ce ton-là.

L'ACTRICE DANSANTE.

En effet , vous êtes d'un bourru épouvantable.

L'ACTRICE CHANTANTE.

Epouvantable au moins.

LE PRESIDENT.

Eh oui , Mesdemoiselles , chacun ne fait pas profession de joie comme vous ; & je vous prie encore une fois de me laisser ici à mes chagrins.

L'ACTRICE CHANTANTE.

*Un ton grondeur & severe  
N'est pas un grand agrément ;*



# COMEDIE.

251

*Le chagrin n'avance guère  
Les affaires d'un amant*

LE PRESIDENT.

Quelle extravagance.

L'ACTRICE DANSANTE.

Que dites-vous-là ?

LE PRESIDENT.

Rien, Mesdemoiselles, point de conversation, s'il vous plaît ; je vois bien que vous n'êtes pas faites pour entendre raison.

L'ACTRICE CHANTANTE.

*Le plaisir nous appelle  
Il faut l'écouter ;  
La raison rebelle,  
Veut y résister  
Mais cette cruelle ,  
Que nous offre-t-elle,  
Pour nous arrêter.*

LE PRESIDENT.

En vérité, vous vous oubliez, & vous portez les choses dans un excès...

L'ACTRICE CHANTANTE.

*Un doux excès sied bien dans la jeune saison ;  
Pour être heureux, il faut qu'un cœur s'oublie.*

252 LE PETIT MAITRE DE ROBE ;  
LE PRESIDENT.

Quoi vous danferez & vous chanterez toujours !

L'ACTRICE DANSANTE.

Quoi, vous ne chanterez ni ne danferez ; vous ? oh parbleu , Monsieur , Magistrature à part , vous danferez un passepied avec moi.

LE PRESIDENT.

Mesdemoiselles...

L'ACTRICE DANSANTE.

Allons , allons , vous voilà bien malade ! il ne vous en coutera qu'un peu de gravité.

L'ACTRICE CHANTANTE.

On n'en est pas toujours quitte à si bon marché.

*Il faut souvent pour être heureux ;  
Qu'il en coute un peu d'innocence.*

LE PRESIDENT.

C'en est trop , Mesdemoiselles , & je pourrois enfin m'offenser de votre méprise.

L'ACTRICE DANSANTE.

Comment donc méprise ; est - ce que nous

ne parlons pas à Mr de Fat... Fatenville?

LE PRESIDENT.

C'est un extravagant que je punirai de votre visite.

L'ACTRICE DANSANTE.

Oh, oh, le plaissant *qui proquo!*

L'ACTRICE CHANTANTE.

Oh, oh, oh, la drole de figure!

LE PRESIDENT.

Qu'est-ce donc, Mesdemoiselles, pour quoi ces éclats de rire?

L'ACTRICE CHANTANTE.

*Rien n'est si plaissant que de rire,*

*Quand on rit aux dépens d'autrui.*

LE PRESIDENT.

Insolentes! je voudrois sçavoir un peu qui vous êtes?

L'ACTRICE CHANTANTE.

Nous sommes vos très-humbles servantes..

*Elles sortent en chantant & en dansant.*

*Dans un si beau jour, tout doit s'enflammer,  
Le tems heureux des jeux est le tems d'aimer*

## LE PRESIDENT.

Je suis outré . . . reconnoîtroit-on à ce qui se passe ici , la maison d'un Magistrat ? Mais à qui en veut ce bon homme avec ses chiens ?

---

## S C E N E X I I.

LE PRESIDENT, LUCAS *tenant en laisse des chiens*

LUCAS.

**A** Monsieur de Fatenville , à qui Mr le Marquis m'a chargé de les amener ; mais morgué , c'est à contre cœur que je m'aquitte de la commission.

LE PRESIDENT.

Vous n'êtes pas content de Mr le Conseiller ?

LUCAS.

Non , morgué , & je ne suis pas le seul . . .

LE PRESIDENT.

Que vous a-t-il donc fait ?

L U C A S.

Il m'a fait, il m'a fait, que s'il vient encore passer les vacances chez nous : je les ferai morgué haper par un gros dogue que j'ai façonné exprès à ça.

L E P R E S I D E N T.

Cela est violent!

L U C A S.

Eh parfanguène, n'ai-je pas raison ? J'avois bouté mon amiquié à la fermiere de Mr le Marquis ; je nous aimions comme deux tourterelles, alle & moi ; mais depuis que j'avons vû Mr de Fatenville, j'avons toujours maille à partir ensemble. J'étions fiancés, je sommes encore à époufer.

L E P R E S I D E N T.

Voilà de ses plaisirs !

L U C A S.

Vous grondez quelque chose ?

L E P R E S I D E N T.

Je dis que le mariage racommodera tout cela.

L U C A S.

Fon , ce Mrle Conseiller rebrouilleroit tout de plus belle ; il amenne avec lui cinq ou six libartins qui se plaisent à mettre le désordre par-tout. Ils cajolent toutes les payannes . ils rouont de coups tous les payfans ; & ils difont pour toute raison , que c'est leur folie.

L E P R E S I D E N T.

Belle fociété pour un homme de robe !

L U C A S.

Ce font morgué des drôles qui ne respectont rian , il n'y a pas jusqu'à Mr le Bailli qu'ils bernirent trois heures dans une couvarture , parce que Mlle. la Baillive est assez gentille , & que Mr le Bailli ne veut pas qu'on lui fasse des meines.

L E P R E S I D E N T.

Quelle insolence !

L U C A S.

Passé pour stila , j'en devois au Bailli , & je fûs bon gré à Mr le Conseiller de quelques coups de canne qu'il me donnit, pour me  
faire

faire tenir un des coins de la couverture.

LE PRESIDENT.

Faut-il que j'aie un si ridicule Neveu ?

LUCAS.

Quoi vous êtes l'Oncle de Mr le Conseiller ? ah morgué , qu'il nous a fait de bons contes de vous !

LE PRESIDENT.

Quoi, l'impertinent. . .

LUCAS.

Je ne sçais comme il agence tout ça , mais il nous fait entendre qu'ous êtes le plus bourru robin qu'il connoisse , qu'ous passez toute la vie à le gronder & à lui amasser du bien ; mais qu'heureusement vos réprimandes & vous, tirent toutes deux à leur fin.

LE PRESIDENT.

L'ingrat !

LUCAS.

Tant y a , qu'il n'a pas grand foi à votre fanté ; il a déjà fait marché d'une terre dans notre voisinage , qu'il a promis de payer dans six mois sur votre succession.

*Tome I.*

Y

## LE P R E S I D E N T.

C'est assez, mon ami, va-t'en, & renmène tes chiens . . . C'est donc ainsi qu'un ingrat reconnoît mes bontés ! C'en est fait, me voilà déterminé en faveur d'Erafte, & je veux faire son bonheur, en lui assurant tout mon bien, & en lui faisant épouser la nièce de la Comtesse. Ah ! la voici tout à propos.

## S C E N E    X I I I.

LA COMTESSE, LE PRESIDENT.

## LA COMTESSE.

**F**H, quel miracle de vous voir, Mr le Président ?

## LE P R E S I D E N T.

J'allois, Madame, passer dans votre appartement pour vous entretenir d'une affaire de conséquence.

## LA COMTESSE.

Et moi j'allois chez vous, pour vous communiquer un dessein qui m'intéresse infiniment.



LE PRESIDENT.

Je suis ravi de vous en avoir épargné la peine.

LA COMTESSE.

j'ai une nièce M. le Président...

LE PRESIDENT.

j'ai un neveu, Madame la Comtesse...

LA COMTESSE.

Elle est jeune & bien faite, & a fort bien profité des soins que j'ai pris de son éducation.

LE PRESIDENT.

Il est fort estimé dans le parti qu'il a pris, & passe pour galant homme chez tous ceux qui le connoissent.

LA COMTESSE.

Le bien de ma nièce n'est pas fort considérable par lui même, mais j'y supplérai.

LE PRESIDENT.

Mon neveu a consumé une partie de son patrimoine, mais le bien que je lui destine réparera ce désordre.

LA COMTESSE.

Ma nièce vous paroît - elle un parti convenable à votre neveu ?

LE PRESIDENT.

C'est ce que je venois vous proposer.

LA COMTESSE.

Est-il possible ?

LE PRESIDENT.

Rien n'est plus vrai.

LA COMTESSE.

Si cela est ainsi , il n'y a qu'à dresser le contract , je signerai tout ce que vous voudrez , & je vous répons du consentement de ma nièce.

LE PRESIDENT.

Voulez-vous que dès aujourd'hui nous finissions cette affaire ?

LA COMTESSE.

Le plutôt est pour moi le meilleur.

LE PRESIDENT.

Je vais de ce pas chez mon Notaire.

LA COMTESSE.

Je vous attens avec impatience.

## SCENE XIV.

LA COMTESSE, M. FATENVILLE.

LA COMTESSE.

Venez , mon cher Conseiller, que je vous embrasse, je suis transportée de joie.

FATENVILLE.

Et moi , Madame , je suis dans le dernier chagrin.

LA COMTESSE.

Ce n'est rien , ce n'est rien.

FATENVILLE.

Ce n'est rien , Madame ! après les traitemens , que je viens d'essuyer !

LA COMTESSE.

Ce n'est rien , vous dis - je , ne songeons qu'à nous réjouir.

FATENVILLE.

Mon Oncle a de petites manieres avec moi ;

262 LE PETIT MAITRE DE ROBE ;  
LA COMTESSE.

Nous venons de prendre ensemble des résolutions qui vous doivent charmer.

FATENVILLE.

J'ignore ce que c'est , mais j'en augure mal, s'ils'en est mêlé.

LA COMTESSE.

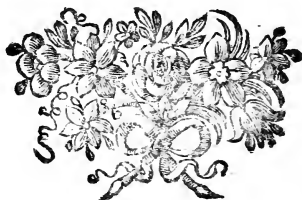
Nous vous marions avec Angelique.

FATENVILLE.

Avec Angelique ! Ma foi mon Oncle a pris le bon parti, c'étoit le seul moyen de me ranger.

LA COMTESSE.

La voici , faites - lui en votre compliment.



## SCENE XV.

LA COMTESSE, FATENVILLE,  
ANGELIQUE.

LA COMTESSE.

**M**A nièce, Mr le Conseiller va vous  
donner des nouvelles qui vous feront  
plaisir.

FATENVILLE.

Oui, Madame, je vous félicite ; on nous  
marie.

ANGELIQUE.

Ensemble ?

FATENVILLE.

Oui, vraiment ; ensemble... hola, hé la  
Fleur... oui, Madame, ensemble... va-t'en  
me chercher ce portrait que m'a renvoyé la  
Marquise... plus d'Erasme au moins... en-  
tens-tu ? Il est sur ma table. Nérine ne dit  
mot ?

NERINE.

On perdrait la parole à moins ; ceci nous surprend terriblement.

FATENVILLE.

J'ai été surpris , moi ; mon Oncle ne m'en a pas fait la moindre honnêteté , cela est un peu cavalier , oui ! & pour toute autre , il en auroit , ma foi le démenti.

ANGELIQUE.

Je ne vous conseille pas de vous contraindre ; aussi bien ai-je de mon côté une aversion pour le mariage , que je ne vous répons pas de vaincre si-tôt.

FATENVILLE.

Bon , une aversion pour le mariage , c'est encore un sacrifice que je vous fais , moi. Je m'étois fait un plan de vie avec les femmes tout-à-fait dégagé du contract , je comptois fleurette aux unes , je brusquois les autres , je les méprisois toutes , & j'étois bien résolu de n'en aimer aucune que pour avoir le plaisir d'en médire.

NERINE

NERINE.

Vous nous faites bien de la grace.

FATENVILLE.

Je déroge à tout cela pour vous, il ne faut plus répondre de rien... Ce maraut de Bourguignon est lontems... Je veux vous faire présent de mon portrait par préciput.

ANGELIQUE.

Vous pouvez le garder pour quelque autre, Monsieur, les choses ne sont point encore si avancées, qu'il ne puisse survenir des obstacles...

FATENVILLE.

Des obstacles? Vous êtes soupçonneuse? Oh je vous répond que je ne suis point encore hipotéqué. Mon portrait est de bon goût au moins; je me suis fait peindre en cuirassier; je veux que vous voyez cette tête-là sous un hauffecol.

NERINE.

Il n'y a rien qui ressemble mieux à un rabat.

LA FLEUR.

Je ne le trouve pas, Monsieur.

FATENVILLE.

Tu ne les trouve pas !

LA FLEUR.

Non, Monsieur.

FATENVILLE.

Quoi, morbleu ! ah je me remets . . . Je l'ai prêté à une petite Procureuse , pour quelques-unes de ses lettres ; mais en rendant, rendant, que cela ne vous mette pas en peine.

ANGELIQUE *bas à Nérine.*

Quel extravagant , Nérine ?

FATENVILLE.

Que dit-elle , mon enfant ?

NÉRINE.

Elle vous traite déjà en mari.

FATENVILLE.

Vous me paroissez pourtant bien triste ; pour un jour de nôce ; mais je vais hâter une petite fête qui vous mettra en goût de plaisir. Sans adieu mes futures.



## SCENE XVI.

ANGELIQUE, NERINE.

ANGELIQUE.

**Q** Uoi , je serois la femme de ce fou - là ?  
ah! je suis au désespoir!

NERINE.

Je vous le pardonne , votre situation est des plus cruelles ; si vous résistez à votre tante , il vous en coûte une succession ; si vous lui obéissez , il vous en coûte un Amant. Franchement l'alternative est désespérante.



SCENE XVII.

ANGELIQUE, NERINE.  
FRONTIN.

FRONTIN.

**D**E la joie, Madame, de la joie, vous êtes la plus heureuse personne du monde

NERINE.

Que veux tu dire avec ta joie? nous sommes au désespoir.

FRONTIN.

Vous êtes au désespoir de votre bonheur?

ANGELIQUE.

Quel bonheur? explique toi mieux. A tu vû Eraste?

FRONTIN.

Si je l'ai vû! c'est lui qui m'envoie vous apporter ces bonnes nouvelles,

NERINE.

Et quelles bonnes nouvelles ?

FRONTIN.

Ne vous l'ai-je pas dit ? que vous n'aviez plus rien à craindre, & que tout alloit le mieux du monde.

ANGELIQUE.

Mais comment ?

FRONTIN.

Mais comment ? Mais pourquoi ! eh que diable , faut-il tant de raisons pour se réjouir ! quand ce seroit pour vous chagriner , vous n'y prendriez pas plus de précautions :



## S C E N E XVIII.

ANGELIQUE, NERINE,  
FRONTIN, ERASTE.

ANGELIQUE.

A H! Eraste, tirez nous d'inquiétude, que veut dire Frontin ?

ERASTE.

J'ai vû mon Oncle, belle Angelique, j'ai eû le bonheur de le rendre favorable à mon amour, & il m'a permis de ne rien négliger, pour être heureux.

ANGELIQUE.

Cependant, Mr de Fatenville vient de m'annoncer qu'il alloit devenir mon époux.

ERASTE.

Lui, votre époux ?

ANGELIQUE.

Lui-même, & ma tante m'a fait entendre la même chose.

ERASTE.

Votre tante ! Vous m'étonnez. Mon oncle auroit - il sitôt changé de dessein ? me joueroit - il ? Mais non , il n'y a nulle apparence , mon cousin vous aura trompé , & vous aurez mal entendu votre tante.

NERINE.

Il y a du pour & du contre dans tout cela.

ERASTE.

Enfin j'attendrai ici le dénouement de cette intrigue , & s'il ne m'est pas favorable , j'empêcherai du moins que mon rival ne jouisse de mon malheur.



## SCENE XIX.

ANGEIQUE , NERINE , ERASTE ;  
FRONTIN , M. FATENVILLE.

FATENVILLE.

AH vous voilà , Mr Erasle ; vous me paroissez un peu désolé. Je vous prie de la nôce , au moins. Au reste ce n'est pas sa faute. Si vous n'êtes pas content de l'Amour, vous pouvez vous en plaindre à son parlement qui s'avance.

ERASTE.

Voyons à quoi tout ceci aboutira.

UN PLAISIR.

L'AMOUR vient avec sa cour se placer sur son tribunal, & donner audience, un PLAISIR servant d'huissier, & tenant une liasse de placets, appelle les causes en chantant.

*Amans qui d'une belle effûyez le caprice ,  
Vous belles, qui pour prix d'un tendre sacrifice.  
On immole à d'autres Amours ;  
Accourez, venez tous , on vous rendra justice :  
L'Amour tient ici ses grands jours.*

DEUX AVOCATS se présentent & chantent.

LE PREMIER.

*Je parle pour Tircis.*

LE SECOND.

*Je suis pour Célimene.*

LE PREMIER.

*Un rendez-vous étoit concerté comme il faut ;*

*Le fidèle Tircis attendoit l'inhumaine .*

*Mais hélas, l'attente fut vaine .*

*Elle n'y vint pas assez-tôt.*

LE SECOND.

*L'impatient Tircis est lui seul en deffaut ;*

*L'Amour au rendez-vous fit courir Célimène ;*

*Mais hélas ! sa course fût vaine .*

*Tircis étoit parti trop tôt.*

L'AMOUR prononce.

*Ordonné que sans perdre tems ;*

*Un nouveau rendez-vous finisse .*

*Les plaintes de ces deux Amans .*

*L'Amour en leur rendant justice .*

*Veut leurs plaisirs pour toute épice .*

*Et compense entre eux les dépens.*

274 LE PETIT MAÎTRE DE ROBE ;  
LES DEUX AVOCATS en quittant leur robe.

*Connoissez sous cet équipage ,  
Les deux Amans jugés qui vous rendent hom-*  
*mage.*

*Ah ! que cet arrêt a d'appas !  
Non , nous n'en appellerons pas.*

REQUETE.

*L'air des Robins déplaît aux Belles ;  
Plaise à l'Amour les bannir d'auprès-  
d'elles ,*

*Mais si quelque Robin prenoit les airs exquis ;  
Du petit Maître, ou du Marquis ,  
Qu'il pousse à bout les plus cruelles ?*

REPONSE.

*Soit fait ainsi qu'il est requis.*

AUTRE REQUETE.

*Plaise à l'Amour qu'il soit permis ,  
De décréter sur les Maris ,  
Dont l'humeur est sombre & jalouse ,  
Le cœur d'une charmante épouse !*

REPONSE.

*Soit fait ainsi qu'il est requis.*



---

**SCENE DERNIERE.**

**LE PRESIDENT, ET LES  
ACTEURS PRECEDENS.**

**LE PRESIDENT.**

**A** Llons, Madame, voilà le contrat tout dressé, faisons signer les parties .. Mais que signifie tout ceci !

**FATENVILLE.**

C'est un divertissement que je donne à la compagnie, il ne pouvoit venir plus à propos.

**LA COMTESSE.**

Allons, Mr le Conseiller, signez donc.

**LE PRESIDENT.**

Non, non, Madame, voilà le neveu pour qui le contrat est dressé, & à qui je donne tout mon bien. L'autre est un libertin indigne de vos bontés & de mon estime.

**LA COMTESSE.**

Je vous avoue, Monsieur, que je m'étois trompée ; mais n'importe votre alliance m'est

276 LE PETIT MAITRE DE ROBE ;  
toujours chere , je signe aveuglément ...

F A T E N V I L L E .

Je suis donc trahi ! Mr Passepied suivez-moi.

F R O N T I N .

Ah , Mr. l'Amour , de grace , encore un  
jugement prononncez.

*Qu'au milieu des jeux & des ris ,  
Nérine & Frontin soient unis ,  
Que Nérine soit bientôt mere ,  
D'un fils , donc Frontin soit le pere !*

L' A M O U R .

*Soit fait ainsi qu'il est requis.*

A U P A R T E R R E .

*Et vous , nos Seigneurs du Parterre ,  
Si notre pièce a scû vous plaire ,  
Que des soins que nous avons pris ,  
Votre suffrage soit le prix !*

L E P A R T E R R E

*Soit fait ainsi qu'il est requis.*

## CONJECTURES

*Sur le principal mérite d'Homère , & sur la  
fin qu'il s'est proposée dans ses Poèmes.*

C E n'est point , Messieurs , pour renouveler la fameuse dispute sur les Anciens , que je me hazarde à parler d'Homère ; ni pour prendre parti entre les Auteurs qui se sont efforcés d'en relever les beautés , ou d'en faire appercevoir les défauts. Les uns & les autres avoient leurs raisons ; & leurs sentimens ne seroient peut-être pas si difficiles à concilier qu'on se l'imagine.

En effet , de ce que deux personnes ne s'accordent pas sur une chose , il ne s'ensuit pas toujours qu'elles en jugent au fond fort différemment ; mais seulement qu'elles la regardent alors par différens côtés ; & c'est ce qui arrive d'ordinaire dans les disputes. Car hors quelques principes de la dernière évidence , & qui sont trop simples pour offrir différentes vûes à l'esprit , tout le reste a diverses faces qui peuvent également frapper les hommes , & les porter à juger différem-

ment des mêmes choses, selon qu'elles se présentent d'un côté ou d'autre.

C'est ce qu'ont fait les défenseurs de l'une & de l'autre opinion sur les Anciens. Les uns ont allégué des raisons bonnes en un certain sens, que les autres ont crû détruire par des raisons bonnes aussi à de certains égards. Mais qui réuniroit ces raisons, & leur donneroit à toutes leurs justes bornes, en tireroit peut-être la décision la plus judicieuse, & que je crois au fond l'opinion commune de ceux qui paroissent le plus contraire sur ce sujet.

En effet l'équivoque de cette dispute vient de l'attention que les uns font aux Auteurs, & que les autres font aux Ouvrages. Un Sçavant, par exemple, considère Homère comme l'inventeur du Poëme Epique. Dès-là, la difficulté de l'invention, l'étendue du dessein, la nouveauté des idées, & le tems où Homère a écrit, rendent ce Poëte personnellement admirable. Mais quoique ces raisons ne rendent pas ses ouvrages plus parfaits en eux-mêmes, le Sçavant ne les sépare point de ces circonstances; & de quelque manière qu'il s'explique, c'est toujours dans ce sens qu'il en défend la perfection & la supériorité.

Un autre au contraire lit Homère pour

son plaisir. Il y trouve des beautés ; mais il n'en trouve pas toujours. Les répétitions fréquentes l'ennuient ; les comparaisons quelquefois basses le rebuttent : le procédé des Héros lui semble souvent grossier ; & celui des Dieux presque toujours ridicule. Il est frappé de ces défauts ; & sans considérer qu'Homère est peut-être le premier Ecrivain dans son genre , & que les fautes même qui choquent dans son Poëme , ne pourroient partir alors d'un esprit médiocre ; il prononce sur les choses indépendamment de toutes ces circonstances ; & c'est dans ce sens qu'il trouve des défauts à Homère , qu'on ne sauroit reprocher aux Modernes. Celui-ci prononce donc que les ouvrages d'Homère sont très-impairfaits ; & celui-là assure que ce sont les chefs-d'œuvres de l'esprit. S'ils se donnoient la peine de s'expliquer , ils verroient peut-être qu'ils jugent bien tous deux , mais sur différents rapports ; au lieu qu'abusés par la contradiction des termes ; ils vont s'engager dans la dispute ; & bientôt d'excès en excès , ils iront jusqu'à soutenir , l'un que les fautes d'Homère valent mieux que toutes les beautés des Modernes , & l'autre qu'Homère étoit un rêveur à qui le jugement droit , & la belle imagination ont également manqué. Il est

un milieu entre ces deux extrémités , où la raison trouve mieux son compte. Homère avoit sans doute un génie excellent ; & peut-être a-t-il fait de son temps ce qu'on pouvoit faire de mieux. Mais il ne faut pas douter aussi qu'avec un génie égal , on ne fit dans nos jours , des ouvrages plus parfaits que les siens.

Je fais la même comparaison d'un Auteur Moderne à un Ancien , que d'un payfan & d'un Prince qui naîtroient avec de pareilles dispositions. Le premier avec des efforts extraordinaires , ne parviendrait qu'à peine aux plus légères connoissances ; tandis que l'autre par l'avantage de son éducation , enrichi pour ainsi dire , de l'esprit des autres , étaleroit bientôt une érudition qui ne laisseroit pas soupçonner qu'il n'y eût dans le Prince , plus de mérite personnel , que dans le payfan qui le suivroit de si loin. Nous sommes dans le même cas à l'égard des Anciens. Les moindres beautés leur coûtoient beaucoup d'attention & de travail. Il falloit se faire des principes , inventer des ressorts pour plaire ; & quelque délicat que fut leur goût , il n'étoit pas encore affermi par l'expérience. Au lieu que les Modernes ont un goût de comparaison qui leur abrège bien du chemin. Ils travaillent

travaillent sur des principes établis ; ils peuvent se parer des beautés anciennes ; & leur imagination aidée de ce qu'on a fait avant eux , embellit encore ce qu'elle trouve. De plus une longue expérience a habitué les esprits à juger presque sûrement de ce qui plaît ; & de ce qui choque. Avec tous ces avantages , il faut avouer ou que les Modernes sont bien stupides d'être encore au-dessous des Anciens ; ou que les Anciens étoient d'une espèce différente de la nôtre , & leur supposer une intelligence d'un ordre supérieur à l'esprit humain. Ces propositions sont également insoutenables. La nature va toujours un certain train réglé ; & à quelque exception près , qui ne doit pas tirer à conséquence , chaque siècle a ses génies qui s'élèvent plus ou moins , selon la barbarie ou le goût des climats & des tems où ils naissent.

Je ne ferai donc point voir une admiration outrée pour les ouvrages d'Homère ; & sans me laisser aller à l'opinion de ceux qui voudroient profiter de la réputation qu'il s'est acquise , pour nous fermer les yeux sur ses défauts , j'examinerai sans prévention , sur quel mérite est fondée cette estime dont il jouit depuis tant de siècles , & s'il s'est effectivement proposé dans ses Poèmes , la

fin qu'on lui suppose ordinairement.

J'avoue, encore une fois, qu'Homère étoit un génie supérieur, né avec les plus heureuses dispositions pour la Poësie, & qui avoit, pour ainsi dire, reçu le don de la fable ; mais je doute fort qu'il ait plutôt songé à s'en servir pour instruire, que pour plaire ; & je croirois même que son principal mérite consiste dans le tour agréable qu'il donne aux choses, & dans le choix des meilleurs termes d'une langue dont on peut supposer que toutes les beautés lui étoient connues.

Quand je dis que les tours & les termes d'Homère, étoient apparemment les plus beaux de sa langue ; je ne fonde point ce sentiment sur le témoignage universel de tous les siècles. Celui de la Grèce, & des tems voisins d'Homère, me paroît seul considérable. Car supposé que les Grecs eussent jugé eux-mêmes par prévention, de ce mérite particulier d'Homère ; les suffrages n'en eussent pas moins grossi par la suite des tems ; & chaque siècle ajoutant toujours, comme il a fait, à la réputation d'Homère, eût rendu le siècle suivant encore plus prévenu, & moins hardi à examiner.

Les Sçavants n'apprennent une langue morte, que dans les Auteurs qui passent



pour l'avoir le mieux sçue. Mais par quelle règle peut-on s'assurer que les Auteurs l'ayent le mieux sçue en effet? Est-ce en comparant plusieurs Ecrivains estimés ensemble? mais les stiles sont différents. Sur quel principe discerner le meilleur? D'ailleurs peut-on connoître toute la force, & les délicatesses d'une langue qui ne vit plus? Et n'est-on pas sujet à prendre souvent le change, & à imaginer dans un Auteur des beautés où il ne pensoit pas, sans sentir celles qu'il a prétendu mettre?

Il en faut donc revenir pour juger du langage d'un Auteur, au jugement de ses Contemporains, & examiner seulement le goût & la proximité des siècles où il a emporté tous les suffrages. Ainsi c'est précisément dans Athènes florissante que je trouve la preuve de mon sentiment sur l'expression d'Homère. Tout le reste ne fait au plus qu'un léger préjugé.

Mais si ce témoignage suffit, comme je le crois, pour établir la perfection du langage d'Homère; je dis qu'il n'en a pas fallu davantage, pour lui attirer toute l'estime qu'il a acquise. Les choses ne sont que ce qu'on les fait valoir; c'est l'expression qui leur donne tout leur prix. Je n'entens pas par-là leur

bonté essentielle , mais leur agrément. Je sçais qu'une chose bien ou mal dite est toujours la même ; mais elle ne paroît pas la même. Et tout l'art de la Poësie & de l'éloquence , est de donner aux choses cette apparence agréable & séduisante. Racontez toute l'Iliade d'Homère , suivez sa conduite , ses pensées , ses caractères ; mais exprimez tout durement ou avec bassesse. Vous ferez un ouvrage qu'on ne pourra pas lire , ou qu'on ne lira que pour le ridicule. Conservez les mêmes choses , & changez l'expression. Soyez assez heureux pour la rendre noble & agréable. Vous emporterez tous les suffrages ; & les mêmes choses qui paroissent extravagantes dans votre premier langage , seront jugées alors sublimes , & peut-être inimitables.

Ce n'est pas que le choix de la matière , & l'arrangement ne soient essentiels aux Poëmes. Je veux seulement dire que l'expression peut en couvrir les défauts , ou en étouffer les beautés. L'action de l'Iliade exprimée bassement , eût été oubliée dès sa naissance. Une action moins belle exprimée encore mieux , s'il eût été possible , eût fait peut-être plus d'admirateurs ; & Aristote en eût tiré les règles du Poëme , comme il les a tirées

de l'Iliade : car je crois qu'originellement elles étoient assez arbitraires, & je doute fort que la fin du Poëme Epique ait été d'abord d'instruire, comme on le suppose ordinairement. Du moins ne m'a-t-il point paru par la lecture d'Homère, qu'il ait eu d'autre dessein que de plaire.

Je crois même, que c'est fort mal entrer dans ses vûes, & ne pas entendre ses intérêts, que de prétendre qu'il a voulu former les mœurs, qu'il ait eû ce dessein ; la manière de l'exécuter seroit assez mauvaise : qu'il n'ait eû que le dessein de plaire ; sa conduite est ingénieuse, & tout-à-fait sensée.

Je m'explique. Si Homère a voulu former les mœurs, pourquoi choisit-il un Héros plein de vices, qu'il rend aimable par la valeur qui domine dans son caractère ? Achille au courage près, est le plus mauvais exemple qu'il put proposer ; & cependant il a dans l'Iliade un certain éclat éblouissant qui entraîne l'admiration du Lecteur, & qui pourroit bien le séduire.

Les vices & les vertus des autres Héros y sont aussi si agréablement confondus qu'on en estime l'assemblage. Et ainsi l'on se proposeroit des caractères entiers pour modèles, qui n'en devroient servir qu'en partie.

D'ailleurs , pourquoi Homère auroit-il fait des Dieux encore plus foibles , & plus ridicules que les hommes , dans le caractère desquels on ne peut puiser aucune idée de justice , ni de vertu ? Enfin pourquoi auroit-il fait régner par-tout le caprice & la violence ? Examinez tout le Poëme , vous en réduirez l'instruction à une proposition vague de morale qu'on pourroit trouver de même après tout , dans quelque action que ce fut , imaginée sans dessein.

Mais si au contraire Homère n'a eû que le dessein de plaire ; tout est conséquent dans son ouvrage. Ces Héros mêlés de vices & de vertus , sont les seuls qu'il y devoit employer selon son principe. Les caractères parfaits sont trop froids. Le vice seul , & reconnu pour tel , est trop odieux. Il faut pour frapper agréablement l'imagination des hommes , des vices éclatants , qu'ils soient faits à regarder comme des vertus. L'orgueil est de ce genre. C'est un vice ; mais les hommes y trouvent de la grandeur. Dépouillez les Héros de ce défaut ; le Poëme & la Tragédie perdent toutes leurs beautés.

Telle est encore la valeur quoique brutale , & qui va jusqu'à la férocité. Le mépris des dangers , & de la mort , quoiqu'extravagant , quand il n'est pas fondé sur le devoir ,

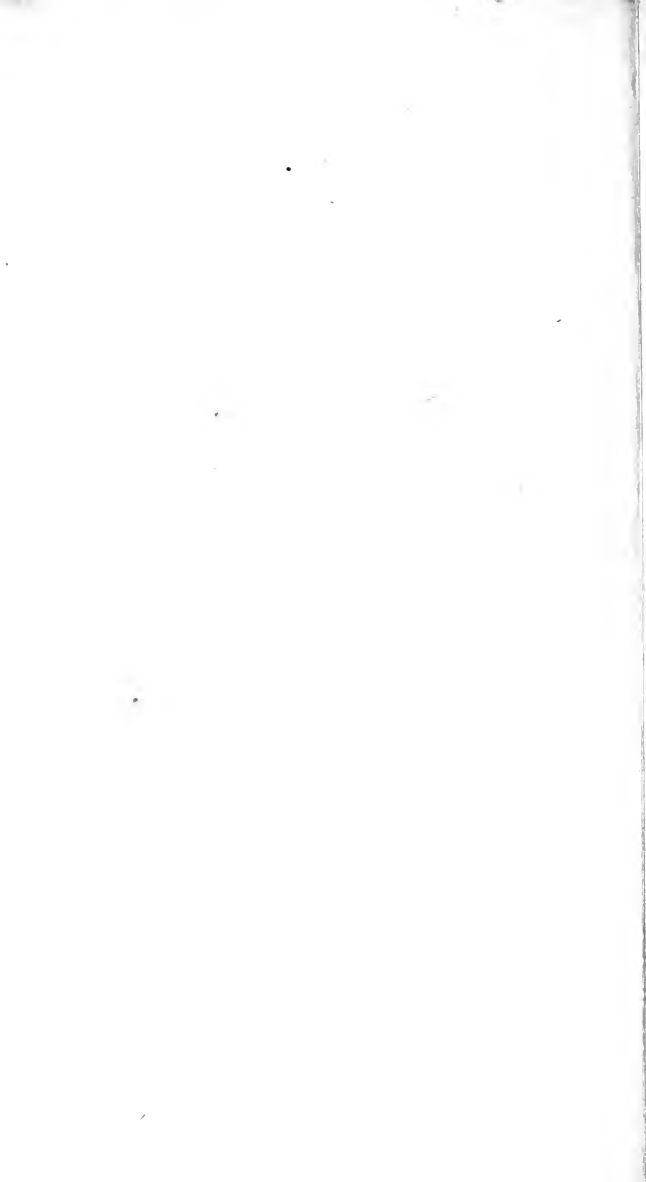
paraîtra toujours héroïque. C'est cette férocité & cet orgueil qui forme le caractère d'Achille dans l'Iliade. La plupart des autres Héros en tiennent un peu. C'est toujours la valeur & l'orgueil maniés diversement ; mais c'est pour attacher toujours le Lecteur par des sentiments qui lui plaisent. Si les violences dominent dans le Poème ; c'est pour exciter d'autant mieux les passions. Et si les Dieux y sont quelquefois plaisants , & y jouent , pour ainsi dire , la Comédie ; c'est pour égayer l'action & adoucir un peu les idées funestes dont elle est remplie. Homère favoit bien mieux que nous , ce qu'on pensoit de son tems , des Dieux qu'il introduisoit ; ou peut-être les faisoit-il lui-même , & tels qu'il convenoit à ses vûes.

Je ne sçais si je me trompe dans le dessein que je donne à Homère ; mais du moins , c'est par la conduite qu'il a tenue , que je juge de la fin qu'il s'est proposée. Au lieu que les autres lui supposant un dessein plus noble , pour donner plus de gravité à son ouvrage , n'en peuvent justifier l'exécution , que par des pensées & des allégories forcées , qui ne lui font pas autrement d'honneur , & dont la raison ne s'accommode pas aisément.

*Fin du premier Tome.*









T 37

